

h o p a l a !

débats
création
littératures

La Bretagne au monde

Voix bretonnes

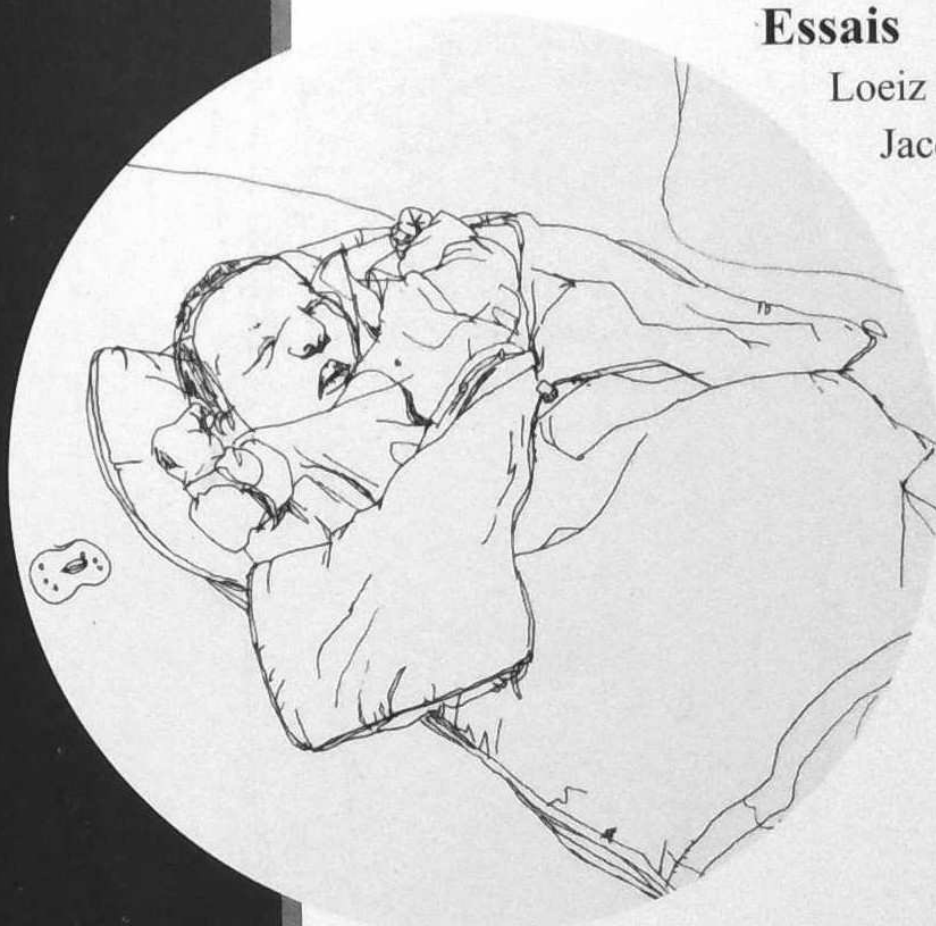
de langue française

Avec Marie-Josée Christien, Guénane, Émilienne Kerhoas,
Emmanuelle Le Cam et Denise Le Dantec

Essais

Loeiz Laurent

Jacques-Yves Mouton



**Hommage
à Claude Vaillant**

Artiste invité

Antoine Ronco

n° 19

mars - juin 2005

<p>h o p a l a !</p> <p>débats création littératures</p>	<p>La Bretagne au monde</p>
<p>n° 19</p>	<p>mars – juin 2005</p>

« La pire des choses est l'indifférence. »

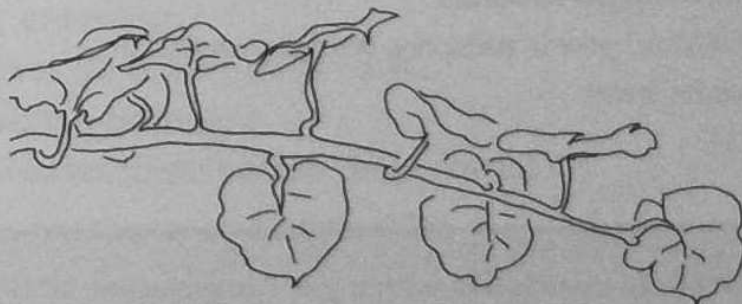
Ned Thomas

*« Et qui sait voir la terre aboutir à des fruits, point ne l'émeut l'échec
quoiqu'il ait tout perdu. »*

René Char

*« Le monde est tout ce qui a eu lieu.
Le monde est l'ensemble des faits et non des choses. »*

Ludwig Wittgenstein





Qui fait quoi ?



Fondateur de la publication : Jean-Yves Le Disez

Directeur de la publication : Gérard Prémel

COMITÉ DE RÉDACTION

Didier Caraës : Paris, diaspora, cinéma

Manuel Cortella : rédacteur en chef, maquettiste et illustrateur

Anne-Marie Kervern-Quefféléant : littérature

Alain-Gabriel Monot : recensions, littérature

COMITÉ DE LECTURE

Jean-Yves Bauge, Mary-Ann Constantine, Geneviève Delbos, Jean Heurtef, Philippe Jarnoux, Alain Kervern, Brigitte Kloreg, Nicole Laurent-Catrice, Hervé Le Bihan, Anne-Denes Martin, Yann Orveillon, René Péron, Annaïg Renault

Webmaster : Julien Poireau

hopala ! – La Bretagne au monde – Débats, création, littératures.

Maison pour tous, place François-Mitterrand, 29800 Landerneau.

Tél. : 06 83 08 31 05 – Courriel : hopala.buro@wanadoo.fr

Site : www.hopala.asso.fr

hopala ! est publiée avec le soutien du ministère de la Culture et de la Communication - DRAC de Bretagne.

hopala ! est publiée avec le soutien du conseil régional de Bretagne, des conseils généraux du Finistère, des Côtes-d'Armor et du Morbihan, de la ville de Brest et de la ville de Landerneau.

Nous tenons à remercier tout particulièrement le conseil général du Finistère pour son soutien.

Les opinions exprimées n'engagent que leurs auteurs. La revue se réserve le droit de refuser les articles qui lui seront soumis. Elle n'est pas responsable des manuscrits qui lui sont confiés. Merci aux auteurs de nous faire parvenir leurs textes sur papier, disquette ou CD. Les auteurs ne seront pas rémunérés.

© Association HOPALA ! pour la traduction des textes en français.

© Les auteurs pour les textes.

ISSN 1296-2031

hopala ! est une revue associative éditée par l'association HOPALA, dont le bureau est constitué comme suit :

Présidente : Anne-Marie Kervern-Quefféléant

Secrétaire : Gérard Prémel

Trésorier : Gabriel Quéré

SOMMAIRE

ÉDITORIAL	Voix et voies de Bretagne	5
DÉBAT D'IDÉES	Loeiz Laurent, Avant la rupture Jacques-Yves Mouton, « Al Liamm » et l'apport sioniste Anne-Marie Kervern-Quefféléant, Au nom de beaucoup... (à propos du livre de Michel Treguer)	6 68 78
POÉSIE	Voix bretonnes de langue française : Marie-Josée Christien, Guénane, Émilienne Kerhoas, Emmanuelle Le Cam et Denise Le Dantec (présentation d'A.-G. Monot) Claude Vaillant, un poète combattant, libertin et libertaire Poésies de Claude Vaillant	11 51 56
NOUVELLE	Lan Tangi, Ar gelenerez / La prof	38
ARTISTE INVITÉ	Antoine Ronco	46
MÉMOIRE ET ACTUALITÉ	Le conflit ST microelectronics, photo de Thomas Brégardis et Guillaume Prié Jésus de Landerneau, Manuel Cortella et Gabriel Quéré Roy Eales, Distro ar brezhoneg en UFR ar Yezhoù e Naoned... / Le retour du breton à l'UFR de Langues de Nantes...	64 66 77
COMPTES RENDUS	Pêle-Mêle, la chronique d'Alain-Gabriel Monot Impressions Passage en revues Vu, entendu Brèves de brèves ou si vous... À voir, à découvrir Librairies (distribution de la revue) Abonnements et commandes	80 82 85 89 90 92 94 95

Ont également participé à ce numéro : Gilles Barras, Hervé Le Bihan, l'Ofis ar Brezhoneg, Liliane Riou et Chantal Vaillant.



Voix et voies de Bretagne

« *L'orage moissonne / dans l'univers* », écrivait Paul Celan dans l'un de ses derniers poèmes. Et quand moissonne le genre d'orage dont nous parle Celan, il n'est pas rare que ce soit moisson de tourments, dont chaque génération au fil des ans fait grange pleine. Pour autant, toujours aussi vert est le bel arbre faustien de la vie, au moins pour quelque temps encore. Et si l'orage a beaucoup moissonné ces derniers ans, ces derniers mois, le printemps n'en est pas moins là. Deux petiots sont nés dans l'équipe d'*hopala* ! Le monde que nous leur léguons n'est pas très glorieux ; ils n'en sont pas moins la jeune et verte vitalité de ce printemps.

Les cinq voix bretonnes de langue française que nous présentons dans ce numéro sont voix de femmes. Cinq femmes, trois générations. La plus jeune a la trentaine, l'aînée a quatre-vingts ans, sa voix n'est pas la moins jeune... Après nos précédents cahiers – deux cahiers « Poésie contemporaine de langue bretonne » (n° 10 et 14), un cahier « Poésie bretonne de langue gallo » (n° 12) –, et suivant le même principe, nous avons décidé de présenter cette fois des auteurs de langue française, incarnant tout autant ce double destin d'être poète et d'être dans un rapport essentiel avec ce pays prégnant, étrange et familier qu'est la Bretagne. Le choix s'est fait autour de la notion de voix : voix intérieures, voix profondes, a capella entre incantation et confidence, dont le vibrato est si intensément en accord avec ce pays de vent et de lumières mouvantes, qui porte comme un collier son linéaire de côtes (plus de la moitié du littoral français), et qui si soigneusement cache sa mémoire trouée, ses plaies et sa folie. Voix bretonnes au long cours, plurielles et singulières dans une secrète et féminine communauté de sens. Cinq femmes. Plusieurs fois dans la préparation de ce numéro, il a fallu répondre à cette question : « Pourquoi cinq femmes ? ». À la parution du second cahier de poésie de langue bretonne, nous n'avons jamais eu à répondre à la question « Pourquoi quatre hommes ? »...

Autre voix singulière de Bretagne, celle de Claude Vaillant, qui a quitté le monde des vivants l'automne dernier. Nous consacrons plus qu'un hommage à ce lutteur sulfureux, bon vivant et mauvais coucheur. Il aura été l'une des voix libertaires de Bretagne dans sa poésie comme dans ses polémiques. C'est une modeste pierre que nous apportons à la connaissance de son travail afin que son périple reste dans nos mémoires. Saluons ici son ami Jean-Claude Tardif, qui lui consacre plusieurs pages dans le dernier numéro de *L'index*, l'excellente revue qu'il dirige.

Le débat d'idées est de retour dans *hopala* ! Loeiz Laurent ouvre une première piste de réflexion sur une hypothèse intéressante : que devient la Bretagne en cas de crise majeure de l'État français, sachant qu'une telle éventualité n'est pas une vue de l'esprit ?... L'autre piste de réflexion est ouverte inopinément, autrement dit de façon dérangeante, par notre ami Mouton, à partir de sa relecture d'un numéro ancien de la revue *Al Liamm* (1954) consacré à ce phénomène politique et culturel qu'a été la renaissance de l'hébreu, et sur les réactions que ce numéro avait suscité ici. Débatteurs, à vos plumes !

Enfin une lecture attentive de ce numéro convaincra nos lecteurs que le postulat de notre revue : *Croiser le combat pour l'équité culturelle avec le combat pour la justice sociale* n'est pas une vue de l'esprit.

hopala !

Avant la rupture

Loeiz Laurent

C'est la « chienlit ». En 1968, l'État s'effondre comme un château de cartes. De Gaulle n'y va pas par quatre chemins : « *Il faut régionaliser.* » Il en convainc pour commencer Alain Peyrefitte, ministre d'une Éducation nationale en flammes. Celui-ci surprend fort un journaliste du *Figaro* venu l'interviewer en l'accueillant des mêmes mots : « *Il faut régionaliser* », conclusion que l'on chercherait vainement dans le récent rapport Thélot sur l'éducation.

L'orage passé, De Gaulle invite chez lui l'un après l'autre trois préfets de Régions choisis pour leur influence. L'un d'eux, le Vendéen Gabriel Delaunay, préfet d'Aquitaine, écrivain, ancien résistant, ancien directeur de l'ORTF, convaincu comme il l'a écrit plus tard dans *Ouest-France* que les départements doivent laisser place aux Régions et aux pays, m'a rapporté ses propos. « *J'ai longtemps été centralisateur, commence De Gaulle, mais les événements du mois de mai m'ont changé. Cent préfets de départements ne sauraient prendre en cas de crise toujours à craindre le relais d'un État défaillant. Il faut régionaliser.* »

Extraordinaire entrée en matière ! Ce n'est pas De Gaulle qui parle – il est depuis longtemps décentralisateur – mais c'est la France, longtemps coincée dans ses ornières jacobines et qui doit mettre un terme à un « *effort multiséculaire* » de centralisation. La France dit alors au préfet de Région : « *J'ai changé, tu peux y aller.* »

Les convictions régionalistes de De Gaulle sont anciennes. Il a pu lire dans sa jeunesse l'*Histoire des colonies françaises* préfacée par Gabriel Hanotaux montrant combien a pu rayonner jadis en Europe et dans le monde une France riche de ses composantes. À Londres, il a vu réagir à la menace une Grande-Bretagne risquant d'être coupée en deux en un point quelconque de son long territoire par un débarquement allemand. À l'image du ver de terre, elle devait s'organiser en segments capables de se suffire à eux-mêmes en cas de rupture économique et administrative. À la Libération, ayant persuadé les Alliés d'imposer à l'Allemagne une constitution fédérale, De Gaulle découvre qu'elle en fait un pays moderne, réactif, intelligent, soudé, sorti des cartes de rationnement et de la crise du logement bien avant la France. Dure leçon pour les chantres de l'État unitaire.

Reprenant les rênes de l'État en 1958, De Gaulle songe un moment à doter la France d'une constitution quasi fédérale. Mais il faut que la gauche évolue. Alors, il la pousse à la surenchère. Sans commenter son geste, il redonne aux régions économiques affublées depuis 1922 de simples numéros les noms des anciennes provinces fort approximativement redécouvertes. « *Quel retour en arrière !* » s'exclame Escarpit dans *Le Monde*. Mais sur les cartes officielles et dans la vie administrative, certes toujours amputée de la Loire-Atlantique, la Bretagne réapparaît. Le 10 septembre 1960, termi-

nant un Tro Breizh fait pays par pays, De Gaulle salue à Nantes devant vingt-cinq mille personnes « *cette belle jeunesse bretonne* » rassemblée devant lui. Visitant plus tard les Pays de la Loire, il s'excuse de ne pas s'arrêter en Loire-Atlantique où son avion l'a pourtant déposé : « *Je suis déjà venu en ce département.* » Plusieurs administrations publient alors des cartes de la Bretagne intégrale et, à une délégation du Mouvement pour l'organisation de la Bretagne venue lui rendre visite, De Gaulle n'hésite pas à déclarer : « *Vos buts concordent avec les miens.* »

« *Ar Vretoned a voto ya* »

Mai 1968 a frappé. Plus que jamais, De Gaulle voit dans un cloisonnement en Régions le moyen de rendre le navire France fort et insubmersible. Il met en débat la question de la dimension des Régions, ses ministres refusant de le suivre sur celle de la survie des départements. Il veut dessaisir les ministères centraux des choix budgétaires, ceux-ci étant effectués dans les Régions sous l'autorité des préfets. Les régionalistes vont faire la fine bouche, mais seuls des professionnels peu politisés et nommés par le gouvernement sont qualifiés pour hériter des responsabilités allouées aux bureaux parisiens. Tout en appelant à une « *vraie décentralisation* », Gilbert Mathieu dans *Le Monde* accuse De Gaulle de vouloir supprimer, avec ces choix budgétaires devenus régionaux, toute planification centralisée ! La gauche manifestement n'a pas fini sa mue. La fusion du Sénat et du Conseil économique et social, en incluant des représentants des Régions, doit offrir à la nation un lieu où forger le futur. Enfin, troisième enjeu du scrutin, à l'issue de son voyage en Bretagne où Rennes s'est signalée par ses rues désertes, De Gaulle met son départ en jeu en cas de réponse négative au référendum. À Rome, Pompidou s'est déjà dit prêt à la succession et beaucoup de Français diront « *chiche !* ». À Quimper, ayant expliqué pourquoi il a choisi la Bretagne pour annoncer un référendum sur la régionalisation, De Gaulle prononce quelques vers en breton de son grand-oncle, auteur du *Réveil des Celtes*. Il partagera, confronté aux foudres des notables installés au premier rang, l'humiliation dont furent victimes à l'école tant de petits Bretons.

Collées par les gaullistes, d'immenses affiches apparaissent un peu partout en Basse et en Haute-Bretagne : « *Ar Vretoned a voto ya* ». « *Breiz atao avat raison* » susurrent de leur côté maints bretons. Hélas, en bon élève qu'il fut toujours du jacobinisme français, ou adroitement manipulé par des ministres affolés, le mouvement breton prône le non, se privant de pouvoir cristalliser les espérances exprimées dans les urnes par la majorité de nos concitoyens. Ce même mouvement fera tomber quelque temps plus tard René Pleven à Dinan. Président du CELIB et de la CODER, assemblée régionale créée par le gouvernement en 1964, Pleven s'exprimait en 1969 en ces termes devant des régionalistes français : « *Il convient que les Régions aient plus d'autonomie... Ah ! [silence calculé] J'oubliais que notre congrès se déroule cette année dans une région où ce mot est accompagné de connotations négatives. Je dirai donc plutôt : il convient que les Régions aient plus d'indépendance...* » Il fallait l'abattre. Le mouvement breton a été habilement amené à considérer comme un traître le plus fidèle d'entre nous...

En partant sur un « *non* » du peuple français et malgré le « *oui* » breton, De Gaulle a pu gommer l'image de dictateur que certains voulaient lui coller. Pensait-il qu'un jour les Français créeraient de vraies Régions en lui donnant raison ? « *La France a eu*

besoin d'un pouvoir fort et centralisé pour se faire. Elle a aujourd'hui besoin d'un pouvoir décentralisé pour ne pas se défaire » dira François Mitterrand au Conseil des ministres le 15 juillet 1981 avant d'engager une réforme interdisant malheureusement toute évolution ultérieure. Bel écho tout de même aux propos révolutionnaires tenus par De Gaulle à Lyon le 24 mars 1968 : « L'effort multiséculaire, qui fut longtemps nécessaire à notre pays pour réaliser et maintenir son unité [...] ne s'impose plus. »

La France embourbée

36 ans ont passé depuis l'extraordinaire remue-ménages de mai 1968 et ses leçons si vite oubliées. De Gaulle parti, l'on s'est contenté d'empiler de nouvelles structures plus bancales et inadéquates les unes que les autres.

En 1972, les socioprofessionnels furent invités à faire chambre à part, alors que la qualité de leurs échanges avec les principaux élus de la Région au sein de l'assemblée créée en 1964 conditionnait la profondeur des réflexions prospectives et stratégiques régionales. En 1986, les principaux élus de la Région, les maires des grandes villes en particulier, ont été écartés eux-mêmes des assemblées régionales, d'où la nécessité en 1995 d'une conférence régionale d'aménagement et de développement du territoire, devenue « durable » en 1999. En 1983, on a commencé à séparer dans les Régions et les départements les fonctionnaires d'État, jadis à disposition des élus, et les fonctionnaires proprement territoriaux. Les assemblées départementales et régionales n'ont plus leur mot à dire sur les dépenses de l'État dans leur circonscription. Le gouvernement ne publie plus chaque année la régionalisation du budget de l'année précédente, exigence demandée en vain en 1995 par Charles Pasqua. Les indicateurs de situation et les clés de répartition commandant l'affectation géographique des moyens de l'État ont laissé place à d'obscurcs et discrètes négociations Régions-État. Et l'on voudrait que le citoyen y voit clair.

Les échelons de fiscalité ont été multipliés, intercommunalités et Régions venant s'ajouter aux communes, aux départements et à l'État, un record mondial débilant. Aucun de ces niveaux n'est bien dessiné, Régions trop petites, certaines moins peuplées que Paris ou Marseille, et incapables d'une vraie autonomie ; départements écartelés entre deux ou trois bassins d'emploi, communautés d'agglomérations ne couvrant pas le dixième de leurs bassins d'emploi. Les solidarités ville-campagne sont niées. Le découpage communal est figé alors qu'il faudrait pouvoir créer autour des villes de nouvelles communes pour contrer la hausse des prix de l'immobilier. Les élections se multiplient à tous les niveaux et le citoyen, dépassé, démissionne.

Divisé entre partisans de la rénovation du couple département / canton et du couple Régions / villes, l'État accouche de textes creux du style : « Le pays exprime le cas échéant les solidarités réciproques entre la ville et l'espace rural » (article 23 de la loi du 4 février 1995). On a érigé en principe l'absence de tutelle de la Région sur les départements ou des départements sur les communes, se privant de toute réactivité en cas de crise nationale. Sous la pression de Pierre Méhaignerie, le droit à l'expérimentation régionale et locale avait été reconnu dans la Constitution, mais avec passage obligé par le Sénat, et nécessité d'afficher la liste des textes auxquels on veut déroger. Autant vouloir afficher les résultats d'une expérience avant même de l'avoir engagée...

Comme le Liban, l'Argentine ou l'Irak, la France n'est pas à l'abri d'une crise

majeure. En ce début du troisième millénaire, l'horizon n'est pas plus dégagé qu'en 1968, bien au contraire. La France s'endette sur la tête de ses enfants tout en les laissant camper trop nombreux aux portes des entreprises. Elle crée des emplois publics ou associatifs à coup de déficit budgétaire aux dépens des emplois compétitifs sur le marché international. Ignorant qu'elle a l'égalité pour devise, la France cultive ses régimes spéciaux, ceux qui cotisent le moins ayant les retraites les plus fortes et les plus longues. Exacerbant tous les égoïsmes, la centralisation actuelle nous interdit d'avancer. À quand la prochaine nuit du 4 août ?

Les grandes ruptures sont l'apanage des sociétés bloquées. Quand craqueront nos institutions les unes après les autres, les Régions devront constituer autant de planches de salut. Mais qui les a préparées à ce rôle ? Que pourront faire les Bretons, si longtemps infantilisés, en cas de déshérence du gouvernement central ?

Une Bretagne ankylosée

Il faudra se serrer la ceinture, cesser de camper sur ses acquis, faire preuve d'une vraie solidarité. Qu'attendre de notre maillage associatif, de notre système productif ? Le monde politique régional sera-t-il capable de prendre le train ? Quel sera le rôle de la culture bretonne ? Réponse dans *Pour une vision stratégique ambitieuse et partagée de la Bretagne*, un document du conseil régional distribué le 27 novembre dernier à Morlaix lors des Assises régionales des territoires de Bretagne.

Les Bretonnes et les Bretons, d'après ce premier document, attendent « une Région stratégique, c'est-à-dire jouant pleinement son rôle de fédération des énergies, de portage d'un projet pour la Bretagne, d'ensemblage des politiques publiques, de centre de ressources dans les domaines de la prospective et de la stratégie territoriale ». Ils expriment « une exigence de solidarité, entre personnes comme entre les territoires. La Bretagne, par sa tradition coopérative et mutualiste, sa forte identité comme par la richesse de son tissu associatif, mais aussi par sa cohésion sociale et culturelle, y est particulièrement attachée, d'autant que le souci de solidarité rejoint souvent la demande de sécurité et de stabilité. »

Acceptons-en l'augure. La crise amènera fatalement insécurité, instabilité et misère. La solidarité aura fort à faire et les beaux sentiments ne suffiront pas. Souplesse, intelligence et réactivité devront être au rendez-vous. Or, des siècles de centralisation nous ont laissés parfaitement ankylosés. Nos institutions territoriales actuelles sont incapables de répondre correctement et rapidement à quelque crise que ce soit. Notre impréparation est totale.

Le doublon dénoncé plus haut entre services déconcentrés de l'État et services territoriaux des Régions et départements aura en cas de crise des effets désastreux. Côté État, une crise totale amènera à Rennes la mobilisation de neuf états-majors, la zone ouest, la Région et le département devant disposer d'états-majors de défense militaire, civile et économique. Les réponses ultradirigistes édictées d'avance par les administrations centrales sont inapplicables et ne feront qu'accroître le mal. Côté Régions, départements et agglomérations, la crise fera apparaître qu'aucune articulation convenable n'existe entre ces niveaux concurrents deux à deux. Quant aux élus régionaux dépourvus d'expérience locale de par leur mode d'élection, ils sont déjà jugés par Paris incapables d'adapter au contexte armoricain la loi littorale ou les procédures de remem-

brement. Comment pourraient-ils devenir soudain créatifs ?

La France est dans le pétrin. « *Il existe aujourd'hui tellement de niveaux territoriaux que la lecture de la répartition des responsabilités est devenue impossible. [...] Non seulement cette profusion est devenue un facteur de division des responsabilités, mais cela laisse à penser qu'aucun niveau n'est plus le bon* », écrivait en octobre 2001, dans *Pouvoirs locaux*, Nicolas Sarkozy. Une France endormie et prospère a pu jusqu'ici supporter sans broncher cinq échelons de fiscalité tous plus mal dessinés les uns que les autres. Il n'en ira pas de même en cas de crise. Nous devons nous y préparer.

Comment ? Une réponse fut apportée en 1971 par le *Livre blanc* du CELIB après discussion et approbation par toutes les forces vives régionales : « Bretagne, une ambition nouvelle » ; l'image d'une Bretagne organisée non plus en départements mais en « pays » budgétairement autonomes. Un concept à expérimenter sans tarder. En cas de crise, il nous faudra de tels radeaux auxquels nous raccrocher.

Un radeau breton

Nombre de personnalités de gauche et de droite citées par moi dans *La Fin des départements*, ouvrage publié aux Presses universitaires de Rennes, ont dénoncé éloquemment la multiplicité de nos échelons d'administration. Face à un tel défi, la question n'est pas de savoir quel échelon supprimer, puisqu'ils sont tous mal dessinés, mais lesquels regrouper. Si l'on suit l'idée du CELIB, il convient de remplacer des départements trop vastes et des communautés d'agglomérations trop étriquées par un échelon unique associant convenablement la ville et la campagne : le « pays ».

L'inscription des citoyens dans des espaces pertinents est un préalable à la réussite des réformes les plus urgentes touchant la santé, l'éducation, le logement, la culture, la fiscalité. Sans elle, pas de rationalité des choix collectifs, pas d'allègement de la dépense. Réussir ces réformes, c'est réduire dans une proportion considérable les risques de crise. En cas de crise, cependant, la Région ne pourra se passer des « pays ».

Ne rêvons pas. La Bretagne ne verra pas du jour au lendemain ses cinq départements et sa petite quinzaine de communautés urbaines ou d'agglomérations laisser place à une quinzaine de pays associant la ville et la campagne. Il faudra d'abord expérimenter, puis avancer pas à pas, kilomètre carré après kilomètre carré. Si intervient avant la fin du processus une rupture que personne ne souhaite, avoir engagé une telle expérimentation aura au moins permis, grâce à ceux qui l'auront menée, de disposer en Bretagne d'hommes et de femmes aptes à répondre à des situations inattendues. Préfigurer un pays, c'est tester un projet pertinent. C'est aussi d'une certaine façon un *Kriegspiel*, une crise contrôlée, un entraînement, un stress mobilisateur, un exercice incendie, une mise en jambes. Si la France se délite, elle ne pourra renaître que de ses fragments. Mieux vaut s'y préparer.

Voix bretonnes de langue française

Alain-Gabriel Monot

Ces mots écrits noir sur blanc, et qui désormais flottent dans nos têtes, sans doute les rêvions-nous depuis longtemps déjà, dans ce jardin...

*« où l'on cultive des pavots
pour préparer l'autre syntaxe de l'amour
qui ouvrirait et fermerait des parenthèses
pour éluder le parce que
vampire
en allumant d'autres bougies¹ ».*

Mots nus et noirs, ces taches de lumière rêche sur la blancheur opaque de la page offerte.

Ils viennent nous assiéger et nous conquérir, semant sur leur passage ce goût mêlé du frisson et du chagrin, de la haute joie et de la morsure.

On va d'un poème l'autre, et l'on demeure étonné, au sens ancien du terme, par cette mise à nu, impudique et violente, si simple néanmoins, dans la transhumance oblique des images.

On s'éloigne enfin, brûlé et heureux à la fois, comme interloqué encore de ces lignes drues et nettes, pourtant déjà sur la frange de l'effacement.

Mais sachant que si les mots sont de sable et friables, ils sont aussi de chair et de souffle et savent dire...

« Je vous écris du bout du monde. Il faut que vous le sachiez [...] Nous vivons toutes ici la gorge serrée.² »

¹ Angèle Vannier, *Ordination de la mémoire*, Rougerie, 1976.

² Henri Michaux, *L'espace du dedans*, Gallimard, 1945.

Marie-Josée Christien

Le carnet des métamorphoses

(extraits)



À mon fils Antoine

Je porte la graine
dans mes racines
Je sou mets ma substance
à l'ordre
qu'elle instaure

Ces instants de fusion
suscitent la métamorphose.

*

L'inconnu
qu'il me faudra déchiffrer
arrondit en moi
le silence
de sa sphère

Cette aube à l'affût
accueille une autre lumière
où conduit
toute naissance.

*

La chimie secrète
qui balbutie
dans le magma
éclaire de l'intérieur

On est plus près de l'autre
plus près de soi.

*

Je reconnais
sans les voir
les tendresses froissées
endolories
sous les peaux tendues.

*

La comète utérine
m'affermit
desserre mon regard

L'interrogation
apaise.

*

Je sens lentement sourdre
dans la fragile enceinte de mon corps
le cycle
des métamorphoses

l'alliance véhémement
avec la fermentation du monde

l'énigme fertile du commencement.

*

Logée dans les profondeurs
l'ampleur possible
du doute
inscrit une sagesse

J'évalue
le poids de la vie.

Les Extraits du temps*

(extraits)

Quand vers le fond du ciel
la nuit froide décline
quand les nuages bas crèvent
sans discipline

Le ciel se boursoufle
et c'est la brûlure de l'univers
qui tombe

Les mouvements sont pris dans le froid
de la nuit
Ils cassent sous la gelée
comme les bords d'un verre.

*

Le désespoir
est une retraite salutaire
un sommeil volontaire aux rêves dirigés

On ferme les yeux le temps d'y voir plus clair.

*

Quand le regard
brûle ses limites
Quand les verrous cèdent
devant l'exigence
d'un visage perdu

on voit à travers les mots.

* *Les Extraits du temps 1*, paru en 1988 aux éditions Interventions à Haute Voix, tirage épuisé.

Aspects du canal

(extraits)

Le canal
s'étire sans hâte

Dans la brume verte
des flaques de champs
s'évanouissent
entre eau et ciel.

*

Le chemin s'est effacé
parmi les herbes

À force de voir
les yeux s'épuisent
puis s'ouvrent.

*

Le canal réunit
tous les reflets
s'empare des lointains

L'eau prisonnière
parmi les branches
prend
la blancheur d'un rêve.

Marie-Josée Christien est née en 1957 à Guiscriff (56). Elle est institutrice en maternelle et vit à Quimper. Ses textes poétiques, ses collages et ses chroniques sont régulièrement publiés dans une quinzaine de revues. Elle a cofondé en 1991 la revue annuelle *Spered Gouez* (Carhaix). Elle en est la conceptrice et la responsable de rédaction.

Elle a publié : *Les Extraits du temps 1*, éd. Interventions à Haute Voix, 1998 (épuisé) ; *Les Extraits du temps 2*, éd. Interventions à Haute Voix, 1991 ; *Temps composés*, Cahiers Blanc Silex, 1997 ; *Temps morts*, Les Cahiers du Rhin, 1999 ; *Un Monde de pierres*, Blanc Silex, 2001 (prix Poésie de l'Association des écrivains bretons 2002) ; *Sentinelles*, Citadel Road Éditions, 2002 ; *Entre-temps*, éd. Interventions à Haute Voix, 2004.

Guénane

Sein

(extraits)



Île minuscule
Sein tient dans le nid de la main.

Sein pointe
à peine nubile
entre les amers
ni mamelonnée ni érectile
Sein fragile.

Si peu saillante
tu ne sais si les roches
te ceignent la taille
ou te couronnent.

Sein se ressent
au bord de l'engloutissement.

Sein dont la peau
frissonne à fleur d'eau.

Par ruse un jour
île en péril
l'océan essaiera de te faire de l'ombre.

Mêlée de maisons colorées
lutteuses soudées
écheveau emmêlé de ruelles
Sein embrouille les vents
prompts
à la déraciner.

Sein
légère émergence.
Résistance
en tout sens
ses galets sont ses armes
et aussi son silence.

D'insidieuses forces l'agressent
Sud et Nord la divisent
Sein a ses champs de bataille
et des potagers de poupée.
Parée de parapets
de digues et de quais
pour enrouler la houle.

Sein refoule ses lames.

Une île eut-elle jamais
pour elle seule autant d'écueils
autant de phares
que les brouillards veulent éteindre ?

Phares de légendes
feux clignotants des rumeurs
yeux des suppliques
couleurs des mauvais sorts.
Sein longue chaussée lugubre et dentée.

L'âge de l'eau île
dans le pain iodé d'algues
je le mâche
je broie les spores d'une autre vie.

Dans l'océan se dissout le soleil
la Grande-Terre fond dans la brume
l'ombre avale l'île
le mystère insoluble
étend son ministère.

Mine de rien

(extraits)

Mots écrits somnambules
ils ouvrent notre abîme
et sous les sensations
lèvent les sens cachés.

La feuille frémit sous la vanité
affleurant à l'ombre de l'encre.

Demeurer hors d'atteinte
nier leur autorité
laisser les mots clabauder hors ligne.

Il suffit de peu
un mot sans but
un mot perdu
projectile
me percute
je succombe.

Tant de mots
de pied ferme
à te guetter
t'attendre
et que tu peux ne rencontrer jamais.

Allume en toi la lampe
ne claque pas la porte au poème
éclaire sa veine
si les syllabes s'animent
mot à mot tu te perfuses.

Halte.
Je plante
un poème.

J'avance
et je me suis.
Rythme né du silence.

Tant à taire.
De cette poix de bile
naquit la volubile
mais sous l'écharpe rouge
le silence saigne.

Sueurs.
Une souffrance
inséparable de ton sort
persuadée de son droit d'aïnesse
te pousse à désertier.
Urgence.
Rencontrer la molécule d'humour
qui permette ta reconquête
avant ta fin du monde.

Entre mes dents
serrée
la poésie hennit.
Impatient bourreau
le jour m'étrangle
si j'étrangle les mots.
Poète
plus vrai dans les mots que dans la vie ?

Ostentation assassine
vieux poème que tu traînes
alimentes
depuis l'enfance aux yeux de crapaud
déliçote-le
jamais tu ne seras maîtresse de l'œuvre
n'enclos plus les mots
laisse-les détalier
en lieux et places
sale ta vie de silence et d'oubli.

Si la ville n'avait pas été détruite, Guénane serait née à Lorient. C'est donc fortuitement qu'elle est née à Pontivy, « en exil ». Elle suit des études de lettres et enseigne à Rennes. Puis, toujours en quête d'un nom et d'un lieu, Guénane voyage et séjourne en Amérique du Sud. Elle dit être née au Brésil à 28 ans. Elle vit aujourd'hui à Larmor-Plage (56), à l'embouchure du Blavet. Elle dit : « Je veux bien être bretonne, mais seulement avec ceux que j'aime » et rit en évoquant une recension de Didier Caràès à propos de *Pax* : « [elle a] la voix d'une femme travestie en homme » !

Elle a publié :

- Chez Rougerie : *Résurgence* (1969), *Stries, Mais ailleurs, Nordeste, Silence sud, Retour, Un Chat d'encre noire* (recueils épuisés) ; *Les Yeux d'Argos*, 1997 ; *Poing d'ombre*, 2000 ; *Un Fleuve en fer forgé*, 2002 ; *L'Océan te l'apprendra*, 2005.
- *L'Ange gardien* (récit), Blanc Silex, 2001.
- *Pax* (roman), Amers Éditions, 2002.
- *40 Pieds sur le Rhum* (récit), G.D. Éditions, 2003.

Émilienne Kerhoas

Aller



Je veux dire la pudeur que je n'ai jamais eue et qui me vient ; je veux dire la conscience qui me vient et que je n'ai jamais eue ; je veux dire la tristesse étrange qui me poigne en des moments précis de la journée ou de la nuit et que je n'ai jamais eue. Comme une main sort de l'ombre, elle me serre le cœur comme pour en exprimer le sang, me serre le cerveau pour en expulser le peu de pensée qui me tient lieu d'existence, ne me laisse que ce corps, mon ami qui toujours renaît de ses cendres et qui s'invente un double nerveux, étiré, signe parmi les algues, les pierres, fils de la mer, frère de la terre et du sable, au rire cisailleur de mes rêves en charpie qui s'éloignent comme bateaux de papier sur le droit fil du vent.

Pudeur, conscience, tristesse. Un seul son. Une seule note sur la portée, clé qui doit ouvrir le silence.

Ce silence se peuplera de formes ; il faudra les approcher, les apprivoiser, les perdre sans jamais avancer la main... Faire de tout ce corps un archet pour que le monde vibre, devienne et disparaisse tandis que les gestes de la vie ne seront que pratiques, simples, familiers.

Alors tu verras naître sur les murs blancs des reflets qui, dans leur danse imperceptible, te feront signe... Laisse ce corps nerveux, étiré, qui s'invente en toi, les suivre. Tu n'as pas de nom, tu changes de sexe selon les heures, tu n'es qu'écoute, tu n'as la sensation diffuse d'être que par un rire secret, qui te renseigne sur la vague à suivre, sur l'arrêt à observer, sur l'accueil à faire à d'autres corps nerveux, étirés, venus dans cette ombre propice pour partager la mer lointaine, son bruit de source, sa voix qui parle à chacun sa langue.

Il faudra bien réintégrer le corps familier des jours et des heures ordinaires sachant qu'à un signe donné (venu d'où ? – quelle importance ! l'obéissance se fait de plus en plus prompte et presque joyeuse), tu pourras, répondant à cette injonction impérieuse mais douce, reprendre le cours du flux qui, venant de la source, est ton plus sûr chemin.

Surprise des commencements, extase, flamme faisant briller les yeux... Mais brusquement, poignées de larmes dans la gorge, air raréfié, corps qui se dessèche ayant perdu son vibrato musical, nuit noire sans ombres légères, froid glacial ou feu qui calcine... Avancer : ne pas dire douleur, tristesse, désespoir. Ces mots n'ont plus de sens. Tu es en terre étrangère. Comment pourrait-elle être hospitalière ? Plus de sentiments. Tu vois et c'est tout : vision du corps nerveux, signe musical, errant, cherchant le *la* de ce pays étrange, corps osseux, nouveaux, promis à la terre et qui, pour toi, cesse d'être mythique : finie l'adoration des os, du pur squelette !

Ces trois corps vont se chercher, se fondre (miracle bref, échanger leurs pouvoirs, se perdre...)

Voilà : se perdre ! Tu peux alors rêver la nudité jamais atteinte et

Aller.

Enfant je ne parlais pas. Je ne parlais pas quand, à l'adolescence, la joie m'a ouverte d'un coup d'aile, je dansais sur le sable ou je chantais à perdre voix dans le grenier de ma mère.

Devenir vraiment muette fut mon souhait : mes mains me faisaient mal : j'aurais voulu sculpter l'argile molle, y mettre mon empreinte plus moi que moi : c'était peut-être désir d'êtreindre comme allier violence et douceur, hors langage.

Ma sexualité ? Inexistante ?

Où, sexualité absente alors que mes lectures me la révélaient chez les autres. Seul mon lien à la nature nouait et dénouait en moi le sens et le sexe, dans l'anonymat où, sans leur nom, le vent, le feu, l'herbe, la mer m'étaient élans, bonds, caresses, griffures, suffocation, odeurs, plénitude et retrait. J'étais une. En entrant dans la vie des autres, je suis devenue multiple. J'ai joué le jeu de la vérité comme sur un théâtre, courant après, n'y croyant pas. Alors ma pudeur présente est celle de ne plus avoir à expliquer, à m'expliquer.

Ma conscience est celle de l'immensité à creuser ; et ma tristesse... ai-je besoin de dire ce qu'elle était, ce qu'elle est ?

Je voulais, je veux (quelle folie !) que l'ombre vienne au grand jour sans perdre de son secret.

Maintenant

(est-ce mon ombre qui parle ?)

Préfère les mots aux actes, la nature aux humains, la géométrie des constellations au but poursuivi par les routes et les rues, la transfusion du lait des astres à celle du sperme et du sang.

Parce qu'à la frontière du réel et du songe s'est incarné l'Être qui préfigure, pour toi, l'agonie du connu.

Saurai-je dire la douleur qu'il creuse en moi ? Un puits mais un puits étoilé d'où jaillissent comme épées, par secondes hallucinantes, des lueurs. Elles transpercent l'espace pressenti mais trop brièvement pour que je puisse Le saisir, L'êtreindre, Le comprendre. Est-il besoin de comprendre ?

La prescience suffit et la certitude de ne cesser d'Aller, consciente d'un effritement, d'un éboulement, d'un grand séisme silencieux.

Tandis que le goût du néant et un furieux désir de vivre s'épousent, s'épuisent sur des lèvres innombrables.

Émilienne Kerhoas est née en 1925 à Landerneau. Après l'École normale, elle se marie et enseigne à Saint-Cadou. Elle commence à écrire cachée dans les plis des monts d'Arrée. Elle reste attachée à ce pays ainsi qu'à la côte léonarde, lieu de vacances de son enfance (Plouneour-Trez, Kerlouan). Après la parution du *Champ de l'ombre*, elle n'envisage pas de continuer à écrire de la poésie ; en revanche, « Aller » est un texte en prose en devenir.

Elle a publié :

– aux éditions Les Nouveaux cahiers de jeunesse, Bordeaux : *Saint-Cadou*, 1957 ; *L'Épreuve du temps*,

1959 ; *La Terre promise*, 1963 ; *Le Sens du paysage*,

1974 ; *À Fleur d'âme*, 1976 ; *Les Marches*, 1978 ;

– *Épars*, éd. Jean Germain, Bordeaux, 1969 ;

– à compte d'auteur, Brest : *André Blanchard, poète de*

notre temps, 1980 ; *La Mort impossible*, 1988 ;

– aux éditions Subervie, Rodez : *Jehan Despert, poète*

baroque, 1983 ; *Sous le Soleil très haut*, 1984 ;

– *Inapaisable Terre*, Imprimerie Cloître, Landerneau,

1993 ;

– aux éditions Double Cloche, Plouédern : *La Flèche du*

temps (livre d'artiste), 1994 ; *Traversée* (l. a.), 1996 ; *La*

Pierre du jardin, 1999 ; *Falaises* (l. a.), 2000 ; *Le*

Champ de l'ombre, 2004.

Emmanuelle Le Cam

Poèmes



Un mot de lui m'aurait fait plaisir. Un mot de loin, même un mot lointain, même un méchant mot griffonné sur papier d'écolier, un mot rapide, inconscient, insoumis, un mot de peu, engagé de rien, et se fichant de tout. Un mot tout de même. Les rêves affleurent à la surface de la vie, le corps bouge mal, souffre de la lourdeur de ses os ; les chevilles ne sont plus insouciantes. Quelques phrases pour continuer, encore, et malgré tout, écrites à la hâte entre cœur et bateau. Si seulement vous pouviez. De moi me sauver. *S'il vous plaît*. Est-ce vraiment trop demander ?

Peut-être.

Les livres sont faits d'obsessions claires et fouillées, assassines. La mémoire de l'écrivain est un piège pour qui a l'art d'y entrer. Toi capturé, démultiplié. Toi, l'en-moi, saveur inouïe, océan parfait, l'émouvoir de mon si faible miroir de peau, existence tiède-quiète ravie de se savoir seule radicale têtue enfin libre je crois. Toi tableau.

Pas abstrait du tout.

Les chats tournent le dos à l'été, opposent à la mort en marche leur appétit de jeux, leur souplesse, l'habileté immense de leur regard tourné vers eux, vers moi, vers eux de nouveau, et font passer cette foutue mort de vie à trépas grâce au clignement d'une seule jolie paupière. Les chats ne vous connaissent pas, vous marin-mon-encre. Ils savent mes seins matois, la puissance secrète de mon chant, l'horizon restreint de mes pas, ma voix (oui surtout ma voix de chair) qui leur répond et devance tous leurs besoins.

Essentiels.

L'écriture fore des trous par tout mon corps, et l'automne n'est pas clément cette année de lassitude. Vous, êtes toujours très léger, passez de fille en fille sans toujours les pénétrer, vous amusez la vague qui vient jusqu'à vos pieds se réchauffer, vous n'êtes pas cynique et êtes faussement gai, un rictus de volupté dècue aux coins de vos charmantes lèvres.

Vous singulier.

Parfait ?

Pour enfin savoir mourir un jour (cette terreur de l'absence quand les livres ne la rempliront plus, les ongles de la nuit, le sommeil devenu inquiet des chats), il faut commencer par ordonner l'improbable, ranger l'incertitude, examiner les professions de foi de façade, sourire lors de tous les adieux. Et puis, apprendre à se taire, se dire que ce n'est pas si terrible que ça, l'abstinence de parole, la cécité face aux textes chers, que ce n'est pas grave – non vraiment pas – de marcher plus lentement plus passera le temps, (de jour en jour la marche se fera plus difficile avec la jambe droite déjetée et des douleurs plein les membres). On finira somme toute dignité entre parenthèses, le corps souillé d'urine et de fèces, la tête fêlée, avec une mémoire réfractaire à toute injonction. Peut-être en viendra-t-on à ne plus savoir de façon exacte sa date de naissance. La garde-malade répondra simplement : « c'était au siècle dernier, madame ». Il y aura alors de cela déjà si longtemps que chercher un sens à son existence au bord du précipice relèvera de l'impudeur la plus radicale et du simple absurde.

Restera pourtant une dernière lucidité au creux du ventre, atroce, là où la trouille ne lâche jamais.

Siam s'endort contre ma joue, Siam à l'œil lagon, rescapé des blockhaus de « dérouté en Plœmeur », le roux, le tigré, le très bavard Siam, Siam amoureux de mon silence aussi, de tout le silence des étagères-livres.

Les cils battent bas pour ne pas éveiller le *chat-cœur*, des mots se forment à l'arrière de la tête, les syllabes tendres d'un nouveau poème, peut-être.

Et il pleut contre la baie vitrée une pluie de sale miz-du ; novembre laineux s'encage dans mes joues. Je souris aux tempêtes à venir, pelotonnée dos à dos à mes peurs.

Il fera bon ce soir dans le confort des draps parfumés de cannelle. D'orange mûre et d'enfance.

Nuit cogne contre les ventres, les laisse vierges et en attente ; nuit se noie dans un verre de vin et inverse les regards de douceur. Nuit reconnaît ses enfants, blot-tis bas dans ses entrailles, nuit sait qu'il faut se préparer au vide, et que déjà le néant est à l'œuvre dans les os des passagers d'un jour.

Étendue dans le soir qui engouffre tout sur son passage, les muscles noués, la tête à la dérive, s'astreindre à respirer encore, à bout de patience et de forces. Laisser entrer l'air dans un corps cassé par l'ennui de vivre, et laisser faire.

Le jour vient sur la pointe des pieds, pose quelques nuages sur fond d'amer-
tume, esquisse une ou deux pirouettes qui finissent dans le vide.

Devant la table de travail, la théière fume. La mer bat dans le cerveau, aligne
ses vagues à l'âme, ses nausées, ses remous, toute l'indiscipline d'une vraie rasée.

La main droite tremble, qui va écrire et dévoiler des êtres en travail d'eux-
mêmes.

Les chats Ella-Holly et Siam se poursuivent dans l'appartement, avides d'es-
piègeries.

Pour finir, Chris s'éveille en Grèce, s'étire sur le ponton, avec le sale froid à
l'âme des matins ratés, et s'en va noyer dans un café au lait britannique son après-
orgasme nauséux.

Rennes, octobre 2004.

Emmanuelle Le Cam est née le 13 juillet 1972 à
Lorient.

Elle a publié :

L'Écho, La Rivière Échappée, 1992 ; *Gisements*,
Polder/Décharge, 1993 ; *Frontières*, Le Dé Bleu, 1994 ;
Logique Hivernale, Citadel Road Éditions, 1998 ; *Sep-
tembre Coagulé*, Citadel Road Éditions, 1998 ; *Sang*
Angleterre Gelée, Citadel Road Éditions, 2001 ; *Zazen*,
Wigwam, 2002 ; *Le Poème de l'Eau*, Le Chat qui
Tousse, 2002 ; *Poèmes pour Chris*, Blanc Silix, 2002 ;
Squelette de Bois, Gros Textes, 2002 ; *Un Homme de*

Sable, Interventions à Haute Voix, 2002 ; *Le Code des*
Saisons, 2002, prix Froissart ; *Mourir peut-être*, Citadel
Road Éditions, 2003 ; *Février*, Le Chat qui tousse,
2004 ; *Requiem pour Heather Jane*, Citadel Road Édi-
tions, 2004 ; et *Unique demeure*, Le Dé Bleu, 2005.

À paraître :

Rien d'autre que la neige, Gros Textes ; *Les Rêves per-
chent sur les collines*, Le Dé Bleu (collection Le Farfa-
det Bleu).

Denise Le Dantec

Poèmes



à Claudie

Je me souviendrai de toi
à l'envers des feuillages

l'oiseau
à portée de main
en
miracle de créature

la sente vaporeuse
balancée
sur ses tiges

: le tout
juste assez simple
pour penser à l'énigme
perdue
dans la matière du soir

la maison
est petite
où habite le feu
dehors
des bidons de glace
au cœur
un poids
de fer à cheval
que j'arrache
avec le givre

Iblis

- (I), 1
Iblis Sibil.
- (II), 2
Le cheval blanc a une épaule rouge.
- (III), 3
L'arbre porte trois pommes.
- (IV), 4
La bouteille est pleine de la poussière de la peau du petit cheval.
- (V), 5
Arthur donne le *baiser du grand cerf*.
- (VI), 6
Ènide paie le *prix du visage*.
- (VII), 7
Mon nom viendra à moi un jour.
- (VIII), 8
Iblis Sibil.
- (IX), 9
Le petit cheval habite un château de branchages.
- (X), 10
2 vautours blancs + 2 vautours noirs.
- (XI), 11
« Échec et mat pour le fils de l'aveugle ».
- (XII), 12
Ade monte le cheval blanc et rouge.
- (XIII), 13
Mon nom viendra à moi un jour.
- (XIV), 14
La bouteille est pleine.

- (XV), 15
3 vautours blancs.
- (XVI), 16
3 vautours noirs.
- (XVII), 17
Un petit cheval avec une épaule rouge.
- (XVIII), 18
3 pommes.
- (XIX), 19
Arthur Énide
Le fils de l'aveugle.
- (XX), 20
Ade
- (XXI), 21
Iblis Sibil.
- (XXII), 22
Un château de branchages.
- (XXIII), 23
Mon nom viendra à moi un jour.

- (I), 1
Le château est porté par quatre chaînes d'or et par quatre lions.
- (II), 2
2 corbeaux se sont disputés à grand bruit.
- (III), 3
Une perruque tombe du bec des corbeaux.
- (IV), 4
La perruque est tombée dans une garenne.
- (V), 5
La perruque éclaire la grande lande comme le soleil au milieu du jour.
- (VI), 6
Un château.
- (VII), 7
Quatre chaînes d'or.
- (VIII), 8
Quatre lions.
- (IX), 9
2 corbeaux.
- (X), 10
Une perruque.
- (XI), 11
Une garenne.
- (XII), 12
Le soleil au milieu du jour.

Mabon

(I), 1

Mabon Mabuz Mab

(II), 2

Les clefs d'or sont tombées au fond de la mer.

(III), 3

Le roi des oies est convoqué.

(IV), 4

L'écuelle est une coquille de patelle percée.

(V), 5

Tristan regarde passer l'oie.

(VI), 6

Mabu Mabuz Mab

(VII), 7

Le lançon remet les clefs d'or.

(VIII), 8

Ha gouzaf mor glas so casty

Et endurer la mer bleue est un châtement.

(IX), 9

.....

Denise Le Dantec est née à Morlaix (Finistère). Professeur de philosophie et d'histoire de la philosophie à l'université, elle préparait les élèves au concours de l'agrégation (CNED de Vanves). Elle a participé à de nombreuses revues comme *La Quinzaine littéraire*, *L'Âne*, *L'École des Lettres*, etc., ainsi qu'aux dictionnaires *Le Robert* et *Le Dictionnaire philosophique*. Peintre et écrivain, elle a publié des livres de poésie, des récits, des livres de botanique et d'art des jardins. Elle vit aujourd'hui à Paris. Quelques titres parmi une trentaine d'ouvrages : *Métropole*, éd. Pierre-Jean Oswald, 1970 ; *Mémoire des*

dunes, Folle Avoine, 1980, Grand prix de poésie de Bretagne ; *Les Fileuses d'étoupe*, Folle Avoine, 1985, Prix de poésie de la Société des gens de lettres ; *Le Roman des jardins de France*, Plon, 1987 (traduit en américain) ; *Bretagne - Fontaines, châteaux, îles*, collection Point Planète, Seuil, 1991 ; *Les Campagnes heureuses*, entretiens avec Claude Roy, Pierre Oster-Soussouev, Gilbert Lascault..., éd. Paroles d'Aube, 1996 ; *Île-Grande, Promenade première*, éd. du Laquet, 2000 ; *Encyclopédie poétique et raisonnée des herbes*, Bartillat, 2000 ; *L'Estran, Autour d'Île-Grande*, Flammarion, 2002...

Les partenariats d'hopala !

Pour la cinquième fois...

... Langues du Tonnerre, l'association organisatrice de la Fête des langues du monde à Brest, propose un riche et ambitieux programme ! Ce sera cette année le **4 juin** (sur la place de la Liberté). Deux débats sont prévus : le premier, la veille de la fête, de 18 h à 19 h 15 à la librairie Dialogues (Brest) sur le thème : « **Le pays de Galles, un modèle pour les langues menacées ?** », et le deuxième de 14 h 15 h à 15 h 30, le 4 juin, sur le thème : « **Une citoyenneté européenne sans langue commune est-elle possible ?** » Côté arts plastiques, Mary Lloyd-Jones, célèbre peintre galloise, est l'artiste invitée, en raison de son travail axé sur les écritures celtiques. Ses œuvres seront exposées à la médiathèque de Pontanézen durant tout le mois de juin. Les bannières poétiques des langues de France de l'association Peuple et culture seront exposées sur la place de la liberté. Quant à *Écritures en partage*, le livre de la Fête des langues, il a cette année pour thème : l'amour !!! Nous espérons que les participants auront été nombreux, et ce dans toutes les langues du pays brestois (avec traduction des textes en français). Les années passées, il y eut le breton (pas assez), l'anglais, l'arabe, le tagalog, le lituanien, l'afar... Rendez-vous le 4 juin ! **Contact** : Langues du Tonnerre, 7, rue Daumier, 29200 Brest (Tél. 02 98 42 40 70) ou par Internet à manuel.cortella@wanadoo.fr. Pour tout renseignement, rendez-vous sur le site de Langues du Tonnerre : www.langues-du-tonnerre.asso.fr

Pleine lune et pleines plumes

C'est ainsi que se nomme le **concours de nouvelles du festival Kan Al Loar** à Landerneau, d'après une idée du président du jury pour les nouvelles en français, un certain Hervé Bellec, bien connu de nos services. *hopala !* et *Al Liamm* s'associent à cette belle initiative. Nous présentons donc ici le concours et en publierons les résultats dans le prochain numéro. Quatre catégories sont proposées : français-adulte, breton-adulte, français-jeune, breton-jeune (- de 18 ans). Les nouvelles devront être inédites et d'inspiration « *bretonne ou celtique, au sens le plus large* ». Le texte devra également comprendre l'expression « *pleine lune* ». Les manuscrits dactylographiés (15 pages au maximum) sont à remettre en sept exemplaires avant le **27 mai 2005** au siège du festival : 14, rue Chanoine Kerbrat, 29800 Landerneau (tél. 02 98 30 30 45 ; courriel : kan-al-loar@wanadoo.fr). La remise des prix se fera le 9 juillet 2005 durant le festival (8/13 juillet). Une autre nouveauté est prévue : les apéros-lectures répartis en différents lieux festifs (cafés, jardins particuliers, etc.). Enfin, une vingtaine d'auteurs attendront votre visite au salon du livre. « *La qualité plutôt que la quantité* », assure-t-on à Kan Al Loar. On peut leur faire confiance.

Prix des lecteurs du Télégramme

Pour la troisième année consécutive, *Le Télégramme* organise Le Prix des Lecteurs - Prix Jean-Pierre Coudurier. Soutenu par la compagnie Brit Air et le Crédit Agricole, ce prix littéraire, doté de **10 000 euros** pour le lauréat, met en compétition dix ouvrages parmi lesquels les lecteurs devront choisir trois titres par ordre de préférence. La sélection 2005 est la suivante : Jean-Luc Coatalem, *La Consolation des voyages* (Grasset) ; Paul Fournel, *Poils de Caire* (Seuil) ; Redmond O'Hanlon, *Atlantique Nord* (Hoebeke) ; Delphine Coulin, *Les Traces* (Grasset) ; Philippe Fusaro, *Le Colosse d'argile* (Fosse aux ours) ; Carlos Ruiz Zafon, *L'Ombre du vent* (Grasset) ; Chandler Burr, *L'Homme qui entend les parfums* (Autrement) ; Catherine Chaine, *J'aime avoir peur avec toi* (Seuil) ; Catherine Cusset, *Amours transversales* (Gallimard) ; Lydia Flem, *Comment j'ai vu la maison de mes parents* (Seuil). **Inscriptions et renseignements auprès de l'agence Texto**, 100, allée Saint-Hélier, 35000 Rennes (tél 02.23.40.01.58/64 - courriel : texto-rennes@wanadoo.fr).

Ar gelennerez

Lan Tangi

– Hopala !

Sellout a raen outi. Ne oan ket bet pell o kavout.

– Itron Fusteg !

An « Itron » a reas dezhi c'hoarzhin.

– Jani ! Ha n'on ket Fusteg ken, dizimezet on abaoe pell zo. Jani Domaz.

Ha te eo... Hag e lavaras ma anv.

– An anv-bihan m'eus ket soñj.

Hel lavarout a ris.

– Ya, se 'ni eo.

O tañsal e oan, droch met divezh... Bremañ en em gaven lu dirazi. Ken droch all e oa bet hi sur a-walc'h, ken droch hag an dañserien a c'hortoze perc'henn an toull-noz e skuizhfent evit serriñ e stal.

Paket gant ma zammig afer n'em boa ket gwelet anezhi o tont. Ma c'hellennerz galleg difoupet eus an dremenad.

Dont a reas din ar c'houlz-se, ne oa ket hon darempredoù eus ar re wellañ. Kaset e oan bet dirak ar c'huzul-skol e 67 abalamour dezhi. E 68 e oa bet reuz... Ober a rae fac ouzhimp : « E pelec'h emañ ho Jean-Paul Sartre ha Simone De Beauvoir ? » Gwisket e oa e-giz Juliette Greco. Nul. Ne oamp ket eus ar memes rummad.

Pe oad e tlee bezañ bremañ. Tost 20 vloaz koshoc'h egedon. Hanter kant aes. 52 marteze ? 54 ?

Mousc'hoarzhin a rae a-dal din e-giz pa vije bet o lenn em spered. Ar c'hoant da vont da gousket ganti, bet dihunet sur avat gant an eñvorennoù, a savas trumm ennon.

E-giz gwechall pa chomemp bamet o sellet ouzh he c'horf. An holl baotred en Eilvet. Hag en un nebeut merc'hed marteze. Kasoni ivez, diwar he rebechoù diabeg. Ha me da gregiñ gant afer ar c'huzul-skol. Mousc'hoarzhin a rae. Ne zeue ket ganin. Aet e oa ar fulor diouzhin abaoe ken pell. An amzer da glemm a oa aet hebioù.

Lavarout a ris neuze.

– Dont a rez du-mañ ?

Ha me dichek, fougaser pe genaoueg, dezhi da welet, ha padal e chome hep ober ur van.

– Da-unan emañ ?

– Ya, petra 'fell dit lavarout ?

– Ne zegouezho ket ur wreg bet dilezet diouzh ar mintin pe ur vignonez e-kreiz an noz ?

– Nann. Me ma-un. Dispartiet omp abaoe ur pennad ha...

– Mat eo. Deomp neuze. E pelec'h emañ o chom ?

– E Menez Are.

– Sell, ta !

Kompren a raen petra a dalveze dezhi. Penaos e c'helle tennañ kentel diwar ar respont evit gouzout peseurt doare den e oa deuet he skoliad da vezañ. E Menez Are. Unan bennak da vezañ graet inosant pe baba cool anezhañ. Butunerien kanab ha kozh komunourien. Du-hont en ul lec'h bennak etre Norzh Korea ha Kalifornia.

Mont a rae etrezek ur c'houblad tud a-oad ganti evit o saludiñ a-raok kuitaat. Ober a raen memestra gant an daou lañfre a oa deuet a-benn d'am lakaat da vont d'o heul ur wech serret an tavarrioù. Ar c'houblad, alvaonet, a selle ouzhimp o vont.

Difretañ a raen, sebezet gant ar pezh a c'hoarvezhe. O vont da gousket gant an Itron Fusteg e oan ! Ha klask diskoulmañ traoù kozh. Kasoni ha c'hoant. Mesket. Petra a oa peg ennon ? Tri mil c'hast ! O vont da c'hoari unan gozh edon ! Ha mezv dall e oan ? Kemer a raen peg en e ilin ha kas anezhi buan war-zu ar c'harr. Ken kas e trofe he spe-red. Petra bennak e oa an abegoù e oa ret din mont ganti. Kasoni ha karantez.

O tiskouez an nor dezhi e oan pa verzen e oa digor an nor a-dreñv. Gwelet e veze treid o tont er-maez en ur re votoù koaret. Un den an hini oa, astennet er c'harr. Deuet ur barrad skuizhder dezhañ en doa ranket mont da gousket diouzhtu ha kavet al lec'h tostañ er goudor. Ur paotr du, bras, gwisket cheuc'h ha da vat o kousket. N'ez ae ket fall an traoù gantañ, diroc'hal a rae goustadik ha ne oa ket mall warnañ da zihuniñ. Evel ma oa postek, un den kapabl, ar pezh a welen bremañ, ne glasken ket mont pelloc'h. Tapout krog a raen, neuze en e dreid evit sachañ anezhañ er-maez da nebeutañ. Bremañ pa oa bet graet ma soñj ganin n'eo ket ar pichon afrikan-se a oa o vont da stankañ an hent din. Met mil mallozh Dou, pounner e oa ! Ne greden ket goulenñ sikour diganti ha koulskoude, o vezañ daou e vijemp deuet a-benn anezhañ.

Ne seblante ket hi ken asur ken, hegaset e oa gant an den. Hi n'eo ket da Gêrhun e felle dezhi mont met da Gêribilbeuz. Ne fiñve ket an den bominabl. O kompren ne gase da neblec'h, nemet da vezañ paket leue, e plegen e ziwisker war an azezenn, bountañ ouzh an nor ha choukañ ar paotr e-barzh. Mousc'hoarzhin a raen outi. Ur santimant nevez. Petra din-me ? Kasantez, karoni ? Luziet.

– Oc'h ober petra emañ ?

– Gwelloc'h dezhañ chom e-barzh. N'eus netra d'ober. Ne fiñvo ket.

Digeriñ a rae an nor hag azezañ e-barzh ar c'harr. Deuet e oa ganin !

E-keit ma oamp o skeiñ etrezek ar Menez e teue din envorennoù da goulz al lise. Treiñ a raemp sot ganti. Dreist-holl gant he revr. Unan gweñv ha ledan a oa dezhi. Kreizmeaz hag a rae e babor da lakaat ar re all da grediñ e ouie hiroc'h egeto en doa diskleriet kement-mañ : « Ken brav eo he revr ha ma vefe tu da chom warnañ daou zevezh-pad. »

Daou zevezh ! ne ouien tra ebet diwar-benn ar studiadennoù war hirder ar paradur met mont a rae pell ganti memestra. Plijout a rafe din bremañ lavarout dezhe ar pezh e oan o vont d'ober en eurvezhoù da zont. Ijinet hon doa holl ar mare-se, gant munudoù. Skignet ar film meur a wech. Zoom war-raok, zoom war-gil. Biken n'en dije soñjet hini ebet ac'hanon e c'hellje dont da wir. Ha koulskoude. Ur spont.

Ne oan ket sur, pa soñjan, e vijen bet o fougasiñ kement diwar-benn ar fred em boa kavet an noz-mañ. War an diwezhadou e teue. Ober a rae diouzhin ur seurt jigolo. Poellek e oa bet graet an traoù ganti. Kazi micherel, o klask gwiriañ ne oa netra displejus da c'hoarvezout. Dibalamour a-walc'h e veze ar re gozh bremañ. Ober a raent ar pezh a felle dezhe. Souzhet e vezen gant ar pezh a gredent ober. Klasket hon doa diskar ar bed kozh pa oamp krennarded ha bremañ e oa ar re-mañ hag a denne gounid.

Hag ar segal evit hen ober a oa gante. 'Fin, houmañ ne oa ket kozh memestra. Hanterkant vloaz a-boan. Yaouank eo c'hoazh.

Pa oan o parkañ ar c'harr dirak an ti e lâras :

– Bez e c'helli kas ac'hanon da Vontroulez warc'hoazh vintin ? Ret eo din bezañ er gêr da nav eur.

– Nav eur ! Abred eo...

– Dont a ra ma merc'h da nav eur du-mañ. C'hoant em eus da vezañ er gêr pa erruo. Kompren a rez ?

Asantiñ a raen. Kompren ne raen ket. Perak e oa kaoz eus he merc'h en adar-mañ. Derc'hel a raen soñj diouti. Un nebeut klasoù izelloc'h. Un nebeut bloavezhioù yaouankoc'h. Hi an hini eo em bije bet da gas amañ ganin. Marteze e c'hellfen gwelet anezhi warc'hoazh ? Ket, ne rofe ket aotre din d'he gwelet. C'hoant he doa da vezañ er gêr pa errufe.

Leusket em boa ar c'harr en tu dinaou. Kizidik-a-walc'h e oa ar pod-tredan. Gwelloc'h e chomfe dianavet dezhi. Ne chomen ket pell o klask dihuniñ ar paotr ur wech diwezhañ. En aner. Gwelloc'h evelse. Dihuniñ anezhañ, displegañ an traoù, en dije lonket amzer. Ha ne oa ket erru ar yenijenn da vat c'hoazh. Ur pennadig war-lerc'h e oamp er gambr. Diwiskañ a reas sioulik, ha diardoù.

Aet e oa war penn he daoulin, astennet he dorn ha palvata ar goubenner.

A-benn ar fin. Aze e oa. Ar revr burzhodus-se.

Sellout a raen outañ evel ma vez graet ouzh un idol. Ha paket gant ur gwall-varrad c'hoant e lammen dezhañ.

Lakaet em boa an dihuner da seniñ da 7 eur. Gwelloc'h kaout amzer. Pa sonas neuze e saven hep sellet outi er gwele. N'em boa ket disoñjet ar pezh a oa bet, n'em boa ket kousket kalz, nec'het an tamm ac'hanon. Petra a soñjen eus an afer ? Ne ouien dare. Gwelet e vefe diwezhatoc'h. Evit poent e oa traoù d'ober. Diskenn a raen evit fardañ lein.

Ma beajer dindan guzh a oa en ti. Bet dihunet gant yenijenn ar mintin, sur avat, en doa klasket repu war un azezenn. Tamolodet en e borpant e taole selloù trefuet ouzhin. Ur « salud ! » dibalamour, jourdoul ennon, a darzhaz war ma muzelloù evit lakaat anezhañ da gompren ne oa netra da vezañ nec'het gantañ. Sellout a rae ouzhin e-giz un alvaon. Gant ar pezh en doa lakaet dindan e fri ne oa ket da vezañ lemm e spered. Pa zisplegis an istor dezhañ e krogas da sioulaat. Divec'hiet e oa. Evit kregiñ, ne oa ket bet skrapet. Sevel a reas ar pikol den ha dont betek an daol evit tapout e lein. Kongolad e oa, Victor e anv. Gronnet e zaouarn en dro d'ar volennad kafe e c'houlennas ouzhin.

– Bez e c'helli kas ac'hanon da Vontroulez a-raok nav eur ? Labourat a ran ar mintin-mañ.

– Petra 'rez ?

– Stummadur Plomer er greizenn F.P.A.

– Mat eo. B'em eus da vont da Vontroulez, da gas ur vignonez di, hag e saven ma fenn ouzh al lein, da nav eur ivez.

Pa ziskennas Jani gant an diri e welen ar souezh o tont war fas Victor. Hag ur seurt rebech en e selloù ha ne badas ket pell. A-benn ur pennadig e oa en e vleud en-dro o flapañ ganti. Kement ha lakaat e zilhul sul pompadus da dalvezout c'hoazh. A-benn un eur e vefe gwisket e frak gantañ. Sevel a reas diouzh taol evit mont d'ober un tamm kempenn. Gwell a se ma oant bet o klakenniñ, n'em boa bet tra da lavaret.

Kas anezhe abred ne oa ket un dra fall kennebeut. Petra a soñjfe an amezeg ma teufe da skeiñ ouzh an nor. Gwelout an tri den-se, ken dianavezet an eil re diouzh ar re all, anat, o tijuniñ a-gevret, en dije lakaat tan an ijin da c'hwezhañ e penn Bertele. Diaes e vijen bet lakaet. Distenn e oa Jani, tapet e lein ganti. Kemer a reas he sac'h diwar ar gador ha treiñ he fenn ouzhin.

– Emaomp o vont ?

Gortoz a raemp e vije echu gant Victor evit mont er c'harr. Reiñ a raen lañs dezhañ neuze.

– Petra zo ? emezi.

– Netra. Ar pod-tredan... Emañ o vont da loc'hañ. Pa lakais an tizh e peukeutas ar c'heflusker.

Eil taol-esa. Ret e oa din mont betek an traoñ evit kaout trawalc'h a lañs. Ne c'hellen ket mont da c'houlenn gant Bertele dont gant e draktour memestra. D'an eil tro e krogas da beuriñ an hent, feuls, neuze e vrammas a-raok loc'hañ dibistik. Un huana-denn a lezis. Kas a raen Victor da gentañ, dirak ar greizenn, ne oa ket amzer gantañ da vont da cheñch dilhad.

Mont a raen war-zu ti Jani. Nemet dek e oa. E koulz e vefen. Hag e vijen bet ma n'em bije ket faziet en unan eus ar c'hroazhioù-hent daonet-se. Labourioù a oa er straed all ouzhpenn-se. Ne oa ket krog ar vicherourien da vat, toullañ a raen ma hent en o mesk dindan o selloù du. Ne seblante ket hi bezañ chalet gant an dale. P'he doa lâret 9 eur e oa evit bezañ sur. Tost nav eur ha kard e oa pa oamp oc'h erruout en he straed

– Peseurt ti eo ?

– Ar savadur aze.

– A, ur savadur an hini eo ?

– Abaoe m'az on dizimezet em eus ur rann di amañ. En eil solieradur. Mat eo, lez ac'hanon amañ.

– Emaon o vont da gas ac'hanout.

Chom a raen a-sav e-harz ar savadur. Ur rideoz a fiñvas en eil solieradur, blev melenrous hag ur sell damsouezhet a zeuas war wel er prenestr. Gwelet e oa bet ganti ivez met mousc'hoarzhin a rae diseblant.

– Mat... A-benn ur wech all neuze.

Pokat a reas din, ouzh ma jod, ha mont. Bremañ pa oan deuet war ma c'hiz n'em boa ket c'hoant d'ober an hent diouzhtu ur wech c'hoazh. Lakaat a ris em soñj mont d'an aod. Echu e oa ar vakañsoù, sioul e vefe. Skuizh e oan hag ezhomm em boa da gousket met a-raok em boa c'hoant da aveliñ ma fenn. Tu bennak e-kichen An Dibenn pe Derenez, e-lec'h ma vez blaz an holenn gant an avel. War-lerc'h e chomfen er c'harr, morgousket, o sellet ouzh an houlen. Bravoc'h eget em c'hamb e vefen evit huñvreal er gweledigezh er prenestr.

Petra din-me a oa he anv c'hoazh ? N'he doa ket he mamm lâret din.

Ne ouien ket ken met eus liv he blev e talc'hen soñj. Re yaouank e oa, n'em boa ket taolet evezh outi. Ha koulskoude ne oa bet biskoazh re bell. Dont a rae skeudennoù din ha war o zro-war-droioù, he blev melenn-flamm. He sell damsouezhet.

La prof

Lan Tangi

– Hopala !, me dit-elle en venant me heurter.
Je la regardais. Ce ne fut pas très long à me revenir.

– Madame Fusteg !

Le « madame » la fit rire.

– Janine ! Et je ne suis plus Fusteg, je suis divorcée depuis longtemps ! Janine Thomas. Et toi tu es... Elle prononça mon nom.

– Le prénom, je ne me souviens pas.

Je le lui dis.

– Oui, c'est bien ça.

Tout à mon affaire je ne l'avais pas vue venir. J'étais en train de danser de façon assez grotesque et j'en avais parfaitement conscience, mais maintenant je me sentais tout à fait stupide sous son regard. En vérité, elle avait dû paraître tout aussi ridicule sur la piste de danse. Tout autant que la poignée de danseurs désordonnés qui s'agitaient, frénétiques et béats. Le propriétaire de la boîte les regardait d'un œil morne, attendant qu'ils s'épuisent pour fermer.

Ma prof de français du temps du lycée, surgie du passé. Comme un aigle noir.

Nos rapports étaient plutôt tendus. En 67, j'étais passé en conseil de discipline suite à son rapport. En 68 ça avait chié. Elle nous narguait : « Où sont vos Jean-Paul Sartre et Simone de Beauvoir ? » Elle se prenait pour Juliette Gréco, elle en avait le look. Ringue. On n'était pas de la même génération. Quel âge pouvait-elle avoir maintenant. Pas loin de vingt ans de plus que moi. Cinquante facile. Cinquante-deux ? Cinquante-quatre ?

Elle me souriait, plantée devant moi comme si elle lisait dans mes pensées. Et une envie violente de coucher avec elle me vint, réveillée sans doute par ces souvenirs. Car si elle nous en faisait baver, elle nous faisait aussi baver. Littéralement, devant les formes de son corps. Tous les garçons de la seconde A. Et peut-être même quelques filles. Il était temps de décharger ma rancune. Je revenais sur cette histoire de conseil de dis. Elle souriait. Je n'étais pas convaincant. Ma colère s'était éteinte. Il devait y avoir prescription après tout ce temps. Je dis alors simplement :

– Tu viens chez moi ?

Mon audace, mon arrogance ou ma muflerie, elle pouvait le prendre comme elle le voulait, n'ébranla pas son sourire.

– T'es tout seul ?

– Oui, qu'est-ce que tu veux dire ?

– Y'a pas une femme délaissée qui va débouler demain matin ou une petite copine au milieu de la nuit ?

– Non, je suis seul. On est séparés depuis un moment...

– Bon, ben d'accord. Allons-y. Où est-ce que tu habites ?

– Dans les monts d'Arrée.

– Tiens donc !

Et je voyais ce que cela signifiait pour elle. Comme si elle pouvait mieux appréhender l'évolution de son ancien élève. Dans les monts d'Arrée. Quelque part entre baba cool et attardé mental. Fumeurs de joints et vieux cocos. Là-bas, en un lieu improbable entre Corée du Nord et Californie.

Elle se dirigeait vers un couple entre deux âges et fit ses adieux rapidement. J'en fis de même avec les deux zigotos qui m'avaient convaincu de les suivre après la fermeture des bistrotts. Le couple nous regardait partir, l'air légèrement hébété. J'étais quant à moi pris de frénésie. Je n'en revenais pas de ce qui se passait. J'allais coucher avec Madame Fusteg ! Régler un contentieux ? Il y avait quelque chose de pas vraiment clair. Et puis il y avait l'âge. Qu'est-ce qui m'avait pris ? Putain merde ! J'allais me taper une vieille ! Est-ce que j'étais saoul ou quoi ? Je la pris par le coude et l'entraînai rapidement vers la voiture. De peur qu'elle ne change d'avis. Peu importe les raisons, c'était comme ça. Il fallait que je me la fasse.

Je lui indiquais la porte passer quand je m'aperçus qu'il y en avait une d'ouverte à l'arrière et que des pieds en dépassaient. C'était un homme qui s'était allongé dans la voiture. Pris d'un coup de fatigue, il avait dû être atteint d'un désir irrésistible de dormir et avait cherché le premier abri. C'était un grand Noir bien habillé et il semblait profondément endormi, il n'était pas mal en point, il dormait simplement et ne semblait pas disposé à se laisser réveiller. Comme il était, comme je m'en apercevais maintenant, doté d'une stature imposante, je n'insistais pas. J'entrepris alors de le tirer par les pieds dans le but au moins de l'extraire de la voiture. Maintenant que je savais ce que j'allais faire, je n'allais pas me laisser emmerder par ce dandy africain. Ce qu'il y a, c'est qu'il était lourd l'animal ! Elle avait l'air désespérée. Je n'osais pas lui demander de m'aider, pourtant, à deux, je crois qu'on y serait parvenu.

Une de ses pompes bien cirées me resta dans la main. Le colosse ne bougeait pas. Voyant que mon entêtement et mon agitation ne faisaient que me rendre ridicule, je lui pliais les jambes sur la banquette et poussais sur la porte pour tasser. Je lui souris.

– Qu'est-ce que tu fais ?

– Il vaut mieux qu'il dorme dans la voiture. C'est là qu'il sera le mieux. On ne peut pas le bouger.

Elle hésita puis finit par ouvrir la porte et s'asseoir. C'était gagné. Tandis que nous faisons route vers la montagne, je me remémorais toutes ces années. Comme on avait fantasmé dur. Surtout sur son cul. Elle avait une croupe large et cambrée. Creismas, qui se donnait des allures d'affranchi, déjà blasé, avait pourtant déclaré un jour : « Son cul est tellement beau qu'on pourrait y rester deux jours dessus. » Deux jours ! J'étais totalement ignorant des statistiques sur la durée moyenne du coït mais là je crois qu'il y allait fort. J'aurais été bien content de pouvoir leur dire ce que j'allais faire dans les heures à venir. On avait tous imaginé cet instant, repassé le film sous tous les angles. Et zoom arrière et zoom avant. Que cela puisse réellement se produire n'avait jamais effleuré nos esprits. Et pourtant. Incroyable.

À la réflexion, je ne suis pas si sûr que je serais allé me vanter de ma conquête. Elle était un peu tardive. Je me fis l'impression d'une espèce de gigolo. Elle avait agi de façon parfaitement rationnelle. Professionnelle, presque, en s'assurant qu'il n'y

avait pas le moindre désagrément en vue.

Les vieux n'étaient pas gênés maintenant. Ils faisaient ce qu'ils voulaient. J'étais toujours étonné de voir les audaces qu'ils se permettaient. On avait secoué le joug dans notre jeunesse et maintenant c'est eux qui en profitaient. Et en plus ils avaient le fric pour le faire. Enfin quand même on ne peut pas dire qu'elle était vieille. Cinquante balais tout au plus. C'est jeune encore.

Comme je garais la voiture devant la maison elle déclara : « Tu pourras me ramener demain matin à Morlaix ? Il faut que je sois chez moi avant neuf heures. »

– Neuf heures ! Ça fait tôt...

– Ma fille vient demain à neuf heures, je veux être là avant qu'elle arrive. Tu comprends ?

J'acquiesçais. Je ne comprenais pas bien. Que venait faire sa fille là-dedans ? Je me souvenais d'elle. Quelques classes en dessous. Quelques années de moins que moi. C'est elle que j'aurais dû amener ici. Peut-être pourrais-je la voir demain ? Non, elle ne me laisserait pas la rencontrer. Elle voulait être chez elle à son arrivée.

J'avais laissé la voiture dans la pente, la batterie était un peu susceptible. Il valait mieux pas qu'elle le sache. Je fis une molle tentative pour réveiller le dormeur. Il ne réagissait toujours pas. Et c'était mieux ainsi. Le réveiller, lui expliquer la situation aurait pris beaucoup de temps. Et puis il ne faisait pas encore vraiment froid. Très vite nous fûmes dans la chambre, elle se déshabilla simplement, sans hâte. Elle s'était mise à genoux sur le lit pour tâter la souplesse de l'oreiller. Enfin le voici. Ce fameux cul. Je le regardais comme on contemple une idole. Puis, pris de frénésie érotique, je l'étreignais.

J'avais mis le réveil sur sept heures. Il valait mieux voir assez large. Quand il sonna, je me levais sans un dernier regard. Je me souvenais parfaitement de ce qui s'était passé, je n'avais pas vraiment dormi, un peu inquiet. Ce que j'en pensais ? On verrait cela plus tard, pour le moment il fallait assurer. Je descendais préparer quelque chose à manger.

Mon passager clandestin était là. Réveillé par le froid du matin il avait trouvé refuge sur une banquette. Blotti dans son imperméable, il me regardait, l'air traqué. Je lançais un « Bonjour ! » plein d'entrain pour lui signifier qu'il n'avait rien à craindre. Il avait l'air totalement égaré. Son ivrognerie de la veille ne facilitait pas les choses. Je lui résumais la situation et il parut se détendre. Il n'avait donc pas été victime d'un enlèvement. Il accepta mon offre de petit-déjeuner et vint me rejoindre à la table. Il était congolais et s'appelait Victor.

Se réchauffant à son café, il me demanda :

– Tu pourrais me ramener à Morlaix pour neuf heures ? Je bosse ce matin.

– Qu'est-ce que tu fais ?

– Formation plombier au centre F.P.A.

– C'est bon, je dois ramener une amie là, et je fis un signe de tête en direction du plafond, à Morlaix à 9 h aussi.

Quand elle descendit, souriante, je vis un nuage d'étonnement, peut-être même un soupçon de réprobation, passer sur le visage de Victor mais il se reprit très vite. Il était tout à fait à l'aise, maintenant, occupé à la baratiner. Profitant encore quelques instants de son costard de luxe. Dans une heure il allait mettre son bleu. Il s'éclipsa pour se refaire une toilette.

Ce n'était pas plus mal finalement de les ramener si tôt. Qu'imaginerait le voisin si par hasard il venait à frapper à ma porte ? Ces deux inconnus et moi prenant leur petit déjeuner ensemble, cela aurait excité l'imagination d'Albert et sa curiosité sans limite. Cela aurait pu être embarrassant.

Elle avait fini de manger et paraissait détendue. Elle s'empara de son sac sur la chaise et se tourna vers moi.

– On va y aller ?

Quand Victor réapparut, nous embarquâmes. Je laissai la voiture prendre de l'élan.

– Qu'est-ce qui se passe ? dit-elle.

– C'est rien, c'est l'allumage... Ça va démarrer.

Quand j'enclenchai la vitesse, le moteur toussota. Il fallait que je reprenne de l'élan. Jusqu'en bas pour avoir droit à un deuxième essai. Je ne pouvais quand même pas demander à Albert de venir avec son tracteur. À la seconde sollicitation, elle se mit à broueter avec fureur puis pétarada avant de s'élaner joyeusement. Je respirais.

Je déposai Victor en premier, à la porte du centre. Il n'avait pas le temps d'aller se changer. Je prenais la route de la maison de Janine. Il était moins dix. Ça allait le faire. Ça l'aurait fait si je ne m'étais pas trompé à un de ces ronds-points à la con. Et en plus il y avait des travaux dans l'autre rue, les ouvriers n'avaient pas encore vraiment commencé, je forçais le passage, sous leurs regards irrités. Elle n'avait pas l'air de trop s'en faire. Quand elle avait dit neuf heures, elle avait certainement mis de la marge. Il était presque neuf heures et quart quand j'arrivais dans sa rue.

– C'est quelle maison ?

– L'immeuble là.

– Ah, c'est un immeuble ?

– Depuis que je suis divorcée j'ai un appart, là, au deuxième. C'est bon, tu peux me laisser là.

– Non, non. Je vais t'emmener.

Je m'arrêtai au pied de l'immeuble. Un rideau bougea au deuxième, une cascade de cheveux blonds roux et un regard interrogateur apparut à la fenêtre. Elle aussi l'avait vue. Elle me sourit sans se démonter.

– Bon... Ben, à une autre fois.

Elle m'embrassa sur la joue et disparut.

J'étais revenu à mon point de départ. Je n'avais pas envie de refaire la route dans l'autre sens encore une fois. Je décidai d'aller à la mer. C'était l'arrière-saison, j'y serais tranquille. J'étais fatigué et j'avais besoin de dormir mais avant j'avais envie d'exposer mon visage au vent. Quelque part du côté du Dibenn ou à Terenez, là où l'air a le goût des embruns. Après, je m'installerais dans la voiture, à sommeiller devant les vagues. J'y serais mieux que dans ma chambre à rêvasser à cette apparition à la fenêtre. Comment s'appelait-elle déjà ? Sa mère ne me l'avait pas dit. Je ne me souvenais pas de son nom mais très bien de la couleur de ses cheveux. Elle était trop jeune, je n'avais pas prêté attention à elle. Pourtant, elle n'avait jamais été très loin. Il me revient des images. Et en périphérie, ces cheveux flamboyants. Ce regard interrogateur.

Antoine Ronco

Mon travail dessiné montre des lieux du quotidien, représentés avec une minutie obsessionnelle et une prolifération d'objets. Tout y est donné à voir en même temps, sur le même plan ; rien n'est pareil mais tout est égal.

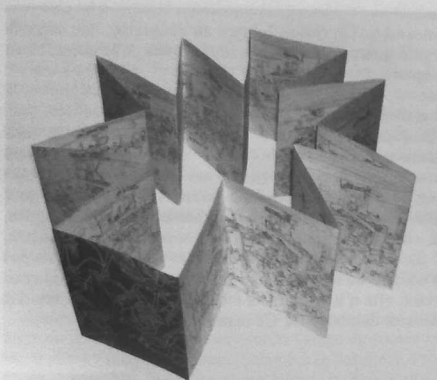
Les lieux s'interpénètrent, les présences des occupants sont suggérées par leurs absences mêmes.

Je souhaite que celui ou celle qui regarde revive la même perception de l'espace que le dessinateur, qu'il ressente le temps que le regard a accordé au lieu, totalement lié au temps du dessin.

Des lieux familiers mais réappropriés et qui, ainsi, peuvent engendrer confusion, doute ou étrangeté par leur rendu spatial ; le dessin peut remettre en question les certitudes et les habitudes perceptuelles.

Le fond de ce travail donne à voir la vacuité du quotidien, ce qui peut rendre le dessin dérisoire mais en même temps le justifie.

Au-delà de ce projet même, il me semble qu'une constante de mon travail consiste à dévoiler le potentiel d'ambiguïtés et d'ambivalence que recèle la banalité.



Antoine Ronco, *Intérieur*,
autoédition, 2004.

Antoine Ronco est né en 1979 à Vannes (56). Il a obtenu un DNSEP en communication à l'école des beaux-arts de Rennes en 2004. Il réside à Rennes.

Il a publié un livre d'artiste, *Intérieur*, en autoédition, en 2004 (60 exemplaires, 18 x 14 cm, livre dépliant). Il a exposé ses dessins à la librairie Alphagraphe à Rennes, de novembre 2004 à janvier 2005, et prépare sa prochaine exposition.
Courriel : antoineronco@hotmail.com
Tél. : 06 08 55 48 74

© Antoine Ronco, stylo, 50 x 65 cm.



« Il règne une telle effervescence, un tel désordre qu'on croit être arrivé un jour exceptionnel. Puis au fil du temps, on constate que cet état est permanent [...] il semble difficile de s'adapter aux lieux, de s'y retrouver, d'y pénétrer. »

Ernest Pignon Ernest

© Antoine Ronco, stylo, 50 x 65 cm.



© Antoine Ronco, stylo, aquarelle, acrylique.



« Il faut plutôt regarder les choses beaucoup de fois. Et en changeant chaque fois d'angle, pas deux fois sous le même. Les absorber une fois par en dessus, une fois par en dessous, une fois de biais – surtout de biais. Mais comment ne pas soupçonner que pareille gymnastique visuelle relève plus de la distraction d'un regard qui affleure les choses, qui butine et joue, mais qui ne s'arrête pas, n'accroche pas, ne retient pas – sans doute parce que, après tout, il n'y a rien à retenir, à saisir, à regarder, sinon la sensation d'une indéfinie roulade. »

Jean Dubuffet

© Antoine Ronco, stylo dilué.



Claude Vaillant : un poète combattant, libertin et libertaire

Gérard Prémel

Claude Vaillant est né en 1924 en Belgique près de Ronchin (l'un de ses ancêtres, soldat de l'Empire, a fait souche en Belgique). Il a neuf ans lorsque la famille émigre en Bretagne et s'installe à Guingamp, où son père, ingénieur en charpente métallique, fonde son entreprise. Le milieu est plutôt bourgeois et très catholique, la mère en particulier est une gardienne sourcilieuse de l'ordre et de la morale. Le jeune Vaillant supportera tant bien que mal ce corsetage, mais les contraintes familiales lui seront de plus en plus pesantes au fur et à mesure que les années passent. C'est en effet un « tempérament », qui devient vite un adolescent turbulent et sportif. À quinze ans, il est champion de Bretagne de course à pied et court le 100 m en 11 secondes. Bien entendu, il est scolarisé à Notre-Dame de Guingamp et bien entendu les choses se gâtent vite ; le directeur de l'institution conseille aux parents de mettre le garçon en internat. Il est donc placé vers sa seizième année à Compostale (une boîte à curés à Rostrenen). Révolté par l'injustice des « bons pères », il est vite considéré comme un semeur de troubles et particulièrement surveillé. C'est qu'il n'est pas seulement un bagarreur, c'est aussi une vive intelligence et un esprit éveillé. Suite à une correspondance avec un ancien condisciple où il fait l'éloge d'un livre de d'Annunzio, *L'Enfant de volupté*, il est renvoyé de l'institution comme « pervertisseur d'âmes ». Il termine alors ses études secondaires en 1943-1944 à Saint-Brieuc, où il est interne au lycée Anatole-Le-Braz. Il sera particulièrement choqué par la répression allemande du mouvement lycéen de Saint-Brieuc en 1944. Cette année-là on ne passait pas le bac, pour cause de Libération ; ses études n'iront pas plus loin. C'est entre quinze et dix-huit ans que se manifestent avec éclat sa puissance physique, son élan vital. Pendant trois ans, il organise avec les condisciples du lycée et d'autres jeunes des rencontres sportives qu'il baptise « Jeux olympiques ». En même temps, il découvre Cézanne et la littérature contemporaine : c'est dès sa dix-huitième année que se forme la justesse de son jugement en matière de création, de littérature et de spectacle. La jouissance de la vie, la poésie érotique, la bonne chère, l'amour et le sport occupent trop sa jeunesse pour qu'il songe à entreprendre quelque étude que ce soit. Il se marie le 27 juin 1947 avec Marie Le Goff. Tous deux « montent » à Paris. C'est la grande époque des mouvements sociaux, dont le Parti communiste est alors le phare. Il y adhère. Il travaille aux éditions de la Farandole, petite maison d'édition de livres pour enfants, l'une des vitrines du P.C., sise passage Grégoire-de-Tours, dans le 6^e arrondissement. Son père le rappelle à Guingamp fin 1947, où sa femme donne naissance à leur premier enfant, et où il rejoint l'entreprise paternelle. En 1949, à Guingamp, paraît son premier recueil, puis il publie coup sur coup chez Seghers, en 1951, *Tracts*, recueil dont le titre donne bien la tonalité et, en 1953, *Tam-tam du sang*.

Les affaires vont bien, on est dans les débuts des Trente Glorieuses, qui se traduisent en Bretagne par un formidable bond en avant dans la modernisation de tous les secteurs de la production. Il y a une forte demande pour les charpentes métalliques et il s'investit totalement dans l'entreprise de son père, chez lequel il travaillera une dizaine d'années (il y sera gestionnaire, démarcheur, etc.). Il est aussi, dans son dynamisme de jeune cadre montant, un citoyen socialement engagé : il prend la présidence de l'une des premières associations de Castors¹ en Bretagne, en liaison avec l'architecte Novello. Parallèlement à cette intense activité sociale et professionnelle, il écrit, tisse tout un réseau d'affinités littéraires, mais aussi journalistiques. En même temps qu'il envoie des textes à Gilles Fournel – dont la notoriété commence à s'imposer – et établit avec lui une correspondance de plus en plus fraternelle, il écrit des pamphlets dans *Ouest-France* (« On ne peut pas produire à la fois des soldats et des cochons » – c'est l'époque de la guerre d'Indochine). Dès 1955 (un an après Diên Biên Phu), Gilles Fournel, qui s'apprête à créer la revue *Sources*, demande à Vaillant d'y participer depuis Guingamp (où il est toujours le bras droit de son père dans l'entreprise familiale).

Puis c'est le grand tournant. Après six années durant lesquelles toutes ces activités ont fait bon ménage, apparaissent, dès 1960, les premiers mouvements sociaux en Bretagne qui provoquent une révolution dans sa vie : les ouvriers de l'entreprise familiale se mettent en grève, Claude Vaillant se met en grève à leurs côtés, contre son père. À la suite de cette affaire, au début de 1962, il quitte l'entreprise familiale, rompt avec ses parents, quitte la présidence des Castors, divorce, puis part à Rennes rejoindre une femme, Anna, qui a elle-même quitté son mari pour lui, et avec laquelle il va vivre un grand amour. À Rennes, il retrouvera Gilles Fournel, Michel Velmans, Angèle Vannier, etc. Un recueil, *La Nuit craque*, paru en 1961 aux éditions de la Tour de Feu, témoigne de ses ruptures, de sa passion, ainsi que de ses contacts et de ses affinités avec les doux libertaires du groupe de Rochefort et de la Tour de Feu. Sa relation d'amitié et de coopération avec Gilles Fournel est déjà ancienne, et c'est un adhérent créatif et enthousiaste que trouve en lui Fournel lorsqu'il fonde son association Humanisme et Culture. C'est sur la base de cette estime et de cette confiance réciproques que, tout naturellement, Vaillant devient le rédacteur en chef de la revue *Sources*, qui se dote alors d'un sous-titre : « Revue de l'homme nouveau ». Une longue amitié liera les deux hommes jusqu'à la mort de Fournel en 1981 (dans le livre consacré plus tard à Fournel, son hommage est sans doute l'un des plus émouvants²). Tous deux participeront activement, de 1965 à 1980, en compagnie de Velmans et d'Angèle Vannier, aux rencontres poétiques du Mont-Saint-Michel (Velmans en est le président) qui alternent avec de longues randonnées dans la forêt de Brocéliande (« ponctuées de vives discussions » se souvient Dodik Jégou³).

Les recueils des années 1960 seront ceux de la maturité. En 1963 paraît *Racines*, suivront *Seule la rumeur* (Rougerie, 1966) et *La Sève et le Sang* (Rougerie, 1968). C'est en 1968, un an après la rupture avec Anna, qu'il rencontre Chantal Bosseur, psychologue, près de qui il trouve amour, dévouement et équilibre. Il faut dire que les années précédentes, à partir de 1963-1964, ont été des années de galère. Il a acquis dans l'entreprise familiale des compétences qui font s'entrouvrir à Rennes quelques portes, mais celles-ci se referment toutes : en ces temps de tensions sociales, les informations sur les postulants circulent vite chez les patrons. Un chef d'entreprise lui adresse une lettre ainsi libellée : « une entreprise qui vit de l'ordre ne peut embaucher un homme qui vit dans le désordre ». Sa haine des patrons va s'en trouver accrue, et se déversera dans ses écrits. Il faut dire que parallèlement

à une effervescence intellectuelle non négligeable, Rennes est alors un haut lieu de l'ordre social, du conformisme et du moralisme. Il devra donc sa survie à des petits boulots de rencontre et des piges diverses, et c'est seulement à partir de 1970 qu'il connaîtra une certaine sécurité grâce à la stabilité professionnelle et l'équilibre combatif de Chantal, psychologue, qui devient alors sa compagne. En retour, il l'appuiera dans les combats qui sont les siens. C'est ainsi qu'il relatera dans la revue *Partisans*, en 1973, un conflit mémorable dans lequel est engagée Chantal⁴.

Les années 1970 sont aussi les plus fécondes. En 1972, *Seconde naissance*, inspiré par cette union, reçoit le prix Ilarie Voronca. En 1973, *Hôte et lieu du délire* reçoit le prix François Villon. En 1974, il fonde *Les Cahiers de Rennes* avec Sévry Valner (pseudonyme d'Yves Landrein), auxquels collaborent le regretté Michel Barré, notre amie Nicole Laurent-Catrice et François de Cornière. Vaillant quittera *Les Cahiers* dès le n° 2, suite à ses dissensions avec Landrein, pour fonder en 1975 la revue *Tessons*, qu'il présente comme la suite légitime des *Cahiers*. Il y polémique violemment contre les tendances nationalistes de certains intellectuels bretons et les petits maîtres parisiens, « l'éternelle / arrière-garde / des pré-cieux », et s'en prend aussi bien aux tendances intellectuelles dominantes (*Tel Quel*, etc.) qu'à l'orthodoxie post-stalinienne. Si le ton de révolte de ce Breton d'origine belge marque les pages de *Tessons*, le dernier numéro (7/8, publié en collaboration avec Vent d'Ouest), est une revendication identitaire aussi essentielle et forte que sereine : « *L'homme est du pays de sa mémoire [...] Je ne me sens vivre qu'en Bretagne. Et c'est pour cela que je suis breton, que j'ai besoin de cette identité pour vivre, pour être reconnu.* » Et plus loin : « *Un homme privé de son identité est un homme fini.* » Chantal Vaillant-Bosseur partage les combats de Claude comme il a partagé les siens. Elle participe activement à la revue : elle a assuré le n° 1 sur le thème « Continent noir », entièrement consacré à la parole des femmes ; en 1978, dans le n° 3, elle éclaire l'œuvre de Claude à travers son article « Résurgence de Dionysos ». Elle porte alors leur fils, le petit Laurent, qui naîtra le lendemain de Noël.

Si les années 1970 sont la grande décennie des révoltés novateurs, elles sont aussi celles des clivages. Clivages qui déjà séparent la Bretagne et enclosent ses révoltes : c'est entre 1971 et 1975 que Erwan Vallerie fait paraître sa revue *Sav Breizh*, dont l'un des piliers sera Xavier Grall (il y publie en 1973 son fameux appel de Plozet). Et c'est en 1974 et le début des années 1980, Paol Keing, Alain le Beuze et Denis Rigal font paraître *Bretagnes*. C'est en 1974 qu'Yves Elléouët publie son *Livre des rois de Bretagne*. Voix et voies parallèles, qui ne peuvent se rencontrer dans le labyrinthe qu'est ce pays⁵. En 1980, dans ce qui sera le numéro 5 de *Tessons*, Vaillant publie l'un de ses derniers recueils : *L'Homme du labyrinthe...*

À partir de 1976, Chantal Vaillant-Bosseur et lui iront s'installer à Saint-Brieuc, où tous deux vivront jusqu'à la mort de Claude. Le début des années 1980 sera une période assez dramatique pour Claude Vaillant. C'est en 1981, on l'a dit, que son ami le plus proche, Gilles Fournel, meurt soudainement. En 1981 également que son ami et soutien Michel Velmans, notaire à Granville, disparaît mystérieusement. En 1982 meurt Angèle Vannier. En 1981 a lieu la rupture avec Jean Rousselot et Rougerie, son éditeur. La rupture avec Rousselot est la plus conflictuelle. Déjà au cours des années 1970, certains épisodes du passé de Rousselot le laissent perplexes (on sait que Rousselot fut commissaire de police à Vendôme en 1940) et, à la fin des années 1970, Rousselot, devenu un notable reconnu des lettres, voulait fédérer sous son égide les associations d'écrivains « de province ». Vaillant s'était alors violemment élevé contre cette attitude et, dans la foulée, avait procédé à une

vive critique de sa poésie qu'il qualifiait de rhétorique⁶. Celui-ci avait attaqué Claude Vaillant en diffamation et, en 1983, Vaillant avait gagné son procès.

C'est sûrement la disparition de Gilles Fournel qui fut le coup le plus dur pour Claude Vaillant. L'amitié, la sagesse et la hardiesse de celui qui avait été son compagnon intellectuel pendant vingt-six ans laissaient désarmé cet homme de cinquante-sept ans en rupture de famille, réalisant qu'il venait de perdre un frère.

Grâce à Jean-Claude Tardif (fondateur et directeur de l'excellente revue *L'Index*), qui fut également son ami, il publie ses deux derniers recueils : *Deux fois né de la femme*, réédition de textes anciens (Autres rives, 1986) et *Totem* (JML éditeurs, 1989).

Selon Chantal Vaillant : « *Durant toutes les années où il a joui de ses pleines facultés et de sa vitalité, Claude Vaillant était habité par un appétit de vivre et une puissance de vie hors du commun qui l'ont consumé. Il s'intéressait à tout, du zen tantrique et de l'érotisme indien au sport et à la politique. Il ne supportait pas ce qui brise l'humain. Le masochisme et la morbidité lui faisaient horreur. Se méprenant sur certaines attitudes ou sur la langue sulfureuse de ses recueils, certains voyaient en lui un poète maudit. Il s'insurgeait contre cette idée : "Je ne suis pas un poète maudit, je suis un poète jouisseur ; ce dont parlent mes poèmes, c'est de sexe joyeux." Il adorait le jeu avec les mots et toute la paillardise cachée au creux des mots et des phrases les plus innocents. La diminution due à la maladie a été pour lui un drame d'autant plus grand qu'était immense son appétit de puissance et de jouissance. Ce n'est pas un hasard si sa référence philosophique principale était la Nietzsche de la troisième manière. Il était un poète dionysiaque... »*

Chantal Vaillant nous dit aussi que sa relation à l'écriture est beaucoup plus réfléchie que ne le laisseraient supposer certains écrits. Quelques aphorismes en témoignent : « *L'écriture est une construction de soi* » ; « *Donnez une forme à l'écriture, en retour l'écriture vous donnera une forme* » ; « *L'écriture est avant tout un instrument de connaissances.* »

Les quelques poèmes qui suivent, et que nous devons à Chantal Vaillant de pouvoir publier, diront, bien plus éloquemment que ce qui précède, quel poète guerrier et vorace, sensuel et révolté fut Claude Vaillant, qui paraît avoir fait sienne cette mystérieuse alternative proposée par Shakespeare dans le premier de ses sonnets : « *...or else this glutton be / to eat the world's due...* »

1. Habitants citoyens qui construisent solidairement, en coopération, leur propre habitat.
2. Collectif, coordination N. Drano-Stamberg et G. Drano, *Sources - Gilles Fournel Hommage*, Folle Avoine, 1987.
3. En 1981, suite à la mort de Fournel et au retrait de Vaillant, Dodik Jégou deviendra présidente et organisatrice de ces rencontres, qui prennent le nom de Rencontres internationales de Bretagne, dont Per Jakez Helias sera le président d'honneur.
4. Il s'agit du conflit qui secoue en 1972 la clinique psychiatrique Burloud, de la Fondation des

étudiants de France, suite à l'éviction du Dr Caro. Un épisode entre autres de la normalisation institutionnelle contre l'ethno- et l'anti-psychiatrie. Deux ans plus tard, Chantal Bosser publie *Clés pour l'anti-psychiatrie*, Seghers, 1974.
5. En 1975, Vaillant polémiquera violemment avec Paol Keineg qui l'a attaqué dans *Bretagnes*. En 1978, Grall et Vaillant seront voisins dans un salon du livre : c'est un échange chaleureux qui restera sans lendemain.
6. Il notait alors sur un carnet : « *À tout prendre, mieux vaut être un bon commissaire de police sous Pétain qu'un mauvais poète sous Giscard.* »



Claude Vaillant © Chantal Vaillant.

Bibliographie établie par Chantal Vaillant

Poèmes de jeunesse :

Les Saisons de l'amour (compte d'auteur en 1949 à Guingamp).
Tracts, Seghers, 1951.
Tam-tam du sang, Seghers, 1953.
D'Amour et d'amitié (les Cahiers de Rochefort, 1954).
Le Même Trésor (les Cahiers de l'Orphéon, 1957).

La maturité :

La Nuit craque, la Tour de Feu, 1961.
Racines, 1963.
Seule la Rumeur, René Rougerie, 1966.
Dans l'Incendie tout a brûlé, Autres rives, 1984.
Deux fois né de la femme, Autres rives, 1986.

L'homme cosmique :

La Sève et le Sang, René Rougerie, 1968.

Le nouveau style :

Soleil Castré, René Rougerie, 1971.

Les prix littéraires, la consécration :

Seconde Naissance, éditions Subervie, Rodez, prix Voronea, 1972.
Hôte et lieu du délire, Millas-Martin, prix François Villon, Paris, 1973.

Jouissance de la langue :

Oratorio pour un piano bastringue, René Rougerie, 1978.

La vieillesse :

Totem, JML éditeurs, 1989.

Autre visage de la femme :

Je donne la parole aux lavandières, René Rougerie, 1975.
Dahut, revue Tesson, 1979.
L'Homme du labyrinthe, revue Tesson, 1980.

Soleil castré

(extraits)

Le bel enfant de vos Noël
vêtu de lumière et de soie

qui rentre dans l'arène
et déplie son sang neuf

dites !
qu'en ferez-vous demain ?

Comme un paysan au bout du sillon
on arrive vite au bout de ses rides

Avant d'être harnachés pour l'ultime parade
et la dernière pelletée de mensonges

hâtez-vous de capter
le soleil dans vos flaques !

Un cheval
un enfant le mène

Son soleil est castré comme le nôtre
Christ couronné de barbelés

Jésus lointain
des chœurs et des clôtures

La mémoire du monde*

(extraits)

I

Je suis ce bûcheron qui se tenait dans l'ombre,
et s'en détache, comme un bloc de la carrière,

pour tailler sa carrure et sa face à la flamme,
et dire la beauté qui s'agitait en lui.

Je suis cet homme secoué de violences,
comme un sable creusé par les reins des marées.

Je suis venu pour témoigner de la splendeur
du monde ; et renouer avec la première aube.

J'étais présent ; je me souviens ; chaque saison
je suis fidèle au rendez-vous des millénaires.

* Claude Vaillant, *Seconde Naissance*, Subervie, 1972.

III

Je chante les sabots qui sonnent dans le sang,
les cuisses enneigées par les sueurs marines,

et le hennissement des chevaux qui se ruent
à travers les miroirs où blanchissent des torsos.

Je déchaîne le rut des amants emmêlés ;
et j'enroule mes reins dans la houle des hanches,

quand l'aurore déplie la crinière du rire
sur le couple fumant que lustre l'innocence.

La nuit des temps*

(extrait)

II

Avant de s'élançer,
allègre et bondissant,

dans la sérénité
d'un ciel peuplé d'oiseaux,

il faut rendre à nos sens
l'innocence des bêtes ;

germer dans la moiteur
et jaillir de l'humus.

III

Te voilà maintenant
devant un monde vierge.

Ta chair lavée
s'ouvre comme un bourgeon

sous la pluie de printemps
qui suffit à sa gloire.

L'enchantement des temps sacrés te baigne.

* Claude Vaillant, *Seconde Naissance*, Subervie, 1976.

La couronne des pines*

(extrait)

[...]

Licence
à l'étincelle

dans la forge
et sous les sabots !

Licence
aux poignées d'orge

que le semeur
jette au sillon !

Licence
aux juments vertes

de se ruer
hors des clôtures !...

* Claude Vaillant, *Oratorio pour un piano bastringue*, Rougerie, 1978.

Licence
mes luisantes,
mes toutes belles !

mes arcs-en-ciel,
rieuses en larmes,
printanières !...

Con-cul-pissez,
beaux mâles !
bites altières !

Ça ne durera pas
cent ans
la digue du cul !

(Saint-Brieuc, le vendredi 13 mai 1977.)

Vivre*

(extrait)

[...]

... épiciers des béatitudes !

vendeurs de vin aigre ! –

et de vent puant !...

bouffons sinistres !

ruminants des représailles !...

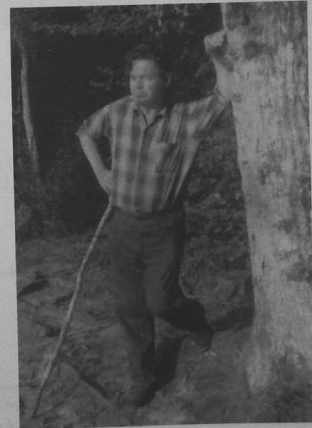
Taisez-vous ! nom de Dieu !

C'est par trop dégueulasse
quand vous ouvrez vos gueules !

Vos immondices passent le mur des dents :

sacs à merde,
cloaques de la haine
et du mensonge !...Cirés de noir ignoble,
enguirlandés de nuit,vous menez le cortège
de nos pompes funèbres.* Claude Vaillant, *Oratorio pour un piano bastringue*, Rougerie, 1978.Haridelles
et croque-vies...Piétinement
des pompes à merde...Vos brides, vos harnais
entravent les galops du naturel.Vous n'entravez que dalle
à la vie sainte qui circule.

[...]

Claude Vaillant
© Chantal Vaillant.

Retenue

Guillaume Prié et Thomas Brégardis, jeunes photographes professionnels rennais, ont suivi au quotidien les actions des salariés de ST microelectronics, dans leur lutte contre la décision des patrons du groupe de délocaliser l'unité de production rennaise (600 emplois). Un livre, *Chronique d'une délocalisation annoncée*, dans lequel la photo ci-contre ne figure pas, rassemble certaines des images de cette longue saga, ainsi que les paroles des salariés licenciés qui ont participé à un atelier d'écriture animé par Sylvie Séguier. Cet arrêt sur image est aussi l'occasion de donner, à travers quelques-uns de ces écrits, la parole à ceux qui ont vécu ce qui a eu lieu.

La photo que nous avons retenue est un moment apparemment tranquille du conflit. Cependant, la tension y est perceptible. En regardant bien, on peut deviner que les gens qui sont là attendent quelque chose. Ils l'attendent même avec une certaine inquiétude. On est le 30 janvier 2004. La veille à 22 heures, à l'issue d'une réunion, ils ont séquestré le directeur de l'entreprise (eux refusent de dire « séquestré » ; ils disent « On l'a retenu... » ; ils ont spontanément retrouvé le terme utilisé jadis à l'école à propos des cancre : « il a eu une retenue »). Les gardes mobiles ont chargé le matin même à 7 heures pour libérer le « retenu ». Ceux qui sont là, sur la photo, sont dans l'attente du journal télévisé. « *Qu'est-ce qu'ils vont dire de notre action ? Comment vont-ils en parler ?* » Il y a dans le livre une photo qui montre la même scène, mais prise sous un autre angle. C'est la même attente, la même inquiétude. La légende écrite par les salariés dit : « **Journal du soir** : les médias nous auront-ils compris ? »

hopala !

« *La résistance c'est prendre le maquis à la ville.
Rendre la ville au maquis.* »

« *La citadelle est occupée,
les gueux retiennent le seigneur.
Il sera libéré au petit matin par la troupe.
C'est le début de la parano sécuritaire d'ST. Le site devient Stalag.
Des corps s'entêtent, de leur naissance à la mort...* »

« *Plusieurs jours
que nous ne dormons plus,
que nous nous interrogeons sur notre avenir
et sur le sens à donner à la lutte.* »

hopala ! n° 19

© Guillaume Prié et Thomas Brégardis.



« *Putain ça va chier.* »

« *Quelle joie de partager
la même lutte que celle qu'on aime.* »

« *Garde mobile, quel beau métier !
Ils sont combien ?... innombrables !
En tout cas beaucoup trop. J'ai voulu la pousser à moi toute seule
leur barrière, elle n'avait rien à faire là ! Ils s'y sont mis à quatre
pour me taper sur les mains, mais je voulais pas la lâcher.
On aurait pu mettre le quartier à feu et à sang,
personne ne s'y serait opposé.
Mais s'approcher du siège social de ST
à moins de cinquante mètres, alors là, même pas en rêve.* »

hopala ! n° 19

Jésus de Landerneau

Texte, Manuel Cortella

Photo, Gabriel Quéré

« À l'avenir, grâce à la télévision, chacun aura son quart d'heure de célébrité mondiale », qu'il disait, Warhol. Tu parles ! La plupart d'entre nous resterons d'obscurs humains, fantômes de notre propre vie, ombres fuyantes, à côté de nos pompes, pauvres fous galopant de toute la vitesse de nos courts mollets après des chimères plus ou moins vénéreuses, dragueurs de Styx, addictifs en tout genre incapables d'envisager le premier terme d'un sevrage, car amants de nos propres tares... Un quart d'heure de célébrité... Et encore, pour ceux d'entre nous qui atteindront cette célébrité, ne serait-ce qu'un quart d'heure, quelle en sera, la plupart du temps, la nature ? Gloire d'avoir tenu comme un rat de laboratoire dans un appartement durant x mois en évinçant ses concurrents, gloire d'avoir osé clamer son amour incommensurable pour une personne qui vous méprise, gloire de gros nichons, gloire de petit zizi, gloire télévisuelle, gloire de quoi ?

Quand Gaby m'a montré la photo, je l'ai trouvée belle. J'ai reconnu Jésus, Jésus de Landerneau, de la place du Marché et de Saint-Houardon. Ensuite, j'ai pensé : on dirait un toréador qui fait une pause. Oui, car il faut vous dire que normalement, le vêtement sur ses épaules est rouge (il serait rouge si HOPALA vendait plus de *hopala* !, comprenez : on pourrait se payer de la quadrichromie). Alors, voilà, on se tourne pour pisser, en se disant, bon, cher taureau, on s'est bien battus, je fais une pause pipi et après on remet ça, pas de problème. Mais non. Pas que le taureau soit fourbe. Mais enfin, une si belle occasion...

En fait de taureau, c'est bien la chienne du monde qui l'a emporté. Jésus était clochard, clochard au dernier degré, avec maladies et lubies de la rue. Parti depuis longtemps. Mais c'était un bon clochard, un clochard de quartier, un clochard de centre ville, sur qui l'on peut compter, place attirée, pas un ces pauvres hères expatriés des beaux quartiers comme en produit la politique adipeuse d'un certain nombre de villes de l'Hexagone, selon laquelle les pierres, vieilles de préférence, prévalent sur les hommes. C'était un bon clochard avec litron et petit chien hirsute. Juste assez bien pour ne pas donner envie de se retrouver comme lui à la rue ; pour nous permettre de débarrasser nos porte-monnaies de leurs pièces jaunes. Notre Bernadette. Priez pour lui.

Un clochard, surtout, pour nous rappeler les saints vagabonds de Bretagne et d'ailleurs, pauvres parmi les pauvres qu'une chrétienté si populaire qu'elle en est presque rouge évitait de laisser crever, parce que les pauvres, d'autant plus s'ils sont fous, sont plus proches du ciel que les embagousés en tout genre, et parce que cette humanité savait qu'elle irait peut-être cavalier un jour sur les routes, elle aussi, en sentant au ras de son cul les babines de la chienne du monde. Donner est un rite propitiatoire, un pari.



Jésus est mort. Je sais pas de quoi. Je sais pas comment. C'est Gaby qui me l'a appris. C'était pourtant dans le journal, paraît-il. Voici donc son oraison funèbre, en guise de quart d'heure de célébrité. Il a bien mérité de la patrie des clochards. Maintenant il est dans les cieux. Amen.

Les jours de marché, à Landerneau, un petit chien épolé, au regard trouble, rôde entre les étals. Quand vous faites la queue devant la fourgonnette de la bouchère, dans l'attente de votre côtelette hebdomadaire, il arrive que deux pattes se posent avec une gentille insistance sur votre cuisse. C'est le chien de Jésus. Non, c'est Jésus lui-même qui revient. Son chien, qui traîne sa vie de chien et celle de son maître dans les rues de Landerneau. Amusée, la bouchère vous glisse alors : « Celui-ci a toujours un bout de boyau vide ! »

« Al Liamm » et l'apport sioniste

Jacques-Yves Mouton

En ce mercredi 27 octobre 2004, *Libération* titre : « *Le parlement israélien a voté hier l'évacuation en 2005 des colonies du territoire palestinien de Gaza, voulue par le Premier ministre.* »

S'achemine-t-on vers un règlement durable du conflit israélo-palestinien, où la Palestine et Israël auront chacun un « chez-soi », position toujours défendue par le romancier Amos Oz, pacifiste pragmatiste ? Israël peut-il redevenir « un foyer restreint démocratique, humaniste, pacifique et sioniste, tel que le rêvaient ses fondateurs », comme le souligne le quotidien *Haaretz* ?

Israël, en effet, au sortir de la guerre, fit figure d'exemplarité. Ses citoyens n'avaient-ils pas réussi à faire d'une langue morte leur langue nationale et d'une terre inculte un jardin ? L'admiration pour ce peuple de pionniers qui fonda un État envers et contre tous se retrouve parmi les militants bretons d'après-guerre. *Al Liamm*, revue littéraire qui vit le jour à la même époque, lui consacra un numéro entier. Dès ses débuts en 1945, cette revue servit de point de ralliement à de jeunes intellectuels bretons s'efforçant de forger une littérature comparable à toute littérature européenne, sur la base d'une vision nationale de la langue bretonne, et de créer des outils pédagogiques afin d'en faire une langue d'enseignement. Ils étaient à l'affût d'exemples à travers le monde sur lesquels s'appuyer.

Al Liamm a été dès le début et est toujours un lieu de paroles où s'expriment des individus de sensibilités politiques différentes, mais partageant tous une conception nationale de l'histoire et de leur langue. *Al Liamm* sert de porte-flambeau à une minorité d'individus qui a choisi de transmettre la langue bretonne à ses enfants à un moment où la société bretonne était en voie de francisation. Dans le numéro d'*Al Liamm* de l'hiver 1947-1948, trois paramètres retenaient l'attention des militants culturels bretons :

1) L'hébreu adopté en tant que langue nationale à une époque où le breton commençait à décliner en tant que langue de société.

En 1881, en effet, 50 000 juifs vivaient en Palestine et ne parlaient pas l'hébreu. En 1948, l'État d'Israël comptait 500 000 habitants, dont 90 % parlaient cette langue. Israël, linguistiquement, offrait un exemple vivant de réussite : comment une langue autrefois cantonnée dans le sacré avait-elle pu devenir langue d'État ?

« *Er skolioù eo bet dasorc'het an hebreeg e gwirionez. En em ouestlañ a reas un niver kelennerien galonek, ha gant berzh mat d'al labour diaes a vije bet kredet peuz-dic'hallus, da reiñ un deskadurezh a vremañ en ur yezh kozh pa ne oa ket mui komzet abaoe kantvedoù. Ret e voe d'ar gelennerien-se krouiñ gerioù nevez ; ret e voe sevel*

levrioù, ret e voe dezho stourm a-enep ar gerent (hag ar rabined) enebour d'an hebreeg. A-benn e teujont eus an holl ziaesterioù ha gant amzer e tizhas ar re yaouank lakaat ar re gozh da gemmañ yezh. Diwezhatoc'h e tegouezhas er vro un niver gwazed ha merc'hed yaouank a venne seveniñ o uhelvennad sionel komz o yezh ha labourat gant o daouarn. Ganto-holl, kelennerien ha micherourien a youl-vat, ez eo bet advevaet an hebreeg.¹ »

« En vérité, l'hébreu a été ressuscité dans les écoles. Un groupe de professeurs courageux s'est consacré avec efficacité à ce travail difficile, voire impossible : offrir un enseignement moderne dans une langue qui n'était plus parlée depuis des siècles. Il leur fallut créer des mots nouveaux, publier des livres, lutter contre les parents (et les rabbins) ennemis de l'hébreu. Ils surmontèrent toutes ces difficultés et, avec le temps, les jeunes parvinrent à faire changer de langue aux vieux. Plus tard arrivèrent au pays nombre de jeunes gens désireux de concrétiser l'idéal sioniste : parler leur langue et travailler de leurs mains. Tous ensemble, professeurs et ouvriers firent revivre l'hébreu. »

2) La constitution d'une nouvelle société basée sur un système coopératif.

L'esprit des kibboutzim eut des répercussions tangibles sur le mouvement breton, dans la mesure où il y eut des tentatives de créations de kibboutz en Bretagne, mais dans un contexte historique différent, comme nous allons le voir plus loin.

3) La naissance d'un homme nouveau animé par une loyauté d'esprit, vivant en harmonie avec la terre et parlant la langue de ses ancêtres.

L'hébreu en tant que langue nationale

En mai-juin 1954, la rédaction d'*Al Liamm* consacra un numéro à Israël avec l'aide du sous-secrétaire de l'ambassade israélienne à Paris, Dan Avny. Celui-ci procura des documents et favorisa des contacts avec la revue *Synthèses* publiée à Bruxelles. Les articles de ce numéro sont donc tirés de cette revue. Dans ce même numéro, nous trouvons une série de photos prêtée par deux journaux juifs de Paris : *La Terre retrouvée* et *Ami*. Un seul article fut le fait d'un rédacteur de la revue : Per Denez. Les autres étant des traductions émanant des revues citées ci-dessus. Tous les articles présents dans la revue datent des années 1950, un seul poème est postérieur à cette période : « *Keoded ar marv / La cité de la mort* » écrit par H.-N. Bialik, poète ayant vécu entre 1873 et 1934.

L'étude d'Israël offrait deux grands axes d'intérêt pour l'Emsav : un État parti de rien, bâti à la force des poignets et par la seule foi qui l'animait, et surtout la résurrection d'une langue, qui devint le ciment entre les différents émigrés de la diaspora :

« *Ur vro vihan eo Israhel : 700 000 den a oa enni e 1948. D'ar mare-se avat he deus gouezet gounit he frankiz a-enep da zaou eus galloudoù bras ar bed, ar Saizon hag an Arabed. Hag hep gortoz tamm ebet bezañ gouezet ar frankiz politikel, he deus gouezet ivez dasorc'hiñ he yezh, marv abaoe kantvedoù evel prezeg pemdezic. Ur vro vihan eo Israhel dre niver an dud. Ur vro vras eo dre nerzh-kalon, ha kalz hon eus da zeskiñ ganti.² »*

« Israël est un petit pays : il y avait 700 000 habitants en 1948. À cette époque, il a su gagner sa liberté contre deux grandes puissances mondiales : les Anglais et les Arabes. Et sans attendre

sa liberté politique, il a su ressusciter sa langue, morte depuis des siècles en tant que langue parlée. Israël est un petit pays en ce qui concerne sa population. Mais il est grand, vu sa force de caractère, et nous avons beaucoup à apprendre de lui. »

Dans un autre article, intitulé « Israhel », Per Denez récapitule l'histoire de cet État dont l'indépendance fut proclamée le 15 mai 1948 après d'âpres combats. Lors de la guerre de 1914-1918, alors que la Palestine faisait partie de l'Empire ottoman, la communauté juive redoutait pour elle-même le sort infligé aux Arméniens en 1915 par les Turcs. En 1917, Jabotinsky obtint l'assentiment de Londres pour la constitution de trois régiments juifs. L'embryon du futur État juif sera alors formé :

« Le gouvernement britannique déclare qu'il envisage favorablement l'établissement en Palestine d'un foyer national pour le peuple juif et emploiera tous ses efforts pour faciliter la réalisation de cet objectif. »

Une belle victoire pour ces colons qui obtiennent une charte, c'est-à-dire une reconnaissance légale.

En 1936 commence une autre lutte, cette fois-ci contre les Anglais et les Arabes. Armés de bombes artisanales et de mitraillettes Sten, les colons font face à des ennemis possédant des tanks, des avions et une artillerie lourde. Israël offre un exemple de courage, de foi :

« Ha trec'h Israhel, kouskoulde, n'eo ket e gwirionez trec'h an armoù. Nebeutoc'h c'hoazh trec'h ar politikerezh. Nebeutoc'h c'hoazh trec'h an arc'hant. Trec'h Israhel a zo bet trec'h ar feiz a ra fae war furnez vihan re boellek ar bed. »

« Et, en vérité, la victoire d'Israël n'a cependant pas été celle des armes. Encore moins celle de la politique. Encore moins celle de l'argent. La victoire d'Israël a été la victoire de la foi – la foi qui se moque de cette petite sagesse mesquine et trop raisonnée du monde. »

Cette foi puise dans une religion quadri millénaire où la terre promise passe du mythe à la réalité.

Le deuxième axe qui suscite l'intérêt des militants bretons est le combat pour la langue. L'hébreu fut choisi en tant que langue nationale. L'anglais fut d'abord envisagé, vu la multiplicité des langues parlées par les nouveaux arrivants, ainsi que le yiddish :

« Cet idiome germanique qui leur conférait, en pays slave, une étrangeté de plus, ce yiddish ou judéo-allemand, par quoi s'aiguillait encore leur altérité, avait pour base un dialecte médiéval francique enrichi d'apports bavarois et saxons, qui appartenait au vieux haut-allemand et qui se parlait à l'origine dans la moyenne vallée du Rhin et de son confluent avec la Moselle. Sur cette base encore sans mélange à l'époque de leur séjour en Allemagne s'étaient greffés, par la suite, des éléments moins importants en nombre, provenant du sarphatique, de l'italien, du polonais, du russe blanc, de l'ukrainien, de l'hébreu, de l'araméen, c'est-à-dire d'une part des langues que les communautés juives avaient rapportées de leurs pérégrinations, enfin, de celles qui appartenaient à leur tradition. »

Eliezier Ben Yehuda fut le pionnier du renouveau de la langue hébraïque. Originaire de la Russie, celui-ci vint s'établir en Palestine en 1881. Il fit le serment de ne parler que l'hébreu.

Avec un ton quasi religieux, Per Denez nous dit qu'il avait fait le bon choix, envers

et contre tout. Les rabbins, en effet, s'y opposèrent, argumentant que l'hébreu était une langue sacrée et ne pouvait devenir une langue profane. D'autre part, cette langue était inadaptée à la vie moderne. Eliezier Ben Yehuda chercha donc, avec quelques compagnons, à enrichir cette langue en vue de l'adapter à la modernité :

« Setu perak, kerkent hag an deroù, e savas Ben Yehuda hag e geneiled ur strollad anvet Va'ad Halashon, karget da eveshaat ouzh emzispjegerezh an hebreeg bev, d'e vroidañ dre zizoleiñ gerioù nevez pe adkavout gerioù tennet diouzh levrioù kozh hebreek, ha da virout ouzh an dud a zegemer gerioù pe droioù-lavar trefoet, kement ha ma oa posubl ober an dra-se en ur vont dezho dre gaer. »

« Voilà pourquoi, dès le début, Ben Yehuda et ses amis créèrent un groupe appelé Va'ad Halashon, chargé de surveiller le développement de l'hébreu moderne, de pousser à la création de nouveaux mots ou de faire revivre des mots tirés des vieux livres hébraïques et d'empêcher les gens d'adopter des mots ou des expressions patoisées, autant qu'il était possible de le faire en douceur. »

En 1923, l'hébreu devint officiellement la langue de la communauté juive. L'œuvre de Ben Yehuda fut poursuivie, les membres de cette communauté étaient tous issus de Va'ad Halashon...

L'esprit des kibboutzim

Un autre phénomène captiva l'attention des militants bretons. Ce fut l'organisation des travailleurs d'Israël, mêlant culture nationale et travail. En 1920, elle comptait 4 500 membres. Étant 60 000 Juifs parmi 500 000 Arabes, la vie en communauté impliquait de s'entraider et de vivre du travail manuel. Cette organisation fut créée sur le principe de vivre de son travail et non de celui des autres, chaque travailleur étant tenu de verser de 4 à 5 % de son salaire à l'association connue sous le nom de Histadrout. Le but était de fonder une nouvelle culture et de coloniser le pays. Au suffrage universel étaient élus des conseils d'usine, de bureaux, de région, présidés par un grand conseil...

Deux formes de villages existaient : les « kibboutz » et les « moshav », ces derniers étant des villages de petits propriétaires... Suite à l'exemple israélien, il y eut des tentatives d'organisation en kibboutz parmi les militants bretons. L'idée était d'être le plus possible en un endroit donné. Le ciment de ces communautés n'étant pas le travail, mais la langue bretonne. Nous avons ainsi recensé deux tentatives : une dans la forêt de Paimpont, à un lieu-dit, Lez Hinog (bretonisation de « Les Hinogues ») dans les années 1980 ; l'autre eut lieu à Scaër.

La naissance d'un homme nouveau

Dans son essai *Les Deux Morts de ma grand-mère*, Amos Oz dépeint ce nouveau type de pionniers israéliens vivant en Galilée, étrangers aux Juifs de Jérusalem idéalistes et mystiques : « Quelque part, au-delà de l'horizon, il y avait une nouvelle race de héros israéliens, hâlés, robustes, et qui ne ressemblaient pas du tout au Juif de la diaspora. »

Per Denez, dans un article intitulé « Israhel », nous parle de cet homme nouveau, aimant la terre, la faisant fructifier et la défendant de ses armes à l'occasion. Il porte un nom, en hébreu, le « Haloutz ». Mû par un esprit qui l'a fait quitter les grandes capi-

tales de l'Europe pour aller transformer le désert du Negev en jardin. Mû par cet esprit de résistance qui souleva le ghetto de Varsovie ou qui le fit se battre contre l'armée syrienne. Cet esprit rend seul un peuple digne d'exister. Pourtant, souligne-t-il, le peuple juif a failli disparaître à jamais :

« Hag ar seurt traoù eo a ra d'ur bobl bezañ dezellek da vevañ. Ha kouskoulde, ma'z eus ur bobl hag a zo bet darbet dezhi mervel er bloavezhioù diwezhanñ ez eo pobl ar Yuvezien. Araok e oa seizh milion anezho en Europa. Goude ar brezel ne chome mui nemet unan. C'hwec'h million a oa bet distrujet er c'hampou-bac'h. »

« Ce sont ces choses qui rendent digne un peuple d'exister. Et cependant, si un peuple a failli disparaître durant les dernières années, c'est bien le peuple juif. Avant, sept millions de Juifs vivaient en Europe. Après guerre, il n'en restait qu'un million. Six millions ont été exterminés dans les camps de concentration. »

Per Denez en tire une leçon valable pour ces nouveaux bretonnants s'étant assignés le but de faire de la langue bretonne leur langue de communication et de culture et voulant bâtir une nouvelle société bretonnante en prenant pour exemple la ténacité et la conduite exemplaire de ce nouvel homme israélien. Comment expliquer ce courage face à l'adversité, se demande-t-il ?

« Nemet gant ar youl, ar feiz hag ar gadarned. »¹⁰

« Seulement par la volonté, la foi et la bravoure. »

La réaction des lecteurs

Quelle fut la réaction des lecteurs à la suite de la parution de ce dossier ?

Certains lecteurs se demandèrent si les collaborateurs d'*Al Liamm* n'avaient pas été payés par les Israéliens pour concevoir ce numéro. Voici la réponse des rédacteurs :

« Daou goumananter o deus skrivet dimp nevez 'zo diwar-benn hon niverenn gouestlet da Israhel, re all o devoa goulennet diganimp ha paeet e oamp bet gant ar Yuvezien, ra vezint sioulaet rak n'hon eus bet gwennek toull ebet. Pa oa bet moulet un niverenn diwar-benn Friziz o doa ar re-mañ hor skoazellañ en ur brenañ 70 skouerenn, ar wech-mañ n'hellomp ket lavarout kement-all. »¹¹

« Deux abonnés nous ont écrit récemment au sujet de notre numéro consacré à Israël, d'autres nous ont demandé si nous avions été payés par les Juifs, qu'ils soient rassurés car nous n'avons touché aucun sou vaillant. Lorsque le numéro sur les Frisons fut publié, ceux-ci nous avaient aidés en achetant 70 numéros, cette fois-ci nous ne pouvons en dire autant. »

La première lettre affiche un humour douteux :

« Aotrou ker,

Laouen on o reiñ deoc'h da ouzout he deus kavet degemer kalonek e-touez hor mignoned Yuvezien Niv. 44 ken hoalus Al Liamm. Yuvezien 'zo na ouzout ket penaos diskouez o c'harantez ouzh ar Vretoned. Lenn a ran e *Kazetenn ar Republik* (niv.217,17-vet a viz Gwengolo 1954, pajenn 8923) ar pezh da heul : "M. Grumbach (Bernard-Elie), né le 1^{er} septembre 1933 à Boulogne-Billancourt, demeurant, 43, rue de Prony, Paris, dépose une requête auprès du Garde des Sceaux à l'effet de substituer à son vrai nom patronyme celui de Morvan." Ar vroadelourien a drido ! evidon-me e kav din e vije bet breizhekoc'h c'hoazh d'an ao. Grumbach bezañ anvet LEZ-BREIZH... »¹²

« Cher Monsieur,

Je suis content de vous annoncer que le numéro 44 si intéressant a trouvé bon accueil parmi nos amis juifs ; il existe des Juifs qui ne savent pas montrer combien ils aiment les Bretons ; j'ai lu dans le *Journal de la République* n° 217 du 17 septembre 1954, page 8923, ce qui suit : [voir plus haut]. Les nationalistes s'en réjouiront. Pour ma part, je pense que cela aurait été plus breton encore pour M. Grumbach de s'appeler LEZ-BREIZH... »

La deuxième réaction s'axe sur deux paramètres. En premier lieu, sur un stéréotype séculaire : celui du Juif fortuné, du capitalisme juif international.

« Feuket on bet gant an niverenn a-zivout Israhel hag e oan prest da zinac'h resev Al Liamm. Netra n'eo heñvel etre hor bro-ni, stad hor broadelouriezh hag ar gouarnamant savet e Palestinia gant harp an arc'hantourion etrevroadel. Gwechall e oa kaos en hor c'helaouennoù eus broadezhioù a oa demheñvel o stad ouzh hon hini : Flandrez, Elzas, Korsika, Iwerzhon ha me'our ! met ar Yuvezien [...] Touellet eo ar Vretoned nevez a gav din... »¹³

« J'ai été choqué par le numéro consacré à Israël et j'ai failli refuser de le prendre. Il n'y a rien de commun entre notre pays et le gouvernement établi en Palestine avec l'aide de la finance juive internationale. Il n'y a pas si longtemps de cela, on parlait de nationalités comparables à la nôtre : les Flandres, l'Alsace, la Corse, l'Irlande et que sais-je encore ! Mais parler des Juifs [...] Les jeunes Bretons ont été trompés, il me semble... »

Apparaît donc ici le mythe du juif aux doigts crochus hérité du Moyen Âge, où les Lombards et les juifs étaient banquiers ou usuriers, la religion interdisant ce domaine aux chrétiens. Stéréotype exacerbé à la fin du 19^e siècle, alors que le nationalisme français connaît une phase de durcissement suite à la défaite de 1870. Un fort courant antisémite vit le jour aussi bien dans les forces de gauche que de droite. C'est ainsi que Toussenet développe l'image du juif marchand, négociant. Il incarne la spéculation improductive et spoliatrice.

L'autre courant fut porté par le catholicisme conservateur et populaire, dénonçant le juif mais aussi le franc-maçon, suite aux premières mesures anticléricales du parti républicain arrivé au pouvoir. Feiz ha Breiz de l'abbé Perrot, qui appartient à ce courant de pensée, en est un reflet exemplaire :

« Yann Derrien, a drugarez Doue hag ar Werc'hez, n'en devoa ket ezhomm da vont da skeiñ war dor ar Yuzev ha n'en devez ket a on evit diskouez pegement a fae a rae warnañ ; an holl bobloù kristen en amzer-se o devoa doñjer ouzh ar Yuvezien, ar C'hallaoued muioc'h c'hoazh eget ar re all ; ne oant ket evit gouzout neuze, e teuje un amzer ha bugale ar Yuvezien-se, ken dismegañset ganto, a raje o mistri dezho... »¹⁴

« Jean Derrien, grâce à Dieu et à la Vierge Marie, n'eut pas besoin d'aller frapper à la porte du juif et n'eut pas peur de montrer combien il le méprisait ; tous les peuples chrétiens à cette époque exécrèrent les juifs, et les Français plus que les autres peut-être ; ils ne pouvaient pas savoir, alors, qu'il viendrait un temps où les enfants de ces juifs qu'ils méprisaient tant deviendraient leurs maîtres. »

Loeiz Herriou (Louis Henrio), appartenant à ce courant de pensée, développe la même thématique dans *Dihunamb* :

« Ker mezevet e oa al lod muiañ ag en dud, get gaozier ar gazetoù, hag al levrioù, harpet get argant er frañmasoned hag er Juifed, ma oant da lakat o c'haranté e keñver er Frañs, dreist an hani e zeleant da Zoue. »¹⁵

« La plus grande partie des gens fut si influencée par les mensonges diffusés dans la presse et les livres, financés par les francs-maçons et les juifs, qu'elle plaça son amour pour la France au-dessus de celle qu'elle devait à Dieu. »

Une partie du nationalisme breton d'avant-guerre n'est en fait que le reflet de cette cassure entre la France dreyfusarde et anti-dreyfusarde, et le courant catholique traditionnel trouve un précieux allié dans une Bretagne encadrée par un clergé conservateur. On remarque aussi que le juif est alors « hors norme » dans la famille des minorités, il n'appartient pas à la culture occidentale. Pour le nationalisme de Drumont, il colonise la France de l'intérieur en accaparant la finance :

« On retrouve ce qui caractérise la conquête : tout un peuple travaillant pour un autre qui s'approprie, par un vaste système d'exploitation financière, le bénéfice du travail d'autrui. Les immenses fortunes juives, les châteaux, les hôtels juifs ne sont le fruit d'aucun labeur collectif : ils sont la prélibation d'une race dominante sur une race asservie.¹⁶ »

D'autres réactions de lecteurs furent mitigées. Pour l'un d'eux, ce numéro fut une excellente occasion d'amender l'Emsav jusque-là taxé de collaborationniste. Il souligne que la guerre d'indépendance d'Israël a été financée par de pauvres gens qui habitaient dans les ghettos de Pologne ou les quartiers pauvres de New York. Pour lui, Israël donne une leçon au mouvement breton.

« Lennet em eus gant evezh an daou lizher embannet war niverenn diwezhañ Al Liamm. Ur blijadur eo bet din gwelout e vez bremañ tamallet ouzhomp bezañ paeet gant ar Yuvezien : e-pad pell amzer a-walc'h eo bet tamallet ouzh an Emsav bezañ paeet gant an Alamanted : poent e oa cheñch.

Israël, hervez hor c'henvroad J. a zo bet savet gant arc'hantourien etrevroadel. An dra-se a zo diwir penn-da-benn. Ar Yuvezien o deus roet sikour da Israel a zo bet, da gentañ ha dreist-holl, tud paour o chom e gettoiou Polonia pe e karteriou dister Amerika. N'eo ket gant arc'hant eo bet krouet Israel : diazezet ha dieubet eo bet gant kalonegezh e vugale [...]. Ar gentel vrasañ a c'hell Israel reiñ deomp a zo ur gentel a gadarned. Hag eus ar gentel-se hon eus ezhomm muioc'h eget eus forzh petra all. Bez hon eus tud speredek, tud fin (pe a gred bezañ), tud ijinek : ar pezh a vank eo tud kalonek...¹⁷ »

« J'ai lu avec grand soin les deux lettres publiées dans le dernier numéro d'Al Liamm. J'ai constaté avec plaisir qu'on nous reproche d'être payés par les Juifs : pendant longtemps, on a accusé l'Emsav d'être à la solde des Allemands ; il était temps de changer.

Israël, suivant l'avis de notre compatriote J., a existé grâce à l'aide de la finance internationale. Ceci est totalement faux. Les Juifs qui ont aidé Israël étaient de pauvres gens des ghettos de Pologne ou de quartiers modestes de New York – tout comme l'I.R.A. a été aidée par de pauvres Irlandais des grandes villes d'Amérique. Ce n'est pas avec de l'argent qu'a été construit Israël, mais avec le courage de ses enfants [...]. C'est la grande leçon que nous apporte Israël. Et nous avons besoin de cette leçon plus que de tout autre chose. Nous avons des gens intelligents, sages ou fins, ce qui manque, ce sont des gens courageux. »

Cette leçon de courage est l'élément dominant dans le courrier des lecteurs, cependant tous écartent l'idée d'une affinité avec le peuple juif. En voici un exemple :

« N'on ket estonet gant ar pennadoù hoc'h eus resevet diwar-benn niverenn Israel. Kudenn ar Yuzevien hag hon hini a zo disheñvel bras. Pa ne ve nemet dre an arc'hant bras a vez dispignet d'o derc'hel en o sav. Gant an dekvedenn eus ar miliardou-se petra hor befe ni gallet sevel e Breizh ! ar Yuzevien, ur skouer evidomp evit an dalc'husted, nemetken. Klemmus p'emaint dindan, didruvez krenn pe zeuont war-c'horre. N'hon eus tra da c'hortoz eus ar ouenn-se. Kement-se ne vir ket ouzh an niverenn-se da vout kelennus-dreist. Digor a-walc'h e tle bezañ spered ur Breizhad da zegemer kentelioù eus n'eus forzh pe du.¹⁸ »

« Je ne suis pas étonné du courrier que vous avez reçu suite à la parution du numéro sur Israël. Le problème des Juifs est totalement différent du nôtre, puisqu'ils tiennent debout grâce à un afflux d'argent. Si les Juifs sont un exemple de ténacité pour nous, avec un dixième seulement de leurs milliards, que de choses nous aurions pu faire en Bretagne ! Larmoyants lorsqu'ils sont au plus bas, sans pitié lorsqu'ils reprennent le dessus. Nous n'avons rien à attendre de cette race. Cela n'empêche pas que ce numéro soit très instructif. L'esprit d'un Breton éveillé doit être assez ouvert pour tirer des leçons de tout bord. »

Un autre lecteur apporte un jugement nuancé quant à l'exemplarité israélienne, mais sous un autre angle. Tout d'abord, il rejette le point de vue des lecteurs ci-dessus, les taxant de rétrogrades :

« Ne lavarìn netra diwar-benn an tamalloù a zo bet graet ouzhoc'h gant un nebeud lennerien ha na seblantont ket bezañ gouest da welout pelloc'h eget bevennoù o farrez.¹⁹ »

« Je ne dirai rien des reproches qui vous ont été faits par quelques lecteurs qui ne voient pas plus loin que la limite de leur paroisse. »

Selon ce lecteur, la seule exemplarité que l'on peut retenir des Israéliens est la suivante : ni le génocide, ni la guerre n'ont pu les abattre. Seule une chose aurait pu les anéantir : la perte de leur spiritualité.

« Ne vezer trec'het nemet war dachenn ar spered ha war an dachenn-se morse n'o deus pleged ar Yuvezien : neuze, mar plij, doujañs dezho !²⁰ »

« On n'est vaincu que dans le domaine de l'esprit, et en ce domaine les Juifs n'ont jamais plié : alors, s'il vous plaît, respectez-les ! »



Al Liamm n° 44, 1954.

Conclusion

Ce numéro spécial consacré à Israël eut des répercussions dans l'État hébreu même. Monsieur David Ben Gourion, ancien Premier ministre de cet État et alors ministre de la Défense, adressa une lettre de félicitations aux rédacteurs de la revue :

« Although I am unfortunately unacquainted with the noble Breton language, I will keep that review as a cherished treasure and gift of a friendly and brave people. »

« Bien que je ne parle pas malheureusement la noble langue bretonne, je garderai cette revue comme un trésor précieux et un cadeau venant d'un peuple amical et courageux. »

La parution de ce numéro trouva aussi un écho dans la presse israélienne, en particulier dans *Maariv*, le journal le plus diffusé de l'époque.



1. *Al Liamm*, n° 6, janvier-février 1948.
2. *Al Liamm*, n° 44, mai-juin 1954, p. 5.
3. Simon Epstein, *Histoire du peuple juif au 20^e siècle*. Hachette littératures, Paris, 1998, p. 23.
4. Per Denez, *Al Liamm*, n° 44, p. 6.
5. C'est-à-dire biélorusse.
6. Claude Hagège, *Le Souffle de la langue*, éd. Odile Jacob, Paris, 1994, p. 75.
7. Leon Simon, *Hebrew university Garland - A silver Jubilee Symposium*, Edited by Norman Bentwich, Vallentine, Mitchell & Co Ltd, London, 1952 ; traduit en breton par Piette, *Al Liamm*, n° 44, p. 15.
8. Amos Oz, *Les Deux Mortis de ma grand-mère*, Folio, Gallimard, 2004, p. 23.
9. Per Denez, *Al Liamm*, n° 44, mai-juin 1954, pp. 8 et 9.
10. *Ibid.*, p. 10.
11. *Al Liamm*, n° 47, novembre-décembre 1954, p. 88.

12. J.D.R., *ibid.*, p. 89.
13. *Ibid.*, p. 89.
14. L. Le Guennec, traduit par l'abbé Perrot, *Feiz ha Breiz*, n° 6, juin 1929, p. 228.
15. Loeiz Herriou, *Dihunamb*, n° 338, décembre 1943, p. 330.
16. Édouard Drumond, *La France juive*, 1886, Flammarion ; cité par Raoul Girardet, *Le Nationalisme français 1871-1914*, Armand Colin, Paris, 1966, p. 144.
17. P. D., *Al Liamm*, n° 48, janvier-février 1955, pp. 114-115.
18. F. E., *ibid.*, p. 115.
19. Roje.V., *Al Liamm*, n° 52, septembre-octobre 1955, p. 66.
20. *Ibid.*, p. 52.
21. David Ben Gourion, *Al Liamm*, n° 49, mars-avril 1955, p. 75.

Distro ar brezhoneg en UFR ar Yezhoù e Naoned evit 1 euro

Lennerien ger

Kevredigezh ar Studierien war ar brezoneg eus Naoned zo o a paouez goulenn ouzh Breizhiz dis-kouez n'int ket plijet tamm ebet gant an diarbennoù gwallziforc'hus kemeret en o c'heñver gant Renerezh Skol-veur Naoned. Gant hor mignon Roy Eales, barzh saoz ha Breizhad a galon war un dro (skrivañ a ra e brezhoneg hag e saozneg), ez eo bet kaset ar c'halvadeg-se deomp.

Renerezh lezenn moarvat eo an diviz skarzhañ kuit ar brezhoneg diouzh Skol-Veur al Lizhiri e Naoned ! Meur a ziviz o lemel kenteioù zo a zo bet nullat gant Lez-Varn ar Velestradurezh. SKRABELAOU, kevredad ar studierien brezhoneg e Naoned, zo ur c'hevredad dibolitel hag e bet eo kas war-raok ar sevenadur breizhek ha kelenn ar brezhoneg er Skol-Veur. Divizet heñvel degas ar gudenn dirak ar justis. Evit-se e vo ret dimp kavout 3000 euro a-raok kreiz miz Mae 2005.

Gant ma vo roet 1 euro, nemetken, gant kement hini en deus c'hoant ma teufe ar brezhoneg en-dro, e vo dastumet a-walc'h a arc'hant ha tu vo da aozañ ur prosez. Bezomp efedus, deut eo ar poent !

An holl, ar c'hevredadoù en o zouez, a c'hell reiñ muioc'h. Tamm-ha-tamm e vo graet e vragoù da Yann.

An arc'hant chomet dizimplij a vo restalet.

SKRABELAOU : A.S.B., 24, kae ar Foz, 44000 Naoned.

Chekennoù war anv Studierien brezhoneg Naoned, Crédit Agricole 27466936000.

Le retour du breton à l'UFR de Langues de Nantes pour 1 euro

Amis lecteurs,

L'association des Étudiants en breton de Nantes vient de lancer l'appel suivant, demandant à tous les Bretons de manifester leur solidarité face à la discrimination dont ils sont l'objet de la part de la direction de l'Université de Nantes. Nous devons à notre ami Roy Eales, poète britannique et Breton de cœur (il écrit en breton et en anglais) de nous avoir transmis cet appel.

Les conditions de l'élimination du breton du campus Lettres de Nantes sont probablement illégales ! Plusieurs suppressions de cours dans les mêmes conditions ont été invalidées par le tribunal administratif.

SKRABELAOU, l'association des Étudiants en breton de Nantes, est strictement apolitique. Elle a pour but la promotion de la culture bretonne et l'enseignement du breton à l'université. Nous avons décidé de porter le problème devant la justice. Pour cela, il nous faut trouver 3000 euros avant le 15 mai 2005.

Si chaque personne qui souhaite que le breton revienne sur le campus Lettres de Nantes donne 1 seul euro, nous aurons assez d'argent et le procès pourra avoir lieu. Soyons efficaces, c'est le moment ! Tout le monde, y compris les associations, peut donner plus. Les petits ruisseaux font les grandes rivières.

Les sommes non employées seront restituées.

SKRABELAOU : A.C.B., 24, quai de la Fosse, 44000 Nantes.

Chèques au nom de Studierien brezhoneg Naoned, Crédit Agricole 27466936000.

Roy Eales

Au nom de beaucoup, il signe ce livre

Anne-Marie Kervern-Quefféléant

Aborigène, du latin *origo* (gen. *inis*) : origine. Un aborigène est celui qui habite, depuis les origines, le pays où il vit ; c'est dire que le titre annonce bien le propos, car Michel Treguer n'a de cesse de ramener le lecteur aux origines de son histoire personnelle, de sa famille, de sa sensibilité, de son malaise, de sa conscience, de ses questions, de ses rêves. « *Je suis un homme venu des profondeurs obscures du continent* », écrit-il : sa quête est aussi celle de milliers de Bretons.

Aborigène occidental est un livre riche, pas forcément consensuel ; Michel Treguer y aborde une multiplicité de thèmes en relation avec le débat actuel qui s'obstine à opposer « universalité » et « identité » dans un *a priori* buté, alors qu'il suffirait de se décaler un peu pour réconcilier les deux termes, voire les fusionner.

La richesse du livre est telle que le lecteur qui l'apprécie n'est pas obligé de se sentir en accord avec tout ce qui est dit. On pourra adhérer à la démarche qui consiste à « *interroger sans complaisance ni crispation les non-dits de notre consensus national* », sans pour autant se sentir à l'aise dans le parti pris d'aimer tout le monde : beaucoup le lui reprocheront et les « *combattants de l'impossible* » dont « *la bonne conscience malheureuse* » se trouve raillée d'entrée de jeu, trouveront sans doute un peu amère la leçon d'un intellectuel qui refuse de sacrifier « *son plaisir d'aventurier* » à rendre un jour possible la victoire pour laquelle ils consomment leur vie.

Michel Treguer prend le risque d'être politiquement incorrect, et on lui en est reconnaissant ; il se veut sans tabous, et cette volonté s'exprime avec un courage estimable, en particulier dans les portraits qu'il dessine honnêtement : celui de Roparz Hemon, pour lequel il réclame un jugement tenant compte du contexte historique dans lequel s'est inscrite son action ; celui de Morvan Lebesque, l'égaré qu'il accueille dans la société réconciliée, au nom du choc initiatique qu'il procura à des milliers de Bretons ; celui du séduisant Michel Le Bris, dont il épingle le rêve absurde d'une Bretagne sans langue bretonne ; celui de Françoise Morvan, chez qui il reconnaît une exceptionnelle connaissance de la matière celtique mais dont il fustige l'acharnement sans nuance à salir ce qu'elle appelle le « *mouvement breton* » au mépris de ces évidences que sont aujourd'hui l'humanisme et l'ouverture au monde, revendiqués massivement comme identité de projet.

Il y a dans ces pages de nombreux passages émouvants à vous serrer le cœur : l'image de son père préparant la leçon du lendemain dans la petite baraque D3 du Bouguen, ses interrogations de fils sur le rapport secret de cet homme énigmatique à la religion et à la foi, la sérénité qui envahit son visage d'agonisant comme « *une onde blanche* » quand un prêtre de passage murmure « *Patronez dous ar Folgoad* », tout doucement à son oreille, les derniers mots prononcés à son chevet avant l'ultime séparation : « *Ho reiñ a ran en dro da zouar Breizh* », « *Je te rends à la terre de Bretagne* », les tragédies familiales et leur universelle souffrance. On sourit aux moments vécus (les maillots de bains en laine de notre enfance, lourds d'eau de mer et de sable, pendants jusqu'aux genoux et grattant les fesses), on partage ses humiliations (la remarque cinglante de l'examineur à l'épreuve de latin du baccalauréat lui faisant remarquer qu'il lit l'*Énéide* avec l'accent brestois). Bref, on marche, on participe, on est concerné.

Le récit emprunte sa forme aux entrelacs gravés dans les tumuli de Bretagne et d'Irlande, ou aux lianes qui s'enroulent et se métamorphosent entre les pages du *Livre de Kells* : il aspire le regard vers un autre univers, invisible.

Michel Treguer raconte sa vie pour questionner le monde. Il le fait sous forme d'anecdotes, d'histoires, de rencontres, de portraits, de souvenirs, d'émotions. On perd un peu le fil, quelquefois ; la construction du récit est un brin aléatoire... mais, quand on lit les derniers mots « *Au nom de mes rêves, en lieu et place de mes aînés qui ne l'ont pas fait, je demande pardon à ceux qui sont morts* », l'ensemble du récit se met en perspective, comme ces tableaux impressionnistes réalisés à petites touches qui se révèlent lorsque le regard prend du recul. Cette écriture fait penser aussi, quand on se perd avec bonheur dans ses digressions, à une sorte de « *Recherche du temps perdu* » qui tenterait, par associations d'idées et d'images, de nous restituer la terre qui nous a vus naître, avec ses paysages, ses villes, ses quartiers « *d'hommes et de femmes engloutis* ».

Nous aussi, nous les rejoindrons, ces hommes et ces femmes, « *ensevelis dans leurs bras* ». Mais, avant ce jour, il nous reste de bons moments et de grands combats à vivre.

Français d'occasion, enfant du pays de Brest élevé entre les baraques de la reconstruction et les dunes de Portsall, fils d'instituteur de l'« école laïque », polytechnicien, Michel Treguer découvre, à trente ans, que la culture et la langue bretonnes lui ont été volontairement dissimulées, autant dire volées, que cette situation, qui a fait de lui un inconnu dans son propre pays, est le résultat d'une stratégie de pouvoir de l'État central, vieille de plusieurs centaines d'années, une stratégie qui est au fondement même de la République après l'avoir été de la Monarchie. Il décide de réapprendre cette langue si méprisée qu'il

éprouve le sentiment révoltant que tout le monde — enseignants, parents — lui a menti. Cependant, il dépasse ce sentiment premier et fait sien le combat universel pour la diversité culturelle. Michel Treguer a publié *Faces cachées, Vivre ses vies* (Nature et Bretagne, 1984), *Quand ces choses commenceront* (avec René Girard, Arlea, 1994), *La Nuit celtique* (avec Donatien Laurent, Terre de Brume, 1996). Michel Treguer, *Aborigène occidental*, Essai, éd. Mille et une nuits, novembre 2004, 394 p., 20 €.

PÊLE-MÊLE, LA CHRONIQUE D'ALAIN-GABRIEL MONOT

1. Je me souviens. C'était il y a longtemps déjà. Notre professeur prenait le temps de recopier pour nous des poèmes. Puis elle les ronéotypait. L'encre était violette, humide, odorante, vite effacée dans le soleil. Le plus beau disait : « Sur la mort, / Sur le sable où patient le silence et l'absence, / Hors des fourrés, dans le feu ténébreux, / Devant la laine, l'arbre / Les oiseaux qui habitent les îles de limon instruites / Par quels fleuves / – Un langage commence. »

2. Alors je fouillais les piles des bouquinistes comme si ma vie en dépendait. Je découvris Guy Chambelland. Il écrivait : « La jeune femme m'accueille dans le soir d'automne, elle vient derrière la grille du jardin, dans ses seins tranquilles et ses chaudes plates comme si elle marchait sur un lac. / Je ne savais pas qu'elle m'avait attendu pour dîner, et d'un coup, toute pensée, tout geste se ralentissent à la vitesse des arbres et de cette table blanche arrêtée dans la nuit. Comment douter alors que le cœur puisse trahir un jour ? / Et quand je l'aime sous les pommiers, la rondeur suspendue des fruits nous protège du dieu qui menace dans les arbres. »

3. Je lisais Armand Robin toute la nuit et tout le jour. Il ne m'aidait pas à être heureux. « La plus sûre façon de trahir, la plus avantageuse aussi, est de rester fidèles par idées » ; mieux vaudrait encore rester fidèles par le rêve puisque les hommes sont davantage couleur de leurs songes que de leurs pensées : les

uns sont habillés de prés et de bois, les autres de la lumière citadine des enseignes, d'autres du soleil prudent qui tombe sur les bâtisses ; mais la plus vraie livrée de l'homme est celle des rapports qui l'unissent à la souffrance. »

4. « Ma mère me disait en me voyant sortir, mal coiffé : tu ressembles à l'orage. »

5. Déjà il me paraissait que Pierre Reverdy, seul en cela parmi beaucoup de grands ou de méchants littérateurs, allait au fond des choses. « Un rien / Un feu que l'on rallume et qui s'éteint / J'ai assez du vent / J'ai assez du ciel / Au fond tout ce qu'on voit est artificiel / Même ta bouche / Pourtant j'ai chaud là où ta main me touche / La porte est ouverte et je n'entre pas / Je vois ton visage et je n'y crois pas / Tu es pâle / Un soir qu'on était triste on a pleuré sur une malle / Là-bas des hommes riaient »

6. « Retour à Brest. Seule l'ombre d'une "espèce de cinglé, avec un imperméable et un chapeau" perdure. Il "remonte des rues noires". Plié en deux, tire sa reverence et se présente : Jean-Louis Lebris de Kerouac, « catholique en pèlerinage sur cette terre ancestrale ». Il vacille, se retient au muret. Tente (n'y parvient pas) de repérer dans la purée céleste quelques branches d'un arbre généalogique sérieusement mis à mal par les coups de gueule et les bombes du ciel et du siècle. »

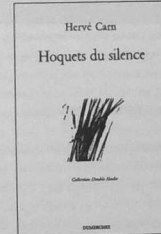
7. « Le Japon, qui est cependant à l'autre extrémité du globe, n'aura bientôt plus rien d'exotique, alors que, à cent cinquante lieues de Paris, tel canton des marais d'Arrée continuera de présenter au voyageur le spectacle d'une terre vierge, peuplée d'une mystérieuse race d'hommes. »

Je vole ces lignes si parfaitement justes à *Impressions de Bretagne*, un bien bel ouvrage récemment établi par Régis Louarn, lequel regroupe des articles qu'Anatole Le Braz écrivit de 1894 à 1916 pour le *Journal des débats politiques et littéraires*. Cet extrait date du 21 mars 1897.



8. L'Ordinaire de la nuit, Mauvaise Mémoire, Les Grands Nuages, Les Chaises vides, La Nuit est pauvre, solitaire, Faut-il toujours que le matin revienne ?, L'Organisation de la pénombre, L'Œil du monde... Je découvris Hervé Carn en lisant une liste des titres de ses œuvres. Poèmes, romans, proses, je sus d'emblée que tous ses livres seraient ainsi, magnifiques et déchirés. Ce quatrain dans *Hoquets du*

silence : « Campements des bohémiens des gabardines / Des oriflammes emportées dans les nuées / Campements où livres tapuscrits mots / D'amour font du champ un dépôt »



9. « Je n'en aurai jamais fini avec mes morts, / je n'en aurai jamais fini avec mon père, / mon ami intime au visage aveugle, / mon double, si différent, si semblable. »

10. Un soir d'hiver chez Émilienne Kerhoas. Nous parlions de tout, de rien, de la course longue des nuages sur les clairières du Cranou, des « liserés du ciel » à l'aplomb de Saint-Cadou. « Vois-tu Léo, dit Émilienne à son

petit-fils de sept ans qui joue patiemment autour de nos chaises, je crois que lorsque l'on est mort, il demeure de nous, et pour quelques saisons, un souffle entre les arbres, entre les branches. Il pousse un peu sur le chemin ceux qui après nous demeurent. »

Je veux consigner ici un autre mot d'Émilienne, tel qu'elle le prononça pour quelques amis un soir de novembre sur la colline ronde de Rosnoën : « Plouñour-Trez. Je sais la route poudreuse aux cailloux blancs que nous suivions ; nous – une bande d'enfants –, parcourant les deux kilomètres qui nous séparaient de la mer [...] Nous étions éperdus de bleu : notre silence concentré subissait le bleu du ciel, demandait le bleu de la mer, promis mais non encore livré... »

Et dans l'eau translucide et tiède, penchés, nous cherchions les deux yeux brillants et mystérieux qui dénonçaient la coque.

Le silence, la solitude, de bonne heure m'étaient devenus nécessaires ; profitant des marées basses je m'échappais vers le large.

Lorsque je revenais, les yeux agrandis d'une joie sauvage et silencieuse, ma mère me grondait, mais que pouvait-elle, contre cette vibration en moi d'un doux rire intérieur ? »

Références :

1. Un poème retrouvé dans mes vieux cahiers « L'espace de la parole », sans doute de Jean-Claude Renard.
2. Guy Chambelland, *L'Œil du Cyclone*, éd. Le pont de l'épée, 1963.
3. Armand Robin, *L'Homme sans nouvelle*, éd. Le temps qu'il fait, 1981.
4. Christian Bobin, *Un Orage*, éd. Le temps qu'il fait, 1994.
5. Pierre Reverdy, *Sources du vent*, éd. Mercure de France.
6. Jacques Josse, *De Passage à Brest*, éd. La Digitale, 2004, 5 €.
7. Anatole Le Braz, *Impressions de Bretagne*, édition établie par Régis Louarn, éd. An Here, 2004, 20 €.
8. Hervé Carn, *Hoquets du silence*, éd. Dumerchez, 2001, 13 €.
9. Catherine Rey, *L'Ami intime*, éd. Le temps qu'il fait, 1994.
10. Tous les recueils d'Émilienne Kerhoas... (où les trouver, ces merveilles cachées ?)
11. Revue *Correspondances*, 24 numéros parus de 1956 à 1959. (Même question que précédemment...)

Centre régional du livre

hopala ! a rencontré en fin 2004 Mme Catherine Renard, qui est depuis près de deux ans la directrice du CRL (pour mémoire, le CRL a été créé en février 2002 et, après des débuts curieusement difficiles, semble avoir trouvé sa vitesse de croisière). Un empêchement n'a pas permis de mettre cet entretien en forme pour ce numéro. Il figurera donc au sommaire du prochain hopala !.

Peut-être le CRL sera-t-il enfin devenu alors cet établissement public de coopération culturelle dont il est tant question depuis un an...

IMPRESSIONS... IMPRESSIONS... IMPRESSIONS... IMPRESSIONS... IMPR

Le rayonnement des fontaines

Le Guide de cent dix-sept fontaines sacrées en Bretagne, rituels de guérison, réalisé par Daniel Spoerri avec Marie-Louise Plessen, est le prolongement d'une exposition présentée au musée des Jacobins de Morlaix en 2004, mettant en regard la morbidité féconde de ses « Tableaux-pièges » et le flux réparateur des fontaines. Daniel Spoerri, fasciné par l'ampleur et la multitude des croyances liées à l'eau de source en Bretagne écrivait : « Je ne crois pas qu'il existe ailleurs un pays qui témoigne si intensément du culte de l'eau comme médium guérisseur. » Sa collection d'eau prend la forme d'une pharmacie constituée de flacons étiquetés répartis dans des coffrets selon le rythme des nombres trois, sept et neuf (important dans la mythologie bretonne). Parfois le verre explose, soit sous l'action du gel, soit sous la seule pression de l'eau, de son énergie dont des analyses encore trop frustes ne révèlent pas tous les pouvoirs. L'armoire « Pharmacie Bretonne » (1983), qui comporte 9 rangées de 13 flacons, soit l'eau de 117 fontaines, fait désormais partie de la collection du musée de Morlaix, ainsi que l'ensemble des archives du travail de l'artiste en Bretagne.

Le livre est malheureusement entaché d'erreurs, pour la plupart de traduction (« une sorcière appelée *Keben en patois* » sic). Les éditeurs ne semblent pas savoir qu'il existe des germanistes celtisants... Ces scories n'ont rien de l'intérêt d'un ouvrage où abondent les rencontres, les témoignages évocateurs de rituels d'ancienne mémoire cueillis sur le vif, parfois ludiques : il faut, paraît-il, plonger un poisson dans la fontaine de Saint-Jacut « afin de retrouver toute la fougue d'un amour vieilli »,

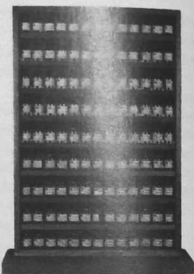
ou, pour calmer l'angoisse, boire une gorgée d'eau mise en bouteille à Notre-Dame de Folgoët lorsqu'un orage violent menace. Autant de parcours, autant de découvertes différentes. Chacun peut se recueillir aux fontaines. Elles sont ouvertes à tous, rappelle Daniel Spoerri qui prend en compte la Bretagne historique et ne prétend pas à l'exhaustivité. Sa démarche, en harmonie avec son travail d'artiste, s'intéresse aux pouvoirs de l'esprit et aux fontaines en tant que supports de l'imaginaire : « Une barrière magique fut érigée pour repousser l'influence française [...] soutenue par la Bretagne et son trésor mythologique » écrit, porté par une vision profonde de l'Histoire, cet artiste qui vient de loin. Rappelons en effet son parcours de persévérance et de sinuosités : sa naissance en Roumanie en 1930, qu'il fuit en 1940 après un pogrom où son père a été tué. L'exode en Suisse avec sa mère, d'où celle-ci est originaire ; puis plus tard, au gré des séjours à Paris et à Düsseldorf, les rencontres avec Joseph Beuys, John Cage, son appartenance aux mouvements Fluxus et Nouveau Réalisme, qui élargissent le domaine artistique à l'usage de l'objet, du geste, du mot, et font se rejoindre l'art et la vie.

C'est en 1964 que Daniel Spoerri, en écho à l'exhortation de Hölderlin : « Plongez vos îetes dans l'eau sobre et sacrée », a commencé cette collecte de la mémoire des eaux.

Le Guide de cent dix-sept fontaines sacrées en Bretagne, rituels de guérison, Daniel Spoerri (avec Marie-Louise Plessen), éd. Jean-Michel Place, Paris, 2004. Cf. également : Pierre Audin, *Guide des fontaines guérisseuses du Morbihan*, éd. G.P. Maisonneuve et Larose, 1983 ; Sylvette Denéfle, *Croyances aux fontaines en Bretagne*, Édisud 1994 ; François Morvan, *La Douce Vie des Fées des Eaux*,

Actes Sud 1999 ; Yvonne Jean-Haffien, *Les Fontaines bretonnes*, Ouest-France, 1979.

Liliane Riou



Daniel Spoerri - Pharmacie Bretonne (1983) - Collection Musée de Morlaix

« Caresse tes livres, étranger... »

Si comme moi vous n'avez (encore) jamais mis les pieds à Sarajevo, mais ne doutez pas qu'on puisse y écrire de très bons livres, y compris sur la période plus que douloureuse de la dernière décennie du 20^e siècle, alors lisez *Le Jardinier de Sarajevo* de Miljenko Jergovic (nouvelles traduites du bosniaque par Mireille Robin). Ça aurait pu faire une simple brève et ça se serait arrêté là ; mais je ne peux m'empêcher de continuer et d'entrer dans la chair de ce remarquable recueil de nouvelles, afin de vous inviter à partager cette « potée bosniaque ».

Il y a chez Jergovic un art étonnamment efficace de la narration dans le récit court. Les nouvelles, longues de quatre à six pages, sont paradoxalement foisonnantes d'évocations et de non-dits. L'auteur sait distiller les indices et rapprocher des faits à première vue

sans rapport, avec un sens de l'humour étrangement détaché. On pourrait préciser cet art en disant que c'est celui du contraste et de la rupture : « *Quand la guerre éclata, ses tomates et ses salades donnèrent à foison* » écrit-il à propos d'Ivo, passé depuis peu de la culture des roses à des productions plus nourrissantes, et qui, surtout, a découvert un puits dans son jardin.

Par Ivo, on en vient à l'âme du livre : « *En son eau limpide se condensait, pour un quartier de Sarajevo, toute la bonté du monde*. » Mais, dans « La barbe », la tension monte inexorablement entre un poète serbe et un poète croate, hier amis. Dans « La Musulmane », un jeune paumé d'origine inconnue tombe amoureux d'une musulmane, rescapée de Bosnie. Communiste lumineux, Ivo T. affirme contre toute attente : « *Je suis Croate, parti !* » Ses collègues s'étonnaient et il leur rétorquait : « *Croate je suis né et je n'y puis rien changer. Si je ne vous conviens pas en tant que tel, je vous conviendrai encore moins en tant que Yougoslave.* » D'autres figures traversent le livre : le Musulman à l'islam amène, le Tzigane, l'oustacha, le tchétchik, le beau parleur, le musicien, l'ivrogne, le marginal, le journaliste occidental...

Enfin, il y a l'histoire, qui transparaît dans ces nouvelles de fiction. Dans « La lettre », un homme noir, figure de l'étranger, originaire d'un pays non aligné et ayant vécu à Sarajevo, résume peut-être la vision de l'auteur : « *Au début, nous avons cru qu'il fallait se démarquer du Mal par tous les moyens. [...] Les voisins se montraient attentifs les uns envers les autres, ils mangeaient ensemble, partageant la dernière poignée de riz. [...] Personne n'aurait pu imaginer qu'après la visite de Mitterrand, les choses continueraient à aller aussi mal. Il avait vu et, donc, il savait. [...] Tu te souviens du désespoir qui s'empara alors de Sarajevo*, Actes Sud, Arles, 2004.

hommes s'empeignirent d'une froideur sibérienne. Notre voisin pouvait désormais mourir de faim, cela ne nous concernait plus. [...] Le conflit entre Musulmans et Croates signifia la fin de la sensibilité et de la bonté. »

De l'Histoire au livre, il n'y a que quelques années. Pour nous, voir brûler des livres évoque nécessairement le fascisme, la barbarie en marche. Néanmoins, celui qui a vu les bibliothèques de Sarajevo disparaître dans la flamme « sauvage et débrillée comme la chevelure de Farrah Fawcett », voit son rapport au livre (au Livre) se modifier. « *Après tous ces livres brûlés fortuitement ou intentionnellement, il est des gens qui, ayant compris l'amertume de la situation, seraient capables de regarder flamber le Louvre sans même tenter d'éteindre l'incendie avec un verre d'eau. Cela n'a aucun sens d'empêcher les flammes de dévorer ce que l'indifférence humaine a déjà anéanti. La beauté de Paris et de Londres n'est qu'un alibi qu'avancent les criminels responsables de la disparition de Varsovie, de Dresde, de Vukovar ou de Sarajevo. [...] En lisant ces lignes, caresse tes livres, étranger, aie pour eux de la tendresse et souviens-toi qu'ils ne sont que poussière.* »

Manuel Cortella



Miljenko Jergovic, *Le Jardinier de Sarajevo*, Actes Sud, Arles, 2004.

« Au bord »

C'est un petit livre éclaté, comme on les fait maintenant (87 pages). Mais c'est à peu près tout ce que cet ouvrage a de commun avec « ce qui se fait maintenant ». Car à vrai dire il s'agit là à la fois d'un grand livre et d'un livre dérangeant. Ça commence par le suicide d'un quadragénaire exténué, ça se termine par l'agonie d'un septuagénaire. Entre les deux, une succession délibérément désarticulée de flashbacks, qui fonctionnent un peu à la manière d'un sac de pièces de puzzle, que seule une lecture attentive permet de reconstituer, tout au moins en partie. On découvre alors que la femme du début et l'homme de la fin ont été mariés, ont eu une fille. Les jours heureux de leur amour, un accident, la violence de leur discorde, leur séparation sans merci ni retour, puis la mort de la mère et enfin l'ultime appel du père sont vus à travers le regard de cette enfant, devenant jeune adolescente puis jeune fille puis femme solitaire, avec sa vieille chatte. La complexité du puzzle est accrue par un autre plan de flashback qui est aussi la résonance la plus bouleversante du livre : cette femme et cet homme ont été respectivement une jeune adolescente et un petit garçon déportés pour cause d'étoile jaune, et sont des survivants de l'horreur. Que ce soit dans le récit des circonstances qui leur ont permis de survivre, dans la panique d'une vieille dame contrôlée dans le métro, pas très loin de nos jours, dans les étranges intrusions d'un Sonder-Kommando qui aurait pu être le père du petit déporté, dans les dernières heures de deux jeunes résistants fusillés, ou dans le regard porté sur ses parents ou ses amants à différents moments de sa vie par la fille du couple en question, Jacques Astruc, dans un style quasi lapidaire (sa façon d'appeler un chat un chat est sans concession), nous mène au-delà de l'inquiétante

étrangé du monde. Dans un espace-temps où il faut «... Ouvrir enfin. Libérer les morts. Les laisser partir.» On réalise alors, la lecture terminée, que ce n'est pas le livre qui est disloqué, mais la terrible trame dont les déchirures sous-tendent la vie, notre vie ; ce dont ce livre rend assez parfaitement compte.



Jacques Astruc, *Au Bord*, éd. Sens & Tonka, 2004.

« Le livre des chimères »

Avec ses 55 chimères, incluses dans une belle pochette cartonnée, réalisée et imagée par sa complice Pascale Even, Ève Lerner sublime de façon poétique et jubilatoire la vieille angoisse ontolo-

gique des êtres pensants que nous sommes. Sans complexes ni états d'âme, elle arpente notre univers, que certains continuent de nommer « la Création », de l'infiniment petit à l'infiniment grand, dans une écriture ample et joueuse où le neutriphon danse le tango avec le photino, et où il faut être un « rescapé pour naviguer à vue ». L'une de ses exergues donne le ton : « Au commencement / il y avait tout / mais il n'y avait personne pour le savoir, / alors on a dit / qu'il n'y avait rien. » Et c'est par la pratique du regard à la fois naïf et savant qu'elle conjure l'angoisse de cette infinitude, et l'apprivoise en usant des ruses langagières de la parole familière : «...La matière s'est ourdie / du temps qu'elle traverse / et de l'espace qu'elle occupe / [...] L'univers prend alors / un nombre illimité / de dimensions, // et c'est là où le bât blesse. » Ou encore, face au paradoxe temporel de la vision d'un ciel «...totallement révolu [...] // on voit les traces / d'un passé si lointain / qu'il n'est pas représentable / à notre esprit. // Et voilà comment le temps joue contre nous. » Mais l'auteur est aussi une dame qui sait situer sa sensualité et son humour par rapport à cette immensité : « je monte au ciel sans ascenseur / l'univers est en moi. » ou ailleurs : « je suis faite d'atomes immortels / je peux bien en griller quelques uns », ailleurs encore, après un saisissant raccourci des débuts de l'univers, ce soupire de la fausse fatalité : « Enfin, / ce qui est fait est fait. » On soupçonne alors que ce tonique panorama du chaos est aussi un prétexte ; et que, lorsqu'elle écrit : «...il faut bien admettre / que si tout est à revoir, / rien n'est encore joué », elle parle de quelque chose de plus intime, et à tout le moins tout autant de l'écriture et de la vie (la sienne et la nôtre), que de l'infiniment petit et de l'infiniment grand. Mais c'est cependant bien dans cette « infinité des mondes » (selon le mot de Giordano Bruno), qu'elle situe sa voix, et nous rappelle notre humaine précarité.



Ève Lerner, *Le livre des chimères*, éd. L'autre Rive, 2003.

IN MEMORIAM...

La vie est là...

Ils nous ont quittés :

Ivona Martin, à l'âge de 97 ans. Secrétaire de Roparz Hémon, elle a consacré sa vie à la langue bretonne, à sa promotion, à sa transmission.

Arnaud Maisonneuve, trop, beau-

coup trop jeune. Il aura été l'un des musiciens bretons les plus attachants de ces vingt dernières années. Avec *Warvord ar mor*, il nous a parlé de la mer comme personne ne l'avait fait.

Yann Paranthoën, habitant de l'Île-Grande, génial preneur de son, toujours au plus près de la vie. Avant de s'éteindre, il a enchanté nos « Nuits

magnétiques » et bien d'autres moments radiophoniques inoubliables.

Il est né :

Bienvenue à **Maté**, le second fils de Manuel, dans ce monde qu'on va essayer de rendre beau et accueillant.

hopala !

PASSAGE EN REVUES... PASSAGE EN REVUES... PASSAGE EN REVUES...

« Pajennou Breizh » n° 2

Ce n° 2 (décembre 2004), à l'immense mérite d'être éclairé par cinq coups de sonnerie concernant des ouvrages récents d'auteurs que nous aimons. Une information (malheureusement un peu minimisée) sur l'édition en langue bretonne, et trois entretiens (un auteur « jeune » : E. Brisou-Pellen, un libraire : notre ami A. Bougeant de Gwalarn, et la bibliothécaire de Lanester), complètent ce numéro dont la maquette très aérée et le souci d'informer présentent le mérite de faire espérer des développements ultérieurs plus substantiels. Les lacunes du catalogue des parutions du 4^e trimestre ne peuvent par contre nous laisser indifférents. On y trouve bien mentionnées trois revues : *Spered Gouez*, *Ar Falz* et *Théâtre en Bretagne* (et on se réjouit pour elles), mais les libraires et bibliothécaires bretons ne sauront pas qu'existent dans la région *hopala !*, ni *Rimbaud-Revue*, ni les *Voleurs de Feu*, ni *Brid Nevez* ni *Al Liamm*... *Perag'la* ?...

Pages de Bretagne / Pajennou Breizh « vie littéraire et actualité du livre », édité par le CRLB (Centre régional du livre en Bretagne).

Quel Carhaisien êtes-vous ?

Marie-Josée Christian a consacré le dernier numéro de *Spered Gouez* à Carhaix et au Pays de Poher... On y trouve des textes d'auteurs venus du Poher ou à propos du Poher... Le numéro est dense – 240 pages – et s'articule autour de cinq parties : histoire véritable et légendaire du Poher, portraits de grandes figures carhaisiennes, regards de voyageurs sur Carhaix,

poésie carhaisienne, et, pour finir, un état des lieux du dynamisme culturel du Poher d'aujourd'hui... Ce numéro propose une diversité d'écritures : poésies, récits courts, entretiens, portraits, chroniques... Et on sent bien qu'il ne s'agit pas avec ce numéro de *Spered Gouez* de réécrire l'histoire culturelle de Carhaix dans un sens ou un autre, de réduire les écritures carhaisiennes à une seule dimension, ou une seule intention... On chemine, donc, de texte en texte, et on trace un parcours au gré de choses lues et qu'on aime et de choses lues et qu'on aime moins... Un rythme de lecture de revue, quoi... Et à la fin, au gré des affinités de lecture, on se voit soi-même, en portrait carhaisien. Quel type de Carhaisien on est... Un parcours de lecture, donc, qui pourrait commencer avec Roger Genver, archéologue carhaisien qui nous invite à considérer Vorgium, l'ancêtre antique de Carhaix, comme une des grandes cités de l'Occident romain. Et pour elle – ou lui, quel est le genre de Carhaix ? –, pour elle ou lui, donc, avoir toutes les ambitions. Espérer y découvrir encore des archéologies qui seraient les preuves supplémentaires de l'auguste de la ville antique... Et puis, après, se perdre joyeusement dans un texte de Jean Bescond, à ne plus rien comprendre des héros carhaisiens du cycle arthurien. Parce que, oui, la matière de Bretagne est peuplée de Carhaisiens... Personnages souvent doubles : deux Guenièvre et deux Iseult... Et des villes de Carhaix à profusion. Des Carhaix que les auteurs des romans de la Table ronde situent un peu partout en Bretagne insulaire et péninsulaire, comme si toutes les villes de Bretagne voulaient être des Carhaix... Et puis, au 19^e siècle, le Carhaix des voyageurs illustres qui se trompent avec assurance... Les voya-

geurs britanniques de Jean-Yves Le Dizé qui, à Carhaix comme ailleurs, aimeraient assez dépeupler l'Armorique, ça serait pour eux comme une sorte de thérapie à leurs tourments et contradictions intérieures... Et puis la poésie carhaisienne d'aujourd'hui. Avec Jean Kergrist, découvrir une des histoires tues du canal de Nantes à Brest : 600 bagnards emprisonnés dans un camp à Glomel ont creusé une portion de cinq kilomètres du canal... Faire de cette histoire un poème pour conjurer l'oubli... Et puis, aujourd'hui, l'embrasement culturel qui fait de Karaez un *Swinging Karaez*. Les Vieilles Charrues, expérience emblématique, échevelée et rigolarde mais qui attire 60 000 personnes par jour à Carhaix pendant la durée du festival... Et des bénévoles à la manoeuvre et qui sont plus que professionnels comme le rappelle Ronan Gorgiard, auteur d'une histoire des Vieilles Charrues... Et puis, enfin, tous ces portraits d'hommes et femmes qui écrivent depuis le Poher : Glenmor, Youenn Gwernig, Armand Robin... Et surtout Danielle Colobert dont la photo en page 110 est absolument belle... Prise de biais, elle, penchée... Jean Bescond évoque sa danse, ses mots, son rythme, sa voix, sa perte... Ses œuvres complètes, premier volume, publiées par P.O.L. en 2004.

D. C. *Spered Gouez*, « Carhaix et le Poher, itinéraires intérieurs », sept. 2004, dir. Marie-Josée Christian, 240 p., Ti Ar Vro, BP n° 103, 29833 Carhaix Cedex.

« Lieux d'Être » n° 39

Il est bien difficile de parler d'une revue, surtout quand elle est aussi riche que *Lieux d'Être*, dont le dernier numéro vient d'arriver à la rédaction.

On ne saurait où donner de la tête (et du cœur) si par bonheur le thème central (« si peu... se souvenir ») ne nous était indiqué à chaque page.

Et c'est en effet, du plus fragile souvenir d'enfance à la lutte contre l'oubli des atrocités passées, un panorama de notre mémoire, personnelle ou collective, qui s'écrit là, en prose comme en poésie. Histoires dramatiques ou petits événements tenus résonnent dans notre mémoire avec plus ou moins de bonheur, de force, d'émotion. On voudrait tout citer. Je retiendrai en premier lieu

le texte de Claude Pujade-Renaud « Flocons de mémoire » et surtout le très grave récit de Cécile Wajsbrot sur un professeur d'Oswiecim qui s'interroge sur le non-dit frappant ses élèves (« Comment cuire des pains dans les fours d'Oswiecim ? »). Ce sont toutes les strates des souvenirs, de cette vieille terre de mémoire, de ce mille-feuille refoulé et ressurgi, que ces textes font revivre. Chaque texte veut sauver un pan de cette réalité qui déjà nous a échappé, qui déjà s'efface comme s'effiloche les rêves de la nuit, et qui pourtant nous constitue, nous fait être, dans cet empilement d'événements, d'émotions, d'horreurs et de douceurs. Marc Crépey prête à cette entreprise ses ardoises feuilletées (comme des livres) et elles prennent là un relief poignant et tout leur sens, qu'elles s'appellent « repère vertical », « petit sanctuaire », « itinéraire » ou « sans titre » qui devient soudain le symbole de tous ces noms oubliés. J'ai aimé les poèmes de Madeleine Carcano et d'Élisabeth Clément, « Le train bleu » de Pierre Cendros, « La lampe » de Jean-Louis Jacquier-Roux, le très beau rythme du texte de Bernard Fournier. La Bretagne y est fort bien représentée avec Jean-Claude Albert Coiffard, Chantal Couliou, Albane Gellé, Guénane, Alain Le Beuze et Gérard Prémel. Je n'oublierai pas (nous les avons annexés et ils nous ont enrichis si longtemps) Georges

Drano et Nicole Drano-Stamberg avec ses « petites dames en foulard ».

« Si peu... se souvenir », oui, mais « Peut-on sortir indemne du temps qui passe en nous... ? » demande Régis Louchaert dans son éditorial.

Nicole Laurent-Catrice
Lieux d'Être, n° 39, 13 € + 3,5 € de port, 17, rue de Paris, 59700 Marcq-en-Barœul.

« À l'Index » n° 7

Une autre revue, *À l'Index*, publiée en partenariat avec la bibliothèque Condorcet de Montvilliers, offre son florilège de poèmes. Oserai-je dire que l'éditorial « Au doigt & à l'œil ? (Ah bon ! il faut donc obéir en poésie ?) m'a agacée ? Bien sûr, tous les revuistes préchent l'ouverture, la diversité, la variété des textes. Mais est-il besoin pour cela de s'autociter, de déclarer la guerre aux censeurs et de brandir le drapeau noir : toutes sortes de clichés, avec parfois des préciosités qui font tache. On peut aussi regretter des fautes de frappe (ou pire) dans les poèmes espagnols de Ruiz Arreguy, n'était-il pas possible de les faire relire par quelqu'un connaissant cette langue ?...

Comment éviter à une revue d'être un ramassis de textes disparates ? Celle-ci n'échappe pas au risque, et j'ai du mal à m'y retrouver dans les différentes rubriques : poètes confirmés (mais pourquoi mettre Bruno Tomera – dont le « dialogue silencieux » m'a beaucoup touchée – sur le même plan que le célèbre Jean l'Anselme ?), « Jeu de Paume(s) » où se côtoient Albarède, Jehan Despert et d'autres moins connus ou même débutants. Quelle différence entre les titres en bleu et les titres en noir (pourquoi Jean Chatard n'y a pas droit, lui, au bleu ? En fait il y gagne, en sobriété, en élégance). Bref, mettre un peu d'ordre dans la présentation et ce serait une très bonne revue. Elle n'en

est qu'au numéro 7 et peut prendre de la bouteille. J'ai particulièrement aimé (mais selon les jours, les humeurs, il pourrait y en avoir d'autres) les poèmes en prose de Patricia Castex-Menier et de Bluma Finkelstein. Le texte de Marcel Rist sur prose et poésie nous donne à penser, et il a'y manque pas les recensions de livres et de revues.

N.L.C.
À l'Index, n° 7, (9,24 €), Jean-Claude Tardif, 11, rue du Stade, 76133 Épouville.

« Traces » n° 154 et 156

Son inépuisable et prolifique directeur Michel-François Lavaur ouvre donc pour nous sa cent cinquante-quatrième malle pleine à ras bord de haïku, de poèmes, de vignettes et de lettres. À chaque fois qu'on ouvre une de ses malles, on se demande quelle sera la surprise. Parfois il n'y a pas de surprises, juste un bruissement de paroles en liberté, et on est bien content. Par exemple, dans ce numéro de l'été 2004, on était content de retrouver l'enchantement d'Hélène Cadou et le désenchantement de Simononis, avec, entre les deux, le superbe « Voyage en ligne » de Roland Halbert où « les salles d'attente donnent directement sur la voie / qui traverse ton sang à la vitesse du son », et plus loin les chants de désamour de Clod' Aria « Tu étais tout / ce que je n'étais pas / [...] Je n'ai pas cru / à ton amour. »

Dans le n° 156 – hiver 2004/2005, Lavaur continue de remplir et de vider alternativement à un rythme soutenu ses malles et greniers magiques. Jean Chatard y hisse les voiles pour brûler des rites superbes quand l'horizon descend jusqu'au port. En skipper avisé, il sait que les oublis naissent avec la déchirure au haut des humiers. Christophe Rohu nous parle, dans des haïku qui frisent la perfection, du Roscoff de

Tristan Corbières, de Saint-Pol-Roux, et du nez de la Bretagne dans lequel Dieu a mis du goémon. Entrelardés d'une multitude de vignettes qui nous deviennent familières, ce numéro où l'on croise Alain Le Beau, Fadila Baha, Bernadette Throo est sans doute l'un des meilleurs de votre revue, mon cher camarade.

Une surprise : Lavaur, cet honnête homme, parle rarement d'*hopala !* Qu'il soit sans crainte, *hopala !* ne se lassera jamais de parler de *Traces*.

G.P.



Traces, n° 154 et 156, Sanguèse, 44330 Le Pallet.

« Passage d'encre »

Jean-Claude Montel donne le ton de ce remarquable numéro. Citant Jacques Rancière, pour qui « la littérature n'a pas à faire avec le pouvoir mais avec le consensus », il pose une question de fond : « que faire de ce consensus lorsque le pouvoir précisément ne laisse d'autre choix qu'entre la peur et la haine ». Il s'agit alors, dit-il, « pour l'écriture d'une question de vie et de mort et pour l'écrivain de se sauver, se conserver, tout en affrontant le défi extrême de la terreur, un acte au quotidien ». Ce numéro est balisé par l'évo-

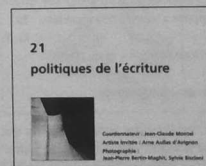
lution de Tchekhov à Sakhaline, par Gilles Ortlieb, l'évocation du Cambodge par Véronique Breyer et les « Notes en relatif désordre intellectuel » d'Yves Boudier, qui, dans son propos sur l'attente et l'atteinte, préconise que le corps soit « vécu comme résistance, comme rempart à la violence de la solitude et à la mort du désir ». Christiane Tricoit, en une seule page avec trois graphes et trois paragraphes, porte au point de fusion le thème et le questionnement qui la hante : « // dans la prison d'Abou Grahib / c'est moi prenant la pose / devant la pyramide d'hommes nus / empilés par nous dans le couloir jaune // 2/ dans la prison d'Abou Grahib / c'est moi cigarette au bec /... » *Passage d'encre*, on le sait, fournit à chaque numéro une estampe ou une gravure originale. Cette fois, l'artiste invité est Wallas D'Avignon avec une gravure en taille douce. Une remarquable iconographie le complète : superbe photo de J.-P. Bertin-Maghit, de Sylvie Biscioni et de Christiane Tricoit (avec Marc Orban). L'immense mérite et le grand intérêt de ce numéro tiennent dans un engagement éthique et politique clair, dépourvu de toute interférence idéologique. Sachant que cette revue s'est parfois distinguée par un certain esthétisme, certains ne manqueront pas de glouser sur ce retour à la littérature engagée. Il faut leur dire que si l'hélicoïde du sens paraît parfois revenir au même point, c'est souvent un cran plus haut dans la clarté, le rejet du mensonge et de l'indifférence, et le

refus de l'aliénation. Bienvenue à *Passage d'encre* sur le front du refus.

G.P.
Passage d'encre, 16, rue de Paris, 93530 Romaiville (01 48 42 23), responsable : Christiane Tricoit – n° 21 « Politiques de l'écriture ».

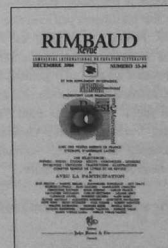
« RIMBAUD revue » n° 33/34

On retiendra de ce riche numéro une belle évocation de la Tunisienne Amina Saïd par Angela Sema (« À l'ouest des songes » traduit de l'espagnol par Noëlle Yábar-Valdez), suivie d'un magnifique poème d'Amina Saïd qui devraient lire tous les glossateurs d'identitarisme mais ceux-ci pourraient-ils comprendre celle qui sait dire : « je suis de mon enfance et donc de nul ailleurs / quelle vérité découvrir alors / que celle du soleil de chaque jour / [...] la grande voie du monde / dans la trame unique / de la langue patiente qui me fut donnée. » Dans les pages suivantes, certains apprécieront les trente-deux tableaux de Louis-Frédéric Dupuis visités par Philippe Saubadine. Et on écouterait avec plaisir Jean Chatard nous parler de ce nonagénaire commis voyageur de la poésie qu'est Norbert Lelubre. Dans « Smash », Samuel Brejar règle ses comptes. Comme il est, à l'évidence, expert dans



21
politiques de l'écriture

Coordonnées : Jean-Claude Montel
Actrice Invitée : Anne Audouin d'Argepou
Photographies :
Jean-Pierre Bertin-Maghit, Sylvie Biscioni



l'art de relever les travers d'autrui, on le croit volontiers quand il nous dit, citant « *le poète Andin* » (lequel ?) : « *Je ne sais jamais où je vais / mais j'y arrive toujours à ma grande surprise.* » Bien d'autres auteurs seraient à citer, en particulier Guy Chaty, Mario Vargas-Llosa et Marc Patin, injustement oublié, dont la revue a la chance de pouvoir nous donner trois inédits. Parmi les chroniques, retenons particulièrement celles de J. Simononis et Jehan Despert. En fin de revue, deux petits cahiers ; un cahier « Bretagne » (un peu genre ghetto) et un cahier « NERUDA Internacional », qui doit tant à Noëlle Yábar-Valdez.

G. P.
RIMBAUD revue n° 33/34, responsable : Samuel Brejar – BP 49, 29130 Plancoët.

« Brud Nevez » n° 248

Un dossier bras ha fentus : Fent Ha Fentigellou, gant : Rémi Derrien (« Istoriou dibenn-pred »), Yann-Erwan Plourin (« Ar havalier »), ha « Santez Jertrud, petit evidom », Youn Brennig (« War zigarez lennegez »), Goul'han Kervella (« Dervez ar sabat »), Yann Bijer (« C'hoarz, goap ha fent »), ha Fañch Peru (« Goapaer evel eun Tregeriad ! »). Lennit ivez ur barzhoneg gant Rémi Fra-boulet : « Ma heneil » ; hag e rann ar c'helaouiñ : « Brezoneg : eun dro-spered nevez Eur politikerezh yez evid Breiz » ; gant M. Madeg : « "Komz" ha "Marvaillou" » ; gant J.-L. Monot : « Sklave-vez, gwasoh-gwaso ». Ur pennad-kaoz gant Y. Etienne hag H. Girou : « Lard ha leun a fent ». Hag er fin gant Fañch Broudig « Eun nevez-vrezoneg "emskianteg" ? zo ur varmadenn diwar-benn levr Michel Treguer.

G. P.
Brud Nevez n° 248, Du-Kerzu 2004.

LES INCONTOURNABLES LES INCONTOURNABLES LES INCONTOURNABLES

« Le Peuple breton »

De ce remarquable numéro, on retiendra l'article de l'historienne Suzanne Citron, invitée du mois, qui dans son article « Crise de l'identité, tabous de l'histoire » nous rappelle le chemin intellectuel parcouru depuis le colloque de Nantes en février 1994 sur la question des identités. Elle pose à l'ensemble de nos compatriotes cette question de fond généralement éludée par la majorité des sociologues et philosophes hexagonaux : « *inventer des modalités historiographiques ouvertes à la pluralité des mémoires et des cultures françaises, est-ce détruire l'identité française ou lui donner un sens porteur d'avenir ?* » Une lettre courtoisement (im)pertinente de Colette Trublet à Ségolène Royal prolonge efficacement cette interrogation. Un important dossier sur la folie de l'immobilier et l'ampleur de la spéculation foncière en Bretagne tire la sonnette d'alarme et montre l'urgence de mesures à prendre si on veut voir de jeunes Bretons continuer à vivre en Bretagne. Ailleurs, Erwan Evenou poursuit l'investigation du journal sur un demi-siècle de combats pour la langue bretonne, et c'est avec une certaine émotion que l'on retrouvera la première affiche du GALV : « SAVOM or PENN / HIRIO AN DEIZ / deit da stourm gand galv ». On retiendra également le très tonique entretien avec Yann-Fañch Jacq, créateur de l'association Keit vimp bev et qui s'apprête à lancer l'hebdomadaire : *Ya*.

G. P.
Le Peuplebreton – mars 2005

« Armor magazine »

G. P.
C'est l'une des revues bretonnes qui rend le mieux compte de la vie culturelle en Bretagne (la preuve : hopala ! y est à l'honneur dans ce numéro). Y

sonnt à l'honneur également le Teatr Penn ar Bed avec son créatif binôme : Jakez André et Rémi Derrien. Intéressants articles sur Mairie-Michèle Lucas, enseignante chercheuse et plasticienne à l'École supérieure d'arts de Brest, sur Françoise Daniel, la directrice des beaux-arts de Brest et sur Bernard Le Quellec, qui entreprend une fresque dans le cadre de la restauration de l'église de Saint-Pabu, près de Guingamp. On trouvera également dans ce numéro un remarquable compte rendu du livre de Jean Ollivro : *Les paradoxes de la Bretagne*, par Morvan Duhamel ; le rappel du combat de Pascale Loget sur la qualité de l'eau dans la région ; l'analyse faite par Jacques Lescoat de l'intervention d'Yves Morvan aux assises territoriales de Morlaix et le rappel des combats menés au début des années 1950 par le géographe Michel Philipponneau. Une matière éditoriale qui contribue à donner la tonalité politique de cet excellent magazine et constitue une illustration de la vitalité politique (au sens le plus large) de la région (également au sens le plus large).

G. P.



Armor magazine, n° 422 – mars 2005.

VU, ENTENDU... VU, ENTENDU... VU, ENTENDU...

Françoise Bailly

Dans les peintures exposées à la galerie Patrick Gaultier à Quimper, Françoise Bailly revient à des préoccupations de partitions de l'espace, tout en continuant à explorer les ressources de cette matière picturale fantastique (des pigments métalliques savamment mélangés et travaillés sur des plaques de bois préparées à la laque glycère blanche), qui confère à ses surfaces apparemment lisses une profondeur insoupçonnable. Malgré ce retour, la majorité des toiles exposées à Quimper étaient toujours dans ce registre surface / profondeur avec une intensité dramatique rarement atteinte où prévalaient des atmosphères d'aurore boréale, d'aubes précieuses, d'univers lointains, avec cette constante paradoxale dans l'œuvre de Françoise Bailly d'une peinture absolument abstraite et cependant si intensément charnelle. Dans les œuvres exposées à la galerie Ombre et Lumière, l'artiste a préservé cet acquis et on retrouve ces intensités surfaces, parfois étrangement et discrètement plissées, de la profondeur desquelles émane une lumière secrète et dans certaines d'entre elles la ligne mystérieuse – signe de frontière, de déchirure, de chemin – qui sillonnait cet espace ; mais la grande nouveauté est la mutation de cette ligne en un réseau figurant des plis / dépliages que sans doute la ligne contenait déjà. Au cœur de ces surfaces profondes figurent désormais ces étranges géométries dont certaines ne sont pas sans rappeler la logique d'Escher, un peu comme si l'artiste avait pris à la fois dans l'esprit et au pied de la lettre cette parole d'Henri Michaux : « *Au cœur de toute chose se trouve le dépli.* » Ces énigmatiques déploiements ne sont

pas plaqués sur la surface de la peinture, ils sont dans le même registre du faire et du faire advenir ; ils ne rompent pas une abstraction toujours aussi paradoxalement monacale et sensuelle, ils en sont, avec rigueur, le déploiement. Françoise Bailly est chercheuse autant que peintre. Dans cet univers pictural sans concession qui est le sien, elle poursuit la recherche d'une liaison toujours plus étroite entre une technique exigeante de travail sur les pigments et les supports, la gestualité d'un faire qui passe tout entier par le corps, et l'obsession féconde de la genèse de la lumière, venue du fond de l'obscurité, avec comme chez tous les grands artistes un rapport au temps qui s'inscrit dans la texture même de l'œuvre. Il est étrange que l'on ne se soit pas encore avisé qu'il y avait là une peinture de haute spiritualité, aux confins de la grande peinture religieuse et de la tradition zen. De superbes dessins, illustrant l'axiome d'Ingres sur la *probité de l'art*, accompagnent ces peintures dans les deux galeries Ombre et Lumière.

Un printemps pour Emilienne

Pour le printemps des poètes 2005, la médiathèque de Landerneau, à l'initiative de sa dynamique directrice Jacqueline Goachet-Marc, a organisé un vaste hommage à la poétesse Emilienne Kerhoas (jusqu'au 9 avril), native de Landerneau. Pour ceux qui ne la connaissent pas, c'est l'occasion de découvrir qu'elle est l'une des très belles plumes de ce pays. Ceux qui la connaissent déjà n'ont pas manqué de découvrir quelque partie peu connue de son œuvre, car la presque totalité de ses écrits est introuvable (tirages épuisés). Pour les fans – et les plus fortunés –, des livres d'artistes – 300 à 500 € –, publiés en collaboration avec Yves Picquet (éd. Double Cloche, Plouédern), sont disponibles. L'exposition présente justement ce travail remarquable. Un exemplaire de *Traversée*, acquis par la médiathèque, est à la disposition du public. L'on peut y suivre la double progression du texte et des géométries vibrantes d'Yves Picquet jusque dans leur accomplissement. Le visiteur peut également retracer le parcours d'Emilienne au travers de photos, de correspondance, etc. Un fonds Emilienne Kerhoas est d'ailleurs en cours de constitution à la médiathèque, suite à de nombreux dons (correspondance).



G. P.

Les manifestations organisées autour de la poétesse ont remporté un franc succès, notamment par la qualité de la conférence, le 5 mars dernier, de notre collaborateur Alain-Gabriel Monot. Un bel hommage à une grande dame, qui a su dire : « *Repose, mystérieuse, découvrant ton ventre de sable, baie, par ta courbe infinie toujours encainte de la mer.* » À quand une anthologie ?

M. C.

Les peintures de Françoise Bailly à la galerie Ombre et Lumière (Saint-Malo et Rennes, tél. 02 23 18 44 80).

BRÈVES DE BRÈVES OU SI VOUS... BRÈVES DE BRÈVES OU SI VOUS...

... avez besoin d'y voir plus clair sur les alternatives en matière de production agricole, ou si vous avez un cousin exploitant agricole à la recherche d'un nouveau modèle pour s'en sortir, alors lisez (et faites-lui lire) *Terroir et environnement - Un nouveau modèle pour l'agriculture* (collectif, éd. Siloe, Nantes 2003). Vous y trouverez le questionnement de notre amie Geneviève Delbos « Produits du terroir... Quelle saveur pour le producteur ? » où l'auteur fait la critique « du processus de rationalité fonctionnelle qui a ravalé [...] le vivant au rang de matériau [...] justiciable de toutes les manipulations autorisées par notre puissance d'intervention technique », et pose de façon concrète l'alternative de dégager, inventer un autre horizon de possibles à nos travaux et à nos jours, avec, dit-elle, la perspective de retrouver ce bonheur d'être ce que l'on est en faisant ce que l'on fait... avec la seule règle de conduite humaine juste : « avoir du goût, avoir du soin ». D'autres auteurs : Jacques Rémy (les mesures agri-environnementales) ; Georges Carantino (l'élevage à l'épreuve de la nouvelle modernité des territoires ruraux) ; Marie Percot (les éleveurs des Mauges et « le goût de la bête accomplie ») déclinent ce questionnement dans différentes situations concrètes de production.

... passez par Paris au cours de cette année, ne manquez pas de faire un crochet par Issy-les-Moulineaux (92130) pour aller saluer le sculpteur arménien Georges Ayvayan (tél : 01 46 45 58 42) ; vous participerez ainsi, sur son invitation, à la réalisation de sa stèle « Flèche hésitante, pointée vers le silence de nos incompréhensions, qui sera couverte de 1 500 000 petits carrés multicolores » ; manière, dit-il, d'hono-

rer, en ce 90^e anniversaire d'un génocide occulté, la mémoire des 1 500 000 Arméniens massacrés en Turquie en 1915. Manière aussi de se souvenir d'une vieille et familière recommandation de la SNCF - Attention, un train peut en cacher un autre ! - et de faire en sorte qu'il n'en aille pas de même avec les génocides. À cet égard, n'hésitez pas à relire le très beau poème de Rajko Djuric, Rrom serbe exilé à Berlin, paru dans le n° 14 de *hopala !* (culture invitée : les Rroms) : « Je suis un Yad Vashem »...

... voulez savoir pourquoi l'unijambiste de Plouarzel, rescapé de 14-18, était surnommé Gar Aour (Jambe en Or), pourquoi tel douanier de Molenez était surnommé Garlus (la Loche), pourquoi la boiteuse de Lambaol Blouarzel était surnommée Diou Votéz Kleiz (Deux Chaussures Gauches), ou encore pourquoi tel homme de Plouzane était devenu pour ses concitoyens An Diaoul Du (le Diable Noir), alors lisez *Surnoms bretons des cantons de Saint-Renan, Ouessant, Plouzane* (219 p.) de Mikael Madec, éd. Embann Kêredol (29800 Saint-Thonan), 2003. Mikael Madec a déjà publié 87 ouvrages de chroniques, dont 80 en langue bretonne. Le livre que nous évoquons ici est le dixième d'une collection où il exerce sa verve et son érudition dans le collectage des surnoms au sein des sociétés britophones. Si sept de ces ouvrages sont publiés en breton - entre autres *Ur levrad lesanveù a Vro-Gwened* (1987) et *Lesanoioù euz Bro-Dreger ha Bro-Ouelo* (2001) -, deux autres sont accessibles aux francophones : *Surprenants surnoms bretons* (1998) et *Surnoms du Pays Pagan* (2001), chez le même éditeur. Une bonne occasion pour les lecteurs fran-

cophones en question de se familiariser avec notre langue.

... n'avez pas encore été averti que Lancelot était un fils de salaud qui, de surcroît, aurait dû s'appeler Marcel, alors lisez *Lancelot fils de salaud* de Gérard Alle (éd. Les Contrebandiers, 2004). Si les anachronismes imprévisibles, les flash-backs sauvages et les coïncidences à planter la cuiller dedans (et elle reste debout) ne vous font pas peur, vous apprécierez cette histoire de périple en stop qui va de Bordeaux à Langonnet, par la grâce duquel le jeune Lancelot va changer de vie et d'identité, et s'appeler Loïc, en s'installant dans une bonne famille bretonne dont le fils (Loïc, justement) a mystérieusement disparu quelques années auparavant. Pour savoir comment sa supposée sœur a été bien contente de découvrir qu'il n'était pas son frère afin de pouvoir tomber amoureuse de lui, et comment son lignage, le vrai, l'a rattrapé sur les chapeaux de roues mais ça s'est arrangé, mieux vaut lire le livre, il est trop risqué de résumer ces choses-là.

... êtes amateur d'éditions d'art, vous apprendrez avec plaisir l'apparition d'une nouveauté à Rennes : l'ouverture, sous l'égide de la galerie Ombre et Lumière et de l'imprimeur d'art Henry des Abbayes, d'un Comptoir du Livre, sis à la galerie Ombre et Lumière, 17, rue de Bertrand, 35000 Rennes. Vous vous souviendrez également que notre amie Ève Lerner, dont on a pu lire un poème dans le dernier numéro de *hopala !* a associé elle aussi sa galerie, L'autre Rive (15, cours de Chazelles à Lorient) avec l'atelier Fibres Libres (voir plus bas) pour fonder les éditions L'autre Rive &

Fibres Libres. Ils viennent de publier leur huitième recueil (G. Prémel : *Parfois depuis peu*) et sortent, au moment où nous mettons sous presse, un recueil de Abdellatif Laâbi, en édition bilingue (français / arabe), avec des calligraphies de Mohammed Idali.

... n'avez pas oublié que Karl Marx, dans sa correspondance des années 1843-1846, était notre compatriote Félicité Lamennais comme l'une des personnalités sur qui s'appuyer pour développer le mouvement d'émancipation sociale en France, alors vous lirez, avec un plaisir teinté de nostalgie, le beau livre de Jean Urvoy, *Présence de Lamennais*, abondamment illustré par l'auteur (éd. J.-P. Bühr, 22750 Saint-Jacut-de-la-Mer). Urvoy y décrit avec rigueur et sensibilité ce foyer de haute spiritualité que fut la demeure de Lamennais à Dinan, puis sa solitude après la parution des *Paroles d'un croyant*, et sa dignité face à la haine des bigots locaux et la vindicte de la hiérarchie catholique. L'intelligente préface de Bernard Heudré rappelle que des milliers d'ouvriers parisiens suivirent, le 1^{er} mars 1854, la dépouille mortelle de Lamennais au Père Lachaise, malgré l'interdiction de la sûreté napoléonienne et la présence de ses flics.

... appréciez les gens qui ont la pêche, alors écoutez *Ma seule terre*, CD réalisé par Louis Bertholom (Aval Avel, 3, av. de Kerdreze, 29000 Kemper). Il s'agit d'une suite de poèmes dont l'auteur nous dit « je puise dans l'ambiance de mes errances la substance de l'apaisement. Les rivières et les vasières, les lisières de mon enfance paysanne, les intersignes et les clinis d'œil aux mythologies sont le terreau de mon inspiration... ». Il est accompagné, dans la déclamation de ces textes, par neuf musiciens de talent,

où la flûte de Youenn Manchec, la harpe de Doming Bouchaud, le binou d'Erwan Ropars et la basse d'Yvonnick Penven font merveille. Claire Sauvaget prête sa voix au seul poème en breton du CD (« E zouar nemetañ »), et Anne Auffret l'émouvante présence de la sienne dans un cantique en contrepoint du poème « Le pardon ». On trouvera des fulgurances dans ce long descriptif voué à la Bretagne : « Les chevreuils en liesse dansent avec les lutins bleus / pour s'octroyer la rumeur des instants secrets » (« Les cris de l'Arrée ») ; « karout a ra ar vro-mañ o vont digantañ » (« E zouar nemetañ ») ; « ...sa seule terre est celle qu'il ne connaît pas. » Beau travail, qui a les défauts de ses qualités : un ton peut-être un peu trop proclamatoire, sans compter quelques longueurs. Mais bon. Bertholom est une forte nature et une sensibilité authentique ; il n'a pas dit son dernier mot.

... avez bien lu ce qui est dit à la rubrique Passage en revues sur la revue *Passage d'encre*, vous trouverez bien le moyen d'avoir entre les mains les hors-séries que publie cette revue dans deux collections différentes. Vous tomberez alors en arrêt devant ses deux dernières publications : *Gabão* de Christiane Tricoit, où, en quelques pages très denses et particulièrement émouvantes, l'auteur évoque son Gabon natal : « J'ai raconté les voix / qui me hantent [...] Le pays des concessions étrangères / Draisine sur la voie ferrée / Mort sur la forêt [...] Gabão, Gabam, Gabom. » (Trait court, 2005). Et dans la collection Trace(s) : *Comme dans un rêve éveillé*, superbes, effaçantes et dérangeants collages de Patrice Mériot, présentés avec intelligence par Bruno Cany. Patrice Mériot vit et travaille à Douarnenez, où il a déjà exposé ses collages. Nous espérons que vous n'avez pas manqué la présentation de

ce remarquable ouvrage à la librairie Dialogue à Brest, en mars dernier.

... êtes amateurs de beaux papiers faits main, de transformations végétales, d'objets insolites et de marbrures inventives, profitez de ce que vous sillonnez l'une des routes du triangle Quimper-Lorient-Gourin pour faire un crochet et vous arrêter à Lanvéneq (56320) afin de visiter l'atelier Fibres Libres, co-éditeur cité plus haut, et entre aux recoins magiques de Gaël Prigent, lequel n'hésitera pas à vous faire une démonstration et vous parlera avec une passion communicative du 4^e salon du livre d'artiste qu'il prépare avec son association L'air de l'eau pour septembre prochain (renseignements au 02 97 34 46 25).

... avez envie d'un p'tit dernier (recueil de poésie bien sûr) pour la route, alors ne manquez pas de lire *L'aile dans la peau* de Pascal Fauvel (dont vous avez lu des poèmes dans le n° 17 de *hopala !*), qui vient de paraître chez l'Harmattan. Poésie paradoxalement cohérente puisque marquée à la fois par la perte et le manque : « ... j'ai tort / car je n'ai pas vu / que je n'étais pas là » ; « Je suis passé devant moi / sans me voir... » ; « Nous avançons en perdant / des petits bouts / par-ci par-là » et par un désir d'aube et le goût de la plénitude : « J'écoute pieds nus dans la rosée / le bruit de l'herbe hissant son vertige / l'aube à l'épaule / j'emporte mon cœur un peu plus loin » ; « L'homme debout dans l'aube / nu dans la balance du vent / nomme le bleu en silence. » Poésie de la maturité d'un homme qui sait de quoi il parle, et que sous-tend la prégnance d'une riche expérience professionnelle vécue au sein de l'univers psychiatrique.

... aimez les vœux pieux, joignez-vous à nous pour demander à la poste rennaise de payer un trajet en bus à ses facteurs aux abords de l'agglomération ainsi qu'un petit cours basique de breton afin qu'ils comprennent que le terme « **Roazhon** », accolé au terme « Rennes », sur le panneau d'entrée, n'est pas le nom d'une ville allemande ou polonaise jumelée avec Rennes, mais bel et bien le vieux nom breton de la capitale de la Bretagne ! Et que, par conséquent, lorsque *hopala !* – ou qui que ce soit d'autre – envoie un courrier à quelqu'un habitant Roazhon, il est inutile de le faire transiter par Zurich ou Cracovie !

... avez oublié d'où vient l'**amitié franco-serbe** et à quel changement radical d'attitude et de discours la diplomatie française a été contrainte suite aux atrocités et aux manipulations dont s'est rendue coupable la Serbie de Milošević, alors relisez *Un Été à Salonique* de Marcelle Tinayre. Femme de lettres et cofondatrice du prix Fémina, Marcelle Tinayre n'en est pas moins à l'image de son époque. À la fin de son reportage, rédige suite à son séjour officiel à Salonique en 1916, l'on trouve ces lignes tristement prémonitoires, à propos d'une poésie héroïque à la gloire de la Serbie (comparée par l'auteur à la *Chanson de Roland*) : « ... c'est la musique terriblement connue et familière, d'hier et de demain. Et je songe à

l'époque future où la grande guerre prendra la beauté de la légende, où, dans une autre fête, en Serbie, un autre poète chantera pour les arrière-petits-fils des soldats martyrs, la suite de l'épopée – l'histoire du vieux roi qui fuit dans la neige avec son peuple, vers la mer libératrice, la salut apporté par les Français sur leurs vaisseaux, et la résurrection de la Serbie... » !!! (*Balkans en feu à l'aube du 20^e siècle*, Omnibus, Paris, 2004, 24,50 €).

... voulez savoir à quelles remontées acides on s'expose lorsqu'on essaie d'analyser le **fonctionnement du monde de l'art** dans le faisceau de ses acteurs (intermédiaires, artistes modernes et contemporains, public), alors lisez *Face à l'art contemporain* de N. Heinrich. En refusant de flatter aussi bien l'institution que les artistes, même malheureux, car ce n'est tout simplement pas le rôle du sociologue, elle choisit un exigeant langage, celui

de la vérité. C'est rare, en ce domaine, et cela mérite d'être souligné (N. Heinrich, *Face à l'art contemporain*, éd. L'échoppe, 2002).

... désespérez de lire un jour dans la presse artistique française **autre chose que la mort annoncée de la peinture**, de l'art et de toute forme de vie à la surface de la terre, alors réjouissez-vous : Catherine Millet a signé un éditorial intitulé « **Parlons peinture** » (*Art Press*, déc. 2004) ! Inspirée par l'exemple outre-Manche (elle n'aurait quand même pas eu l'idée toute seule), elle écrit : « *C'est que chez nous la peinture est souvent considérée comme l'était la masturbation dans les pensionnats, c'est-à-dire comme une pratique honteuse. Une large partie du monde de l'art en France, qui continue de souffrir, il faut bien le dire, d'être marginalisée par rapport au monde de l'art international, croit pouvoir se faire admettre en affichant un snobisme anti-peinture. Raisonnement absurde puisque ce clivage entre la peinture et les autres pratiques n'existe pas ailleurs...* » Puis d'annoncer un sérieux programme d'articles sur la peinture contemporaine pour l'année 2005 ! Ce serait un autre que Catherine Millet qui aurait écrit ça, on crierait aux propos réactionnaires, à la sombre ploukitude ! Ah la la ! la mort de l'art n'est plus ce qu'elle était...



À VOIR, À DÉCOUVRIR

EXPOSITIONS

– À l'**Atelier d'Estienne**, Pont-Scorff (02 97 32 42 13). Jusqu'au 10 avril : « Tout est possible », par le trio incandescent Annie Atibard, Muriel

Bordier et Muriel Taragano. Du 22 avril au 12 juin : « 13 artistes ramènent leur fraise ». Engagement + humour autour d'un thème très régional...
– À la **Galerie Pierre Tal-Coat**, Hennebont (02 97 36 17 30). Du 8 avril

au 25 mai, peintures récentes de Thierry Le Saëc. Du 6 au 19 juin, salon des artistes d'Hennebont.

– À la **galerie Ombre et Lumière**, Saint-Malo (02 23 18 44 80). Du 10 avril au 31 mai : Serge Ozenne, pein-

tures, et Christian Pinault, céramiques. Du 10 juin au 31 août, Jean-Pierre Baillet, peintures récentes.

– À la **galerie La Navire**, Brest (02 98 44 94 29) : Najia Mehadjji, peintures, dessins, aquarelles, jusqu'à fin avril.

– À la **Passerelle de Brest** (02 98 43 34 95) : « **Ouest-lumière** », installation et vidéos de Yann Tama, jusqu'au 28 mai ; du 22 juin au 13 octobre, 17 artistes autour de la présence et de l'absence.

– Au **Cross d'art de Chartres de Bretagne**, 36176 (02 99 7713 21) : « **L'Amérique des impatiences** », photographies de Pierre Lucas, jusqu'au 21 avril ; du 21 avril au 21 mai : « **Jazz et Blues, Esprit et Fureur** dans le comté de W. Faulkner », photographies d'Alain Desverges.

– À la **mairie de Carquefou** (02 40 68 49 49) : 9 artistes, sur le thème de l'art abstrait aujourd'hui, jusqu'au 12 avril.

– À la **médiathèque de Lorient** : (02 97 84 33 60). Jusqu'au 13 avril : photographies de James Nachtwey, dans le cadre des expos « **Regards sur la presse écrite** ».

– À **Landivisiau** : 15^e salon de sculpture contemporaine, un des plus importants de l'Ouest, à la mairie de Landivisiau, fin avril début mai.

SPECTACLES CONCERTS

– Au **Conservatoire national de Région de Rennes** (02 99 28 55 72) : le jeudi 31 mars, à 20 h 30, auditorium Sainte-Geneviève : Concert Wolfgang-Amadeus Mozart. Du 21 au 28 juin, Conservatoire en fête, « Des concerts tous les jours dans la ville, fest noz au conservatoire ».

– À la **chapelle des Ursulines de Lannion** : le vendredi 1^{er} avril à 20 h 30, les grandes dames de l'ensemble Circé : antennes mariales des chapelles italiennes (Monteverdi, Frescobaldi...).

Réservation à la librairie Gwalarn (02 96 37 40 53).

– Au **Théâtre de la Fleuriaye** à Carquefou (02 40 68 72 72), le 9 et 10 avril : *Mathilde*, de Véronique Olmi avec P. Arditi et A. Askande ; les 13 et 14 avril : Café chinois.

– Au **Triangle de Rennes** (02 99 22 27 27) : *Transcontinentales*, projet chorégraphique d'Odile Azagury relayé par des artistes rennais, présentation finale de la création les 24 et 25 juin.

– Au **TNB de Rennes** (02 99 31 12 31) : du 5 au 23 avril, *La Mort de Danton* de Georg Büchner, mise en scène de F. Sivadier ; du 3 au 13 mai : *Animal*, de Roland Fichet.

– À la **Péniche-spectacle**, ancrée le mercredi 4 mai à Saint-Médard-sur-Ille (02 99 55 25 89) : les contes du fabuleux Patrick Ewen : à 15 h : *La Légende de Keradalan* ; à 20 h 30 : *Le Temps n'est pas fameux*.

– À la **Péniche-spectacle**, ancrée le lundi 9 mai à Saint-Senoux (02 99 57 82 11) : Susana Asquinez à 10 h et 14 h : *Contes du tiroir à surprises* ; à 20 h 30 : le poétique et truculent *Facettes de femmes*.

– Au **Studio Tuchenn** à Rennes (02 97 32 68 69). Jusqu'au 9 avril : *Conversations* « Cocktail d'écrits érotiques » ; mise en scène : Erika Vandelet.

DÉBATS - COLLOQUES - RENCONTRES

– **Université de Mayenne**, en partenariat avec le diocèse de Laval, amphithéâtre Jean Monnet, 25, rue de la Maillarderie, Laval. Le lundi 14 mars à 19 h : « La laïcité de 1905 : qu'est-elle devenue ? » Le lundi 11 avril à 19 h : Laïcité et sécularisation.

– **Musée de Bretagne** : sous l'égide de l'association des Amis du Musée et de la revue *hopala !* : réflexion à haute voix autour du livre de Michel Treguer

Aborigène occidental, animé par Yann Le Meur, mercredi 13 avril à 18 h 30.

– **Institut Culturel de Bretagne** : le samedi 28 mai, journée festive d'échanges et de rencontres à Ti kendalc'h, Saint-Vincent-sur-Oust.

– **Festival international de poésie de Namur**, du 15 au 19 juin, à la Maison de la poésie et de la langue française, rue Fumal, 28, 13 500 Namur (+32 81 22 53 49).

SALONS DU LIVRE

– À **Bécherel**, les 26, 27, 28 mars : Fête du Livre sur le thème : « De la tradition orale au culte de l'écrit ». Animations et table ronde avec la participation de Myrdhin, Y.-F. Kemener, A. Rouquette, etc. (02 99 66 77 00).

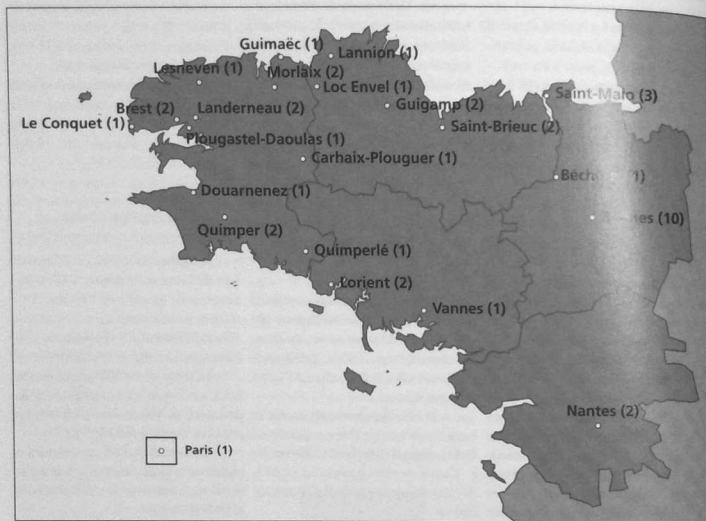
– À **Cléder** les 9 et 10 avril. Poésie des Bouts du monde – Festival du lire et du dire, avec les Voleurs de Feu et tous les poètes de Bretagne (02 98 69 45 89) !

– À **Guidel** 56520, le 10 avril : poésie et voyage ; éditeurs, auteurs et libraires. L'après-midi : café littéraire (02 97 65 05 30).

ERRATA (HOPALA ! N° 18)

– Dans la légende de l'emblème basque appelé « lauburu » (p. 14), il est indiqué qu'il s'agit d'une « zone solaire ». Il s'agit en réalité d'une « roue solaire ».

– Dans le « Petit royaume de pierre » (Paroles d'images pp. 54-55), deux prénoms différents ont été donnés à l'auteur des lavis : Jean-Claude et Jean-Pierre Blaise. Le prénom exact est Jean-Pierre. La rédaction présente ses excuses à l'auteur.



Vous trouverez hopala ! dans les librairies dont les noms suivent.

Toutes les librairies qui souhaitent nous rejoindre sont naturellement les bienvenues.

- Lib. Dazont (Bécherel)
- Ar Bed keltiek (Brest)
- Dialogues (Brest)
- Maison de la presse (Carhaix)
- Ar Vro (Douarnenez)
- Caplan & Co (Guimaëc)
- Lib. Mots et Images (Guingamp)
- Librairie Pedrono (Guingamp)
- Café des arts (Landerneau)
- Maison de la presse (Landerneau)
- Librairie de la Cité (Landerneau)
- Gwalarn (Lannion)
- Librairie-papeterie du Conquet (Le Conquet)
- Lib. Saint-Christophe (Lesneven)
- Café-livre (Loc-Envel)
- Coop Breizh (Lorient)
- Librairie L'Imaginaire (Lorient)
- Lib. André (Morlaix)
- La Nuit bleu marine (Morlaix)
- Vent d'ouest (Nantes)
- Le lieu unique (Nantes)
- Coop Breizh (Paris)
- Le Champ des livres (Plougastel-Daoulas)
- Ar Bed keltiek (Quimper)
- Espace culturel (Quimper)
- Penn da benn (Quimperlé)
- Alphagraph (Rennes)
- Café-boutique Archipel (Rennes)
- Le Chercheur d'art (Rennes)
- Coop Breizh (Rennes)
- Lib. Encre de Bretagne (Rennes)
- Lib. Ici-Même (Rennes)
- Planète Io (Rennes)
- Lib. Le Failler (Rennes)
- Skol an emsav (Rennes)
- Lib. Vagabondages (Rennes)
- Maison de la presse (rue Saint-Guillaume, Saint-Brieuc)
- Librairie Person (Saint-Brieuc)
- Librairie Le Môle (Saint-Malo)
- Lib. L'Odysée (Saint-Malo)
- Galerie Ombre et Lumière (Saint-Malo)
- Librairie Lenn ha dilenn (Vannes)

hopala !, il est vrai, paraît tous les quatre mois. hopala ! tombe dans la boîte aux lettres de ses abonnés ou atterrit sur les devantures des librairies amies avec une belle régularité... Certains parlent déjà d'hopala ! comme d'une référence, presque une institution ! C'est beaucoup d'honneur, mais c'est aussi une image trompeuse : hopala ! n'a pas les moyens d'une institution alors qu'elle semble parfois en avoir les devoirs. En réalité, chaque numéro paru est le fruit d'un travail acharné. Et la meilleure façon de nous soutenir, c'est encore de s'abonner...

La rédaction

BON DE COMMANDE / URZH-PRENAÑ

Nom / Anv _____

Adresse / Chomlec'h _____

- hopala ! n° 0 à 18 : 8 € le numéro franco de port
 ☐ 01 ☐ 02 ☐ 03 ☐ 04 ☐ 05 ☐ 06 ☐ 07 ☐ 08 ☐ 09 ☐ 10 ☐ 11 ☐ 12 ☐ 14 ☐ 15 ☐ 16 ☐ 18 (n° 5, 6, 13 et 17 épuisés)
- ☐ hopala ! n° 19 : mars - juin 2005 : 10 € franco de port
 Choisir les numéros concernés / Lakit ur groaz dirak an niverenn(où) divizet
- ☐ Actes du Forum des langues du monde à Brest (2002) : 5 € franco de port

Montant de la commande / Sammad _____ € TTC

Chèque à l'ordre de / Chekenn e gourc'hemenn / HOPALA !
 Bon de commande à retourner à / Urzh-prenañ da gas da :
 hopala ! abonnements, MPT, place François-Mitterrand, 29800 Landerneau
 Renseignements : hopala.buro@wanadoo.fr

ABONNEMENT / KOUMANANT

Nom / Anv _____

Adresse / Chomlec'h _____

Début de mon abonnement / adalek : n° / n^{enn}

	Normal	Soutien/ Skoazell	Étudiants Chômeurs/ Studerien Tud dilabour	Institu- tionnels / Ensava- duriou	Étranger/ Broioù estrenn
1 an / bloaz (3 n° / n ^{enn})	27 €	35 €	20 €	43 €	32 €
2 ans / vloaz (6 n° / n ^{enn})	52 €	70 €	38 €	83 €	60 €

Chèque à l'ordre de /
 Chekenn e gourc'hemenn /
 HOPALA !
 Bon de commande à retourner à / Urzh-prenan da gas da :
 hopala ! abonnements, MPT, place François-Mitterrand, 29800 Landerneau
 Renseignements : hopala.buro@wanadoo.fr

1^{re} de couverture

© Antoine Ronco, stylo, 50 x 65 cm.

*Achévé d'imprimer
sur les presses de Cloître Imprimeurs à Saint-Thonan
le premier trimestre 2005*

Dépôt légal n°2132

